

Ce numéro spécial étant épuisé (été 2012), en attendant sa réédition par Marsa éditions, ci-joint le manuscrit avant sa mise en page imprimée : il ne contient ni les photos de l'hôpital de Blida envoyées par Amina Bekkat, ni les créations picturales de Denis Martinez et Ali Silem. Dès sa réédition, il peut être commandé auprès de Marsa éditions.

Frantz Fanon et l'Algérie

Mon Fanon à moi

Christiane CHAULET ACHOUR
(coordination)

Juillet 2011

SOMMAIRE

INTRODUCTION par Christiane CHAULET ACHOUR

POUR FRANTZ FANON – 1961 - 2008

1961

Aimé CÉSAIRE, La révolte de Frantz Fanon

Anna GREKI, Les damnés de la terre

1987

Portrait de Denis MARTINEZ

Mohamed Salah LOUANCHI, ouverture du Symposium international de 1987 à Riad el Feth

Mahfoud BOUCEBCI, Fanon, la psychiatrie, trente ans après

2004

Olivier FANON, entretien, « Je suis attaché à l'Algérie »

2008

Alice CHERKI, À vous Frantz Fanon

HOMMAGES – 2011

Claudine et Pierre CHAULET, Frantz Fanon, tel que nous l'avons connu

AMIN KHAN, Fanon, Homme Libre

Amel AMMAR-KHODJA, Puis, Fanon est arrivé

Soumya AMMAR-KHODJA, Fanon, *nechtik*

Amina AZZA-BEKKAT, Frantz Fanon à Blida (+ photos de l'HPB)

Yahia BELASKRI, Mes rencontres avec Frantz Fanon

Akram BELKAÏD, Elle, Fanon et moi

Afifa BERERHI, Un héritage fanonien : une voix dans la chaîne de transmission

Maïssa BEY, Ouvrir l'horizon

Zohra BOUCHENTOUF-SIAGH, Ubiquiste Fanon

Aziz CHOUAKI, La Glaise et les rêves

Souad LABBIZE, Echo du Symposium international d'Alger de 1987...

Dominique LE BOUCHER, Le Temps des peuples retrouvés

Seloua LUSTE BOULBINA, *Loving* Fanon

Arezki METREF, Les traces de Fanon sur le sable de l'ingratitude algérienne

Dalila MORSLY, L'interaction Noir/Blanc en contexte colonial. Intuitions sociolinguistes chez Frantz Fanon

Hamid NACER-KHODJA, Sénac-Fanon : d'une filiation idéologique

Victor PERMAL, Mon Fanon à moi

Brigitte RIERA, 1955

Hervé SANSON, Frantz Fanon ou l'écriture tellurique

Leïla SEBBAR, C'était à Blida

Ali SILEM, Dessins

El Djamhouria SLIMANI-AÏT SAADA, Fanon visionnaire, Fanon toujours actuel

Bouba TABTI, Fanon et Abane Ramdane sur scène : à propos de *Dans les ténèbres gîtent les aigles* de Messaoud Benyoucef

Alek Baylee TOUMI, Fanon en Amérique du Nord

INTRODUCTION

« Nulle mort d'homme n'est indispensable au triomphe de la liberté. Il arrive qu'il faille accepter le risque de la mort pour que naisse la liberté, mais ce n'est pas de gaité que l'on peut assister à tant de massacres et tant d'ignominies. » (1958, après Sakiet Sidi Youssef)

Il semblait impensable que des intellectuels algériens ou proches de l'Algérie laissent passer le cinquantième anniversaire de la mort de Frantz Fanon sans se manifester. Je me suis alors souvenue d'un livre d'hommages particulièrement bienvenu, celui que 31 intellectuels et écrivains haïtiens avaient composé à l'occasion du centenaire de la naissance de Jacques Roumain en 2007, sous le titre, « Mon Roumain à moi ». Ainsi est né, « Mon Fanon à moi », accompagné d'un appel à écrire.

Rapprocher Fanon de Roumain n'était pas vraiment arbitraire : leurs destins, marqués au sceau d'une mort précoce, étaient apparentés ; leurs œuvres venues de la Caraïbe ont marqué et marquent encore la pensée internationale ; enfin, concluant un article, « Aux Antilles, naissance d'une nation ? », F. Fanon citait un extrait d'un poème de Roumain, affichant sa familiarité avec le grand écrivain haïtien :

« Et bien voilà
Nous autres
Les Nègres
Les Niggers
Les sales Nègres
Nous n'acceptons plus
C'est simple
Fini
D'être en Afrique
En Amérique
Vos nègres
Vos Niggers
Vos sales Nègres... »
(*El Moudjahid*, n°16, 15 janvier 1958)

L'aventure était lancée et ses résultats sont proposés à la lecture et au partage dans cet ouvrage. Chaque contributrice et contributeur de cet ensemble a choisi librement son entrée dans cette œuvre fulgurante.

Fulgurance temporelle d'abord : du premier essai au dernier ne s'écoulaient que neuf ans. Fulgurance créatrice ensuite car, en ces neuf années, se construit une pensée avec ses étapes sensibles tout au long d'un parcours qui, parti d'une situation particulière, celle du « je » – que l'essayiste a immédiatement voulu transcender –, s'est affirmé en un « nous » militant désignant à la fois les Algériens en lutte et les décolonisés en résistance, un « nous » combatif et ouvert sur l'avenir dont Fanon sait alors qu'il ne le vivra pas lorsqu'il dicte son ultime ouvrage. De *Peau noire masque blancs* – dont le titre initial était *Essai sur la désaliénation du Noir* –, aux *Damnés de la terre* – seul des trois titres à avoir été conservé par l'éditeur –, en passant par *L'An V de la Révolution algérienne* – transformé dès la réédition en *Sociologie d'une révolution* –, trois essais majeurs s'imposent dans le champ de la pensée, difficilement en France mais largement à l'échelle internationale. Ils sont tous à re-contextualiser pour en apprécier la stéréophonie. Ils seront augmentés d'un recueil d'articles, en 1964, *Pour la*

révolution africaine. Tous ces œuvres ont été éditées par François Maspero, excepté le premier, édité au Seuil.

Une vie et un parcours dans une cohérence : ce qui n'exclut ni les incertitudes, ni les contradictions ; une cohérence, celle de l'engagement au service de l'être humain, comme la conclusion de *Peau noire masques blancs* s'y engage :

« Que jamais l'instrument domine l'homme. Que cesse à jamais l'asservissement de l'homme par l'homme. C'est-à-dire de moi par un autre. Qu'il me soit permis de découvrir et de vouloir l'homme, où il se trouve. »

Ce ne sont pas des vœux et engagements rhétoriques mis au fronton d'une œuvre : ce sont les conclusions qui s'imposent au terme d'analyses qui, tout au long de premier ouvrage, ont recherché la nécessité de libérer l'homme, l'homme noir en particulier mais l'homme blanc aussi. Pour se libérer, nécessité est affirmée de remettre en cause habitudes et certitudes, de ne pas être seulement réactif, de ne pas se contenter de réagir à l'Autre, mais d'être en action par un retour sur soi : « L'Homme libéré du tremplin que constitue la résistance à autrui et creusant dans sa chair pour se trouver un sens », annonçait l'introduction du même essai.

Fanon le Français, Fanon le Martiniquais, Fanon l'Algérien ? Ce cinquantenaire est et sera l'objet de polémiques autour de ces qualificatifs, chacun croyant servir Fanon en défendant sa chapelle idéologique et une territorialité.

Ces qualificatifs n'ont de sens que datés. Ils n'ont pas grand sens si on ne les replace pas précisément dans un parcours qui, de la prise de conscience de l'impossible intégration à la nation française dans le respect de l'humain et de sa dignité, aboutit à l'adoption d'une lutte de décolonisation, celle que Fanon a reconnue comme pleinement sienne à l'étape de conscientisation où il était parvenu et par rapport à la cartographie de la décolonisation d'alors. Frantz Fanon a été Algérien d'un pays en lutte, d'une nation en train de naître et non d'une nation advenue.

Ce qu'il écrit est bien daté – ce qui ne signifie pas dépassé mais à mettre en perspective –, et ne prend pleinement sens que si on prend la peine de se replonger dans les époques successives.

1952 : « Qu'est-ce que cette histoire de peuple noir, de nationalité nègre ? Je suis Français. Je suis intéressé à la culture française, à la civilisation française, au peuple français. Nous refusons de nous considérer comme « à-côté », nous sommes en plein dans le drame français. Quand des hommes, non pas fondamentalement mauvais, ont envahi la France pour l'asservir, mon métier de Français m'indiqua que ma place n'était pas à côté, mais au cœur du problème. »

Juillet 1959 : « Parce que nous voulons d'une Algérie démocratique et renouvelée, parce que nous croyons qu'on ne peut s'élever, se libérer dans un secteur et s'enfoncer dans un autre, nous condamnons, le cœur plein de détresse, ces frères qui se sont jetés dans l'action révolutionnaire avec la brutalité presque physiologique que fait naître et qu'entretient une oppression séculaire. [...] Ce que nous, Algériens, voulons, c'est découvrir l'homme derrière le colonisateur [...] Nous nous sommes mis debout et nous avançons maintenant. »

1961 : « Allons, camarades, il vaut mieux décider dès maintenant de changer de bord. La grande nuit dans laquelle nous fûmes plongés, il nous faut la secouer et en sortir. Le jour nouveau qui déjà se lève doit nous trouver fermes, avisés et résolus. »

Pour lire Fanon et s'enrichir de sa pensée en en discutant les apports, on ne peut prendre des morceaux de vie mais la totalité d'un être, d'une pensée militante du présent, d'une pensée ouverte sur l'avenir avec son regard aigu et ses utopies constructrices.

Chaque contribution a pris le chemin qu'elle souhaitait, précisons-nous précédemment. Néanmoins, nous avons resserré l'ensemble autour de l'Algérie – par l'origine des contributeurs ou par l'objet de leur texte –, parce que ce pays doit quelque chose à Fanon et qu'il fallait le manifester. Ce choix n'est pas celui d'une confiscation de Fanon au détriment de sa richesse identitaire : il ne va pas dans le sens d'un nationalisme chauvin, frileusement replié sur des caractéristiques souvent circonscrites après l'indépendance mais dans le sens de l'Algérie de la guerre de libération nationale qui a forcé alors le respect du monde par sa résistance au colonialisme. C'est cette Algérie-là que Fanon a vécue et c'est à partir d'elle et avec ses acteurs qu'il a poursuivi son plaidoyer pour l'homme nouveau et élaboré, durant ses six années algériennes, ce que nous devons faire fructifier aujourd'hui.

Ni construction d'un musée, ni écriture d'une hagiographie, les textes proposés parcourent une gamme variée qui, d'une manière ou d'une autre, font découvrir un ou plusieurs aspects de Fanon, homme, citoyen, penseur et écrivain. Dépassant commémorations et hommages répétitifs, les voix que l'on entend ici ont toutes un rapport vrai à l'œuvre de Frantz Fanon.

Le déroulé de ces 32 contributions se fait en deux temps.

Un premier regroupement de sept textes réunit, entre 1961 et 2008, des apports que nous ne pouvions oublier. Loin de toute exhaustivité en la matière, ils sont des choix introduisant aux inédits de 2011. Les deux premiers ont été publiés dans *Jeune Afrique*, une semaine après la mort de Fanon : celui d'Aimé Césaire et sa compréhension profonde de « La révolte de Fanon » ; celui d'Anna Greki et son analyse des *Damnés de la terre*. Un saut dans le temps nous fait passer ensuite à 1987 et à trois apports pour le Symposium international d'Alger consacré à l'écrivain avec le portrait de Denis Martinez qui fit la couverture de *Révolution Africaine* ; le discours d'introduction au Symposium de Mohammed-Salah Louanchi et enfin la communication sur la psychiatrie en Algérie du Pr. Mahfoud Boucebc. Viennent enfin, en 2004, un entretien d'Olivier Fanon repris dans un quotidien algérois ; puis en 2008, le texte court et dense d'Alice Cherki, « A vous Frantz Fanon ». On connaît, par ailleurs, son incontournable *Frantz Fanon portrait*, réédité aussi en Algérie.

Le second regroupement est entièrement composé de textes inédits. Les dominantes thématiques à partir desquelles ils auraient pu être agencés risquaient de réduire leur diversité et d'édulcorer leur complexité. Après avoir inscrit en initiale, le long et dense article de Claudine et Pierre Chaulet, amis de F. Fanon, nous avons continué par ordre alphabétique du nom des contributeurs.

Chacun a choisi sa manière d'intervenir : au portrait de Denis Martinez de 1987 répondent les créations d'Ali Silem. Les autres textes sont des souvenirs, des poèmes, des nouvelles, des articles d'analyse, des mises en perspective de ses propositions et de l'actualité des pays arabes mais aussi de son île natale et de la Caraïbe. C'est un véritable kaléidoscope où le lecteur trouvera et/ou retrouvera, mis en valeur par un autre lecteur, ce qu'il apprend ou confirme de ce penseur. Dix huit plumes féminines, quatorze plumes masculines, ce renversement de la dominante habituelle est intéressant. De la plus jeune aux plus âgés, compagnons de route de Fanon, autant de signes de lectures d'une œuvre à remettre dans le circuit intellectuel et dans une vraie transmission ne se contentant pas d'esquisser une icône mais l'inscrivant dans les programmes algériens de formation.

En février 1962, la revue *Partisans*, dans son n°3, écrivait que ses engagements avaient été pris « sous le signe de Frantz Fanon : cela ne veut pas dire sous le signe de la violence exaspérée que voient en lui ses ennemis, ou celui d'un "jacobinisme" étroitement algérien auquel on a voulu le restreindre. Sous le signe de la générosité. » La revue donnait immédiatement après le récit des obsèques de Fanon tel qu'il était publié dans *El Moudjahid*. Maurice Maschino se faisait aussi l'écho de ce signe en titrant son article, « L'itinéraire de la générosité ». Nous voulons reprendre à notre compte une telle affirmation en n'oubliant jamais l'intelligence, la jeunesse et la passion de celui pour lequel nous avons écrit ici.

Christiane Chalet Achour
Juillet 2011

Pour Frantz Fanon
1961-2008

Aimé Césaire, Anna Greki, Denis Martinez, Mohammed-Salah Louanchi,
Mahfoud Boucebcı, Olivier Fanon et Alice Cherki

Aimé CÉSAIRE

La révolte de Frantz Fanon

Jeune Afrique, 13-19 décembre 1961, p. 24

Frantz Fanon est mort. Nous le savions condamné depuis de longs mois, mais contre toute raison, nous espérions, tellement nous le connaissions volontaire, capable de miracle, et tellement aussi il apparaissait essentiel à notre horizon d'homme. Et voilà qu'il faut se rendre à l'évidence. Frantz Fanon est mort à 37 ans. Vie courte mais extraordinaire. Et brève, mais fulgurante, illuminant une des plus atroces tragédies du 20^{ème} siècle et illustrant de manière exemplaire la condition humaine elle-même, la condition de l'homme moderne. Si le mot engagement a son sens, c'est avec Frantz Fanon qu'il le prend. Un violent, a-t-on dit de lui. Et il est bien vrai que Fanon s'institua théoricien de la violence, la seule arme, pensait-il, du colonisé contre la barbarie colonialiste.

Mais sa violence était, sans paradoxe, celle du non violent, je veux dire la violence de la justice, de la pureté, de l'intransigeance. Il faut qu'on le comprenne : sa révolte était éthique, et sa démarche de générosité. Il n'adhérait pas à une cause. Il se donnait. Tout entier. Sans réticence. Sans partage. Il y a chez lui l'absolu de la passion.

Médecin, il connaissait la souffrance humaine. Psychiatre, il était habitué à suivre dans le psychisme humain le choc des traumatismes. Et surtout homme « colonial », né et inséré dans une situation coloniale, il la sentait, il la comprenait comme nul autre, l'étudiant scientifiquement, à coup d'introspection comme à coup d'observation.

Et c'est devant cette situation qu'il se révolta. Alors quand, médecin en Algérie, il assista au déroulement des atrocités colonialistes, ce fut la rébellion. Il ne lui suffit pas de prendre fait et cause pour le peuple algérien, de se solidariser avec l'Algérien opprimé, humilié, torturé, abattu, il choisit. Il devint Algérien. Vécut, combattit, mourut Algérien.

Théoricien de la violence, sans doute, mais plus encore de l'action. Par haine du bavardage. Par haine du compromis. Par haine de la lâcheté. Nul n'était plus respectueux de la pensée, plus exigeant à l'égard de la vie dont il n'imaginait pas qu'elle pût être autre chose que pensée vécue.

Et c'est ainsi qu'il devint un combattant. Ainsi aussi qu'il devint un écrivain, un des plus brillants de sa génération.

Sur le colonialisme, sur les conséquences humaines de la colonisation et du racisme, le livre essentiel est un livre de Fanon, *Peau noire masques blancs*. Sur la décolonisation, ses aspects et ses problèmes, le livre essentiel est un livre de Fanon : *Les Damnés de la terre*.

Toujours, partout, la même lucidité, la même force, la même intrépidité dans l'analyse, le même esprit de « scandale » démystificateur.

Sans doute, bien des intellectuels et de toute couleur avaient-ils étudié le colonialisme et en avaient démonté les ressorts, expliqué les lois. Mais avec Fanon, c'est dans un monde de schémas, de coupes et de diagrammes, l'invasion de l'expérience. Et l'indemnité du témoignage palpitant encore de l'événement à quoi il est arraché, l'irruption de la vie atroce, la montée des fusées éclairantes de la colère. Frantz Fanon est celui qui vous empêche de vous boucher les yeux et de vous endormir au ronron de la bonne conscience.

Bien sûr, il y a chez lui de l'injustice, mais c'est toujours au nom de la justice. Et du parti pris, mais sans lapalissade, c'est qu'à ses risques et périls, il a pris parti, et le bon. J'insiste, nul n'était moins nihiliste, je veux dire moins gratuitement violent que Fanon. Comme ce violent était amour, ce révolutionnaire était humaniste.

Qu'on lise *Les Damnés de la terre* : si dans le dernier chapitre du livre, il dresse contre l'Europe un réquisitoire passionné, ce n'est pas par sous-estimation de l'Europe, par manque d'admiration pour la pensée européenne. Au contraire, c'est pour s'être montrée « parcimonieuse avec l'homme, mesquine, carnassière avec l'homme ». Et ce n'est pas par hasard que le chapitre consacré précisément à la violence débouche sur cette phrase insolite : « Réhabiliter l'homme, faire triompher l'homme partout, une fois pour toutes, réintroduire l'homme dans le monde, l'homme total. »

Tel fut Fanon : homme de pensée et homme d'action. Et, homme d'action et homme de foi. Et, révolutionnaire et humaniste. Et, celui qui transcenda d'un seul coup et comme d'un impétueux élan les antinomies du monde moderne où tant d'autres s'enlisent. Il y a des vies qui constituent des appels à vivre. Des « paraclets », disait le poète anglais Hopkins. On peut appliquer le mot à Fanon en le dépouillant de son contexte religieux et mystique. Celui qui réveille, et, celui qui encourage. Et, celui qui somme l'homme d'accomplir sa tâche d'homme et de s'accomplir lui-même, en accomplissant sa propre pensée.

Dans ce sens Frantz Fanon fut un « paraclet ». Et c'est pourquoi sa voix n'est pas morte. Par delà la tombe, elle appelle encore les peuples à la liberté et l'homme à la dignité.

Anna GREKI
Les damnés de la terre

Jeune Afrique, 13-19 décembre 1961, p. 24-25

Frantz Fanon vient de mourir. Il se savait condamné. Jusqu'au bout, il se voulut un homme libre, un combattant. *Les Damnés de la terre* aura été son ultime témoignage, un bilan, un testament.

A peine paru, ce livre d'esprit et de flamme suscite des réactions violentes et des commentaires passionnés. C'est la preuve de sa nécessité.

Oui, ce testament spirituel a une force lyrique incomparable, une beauté poignante. Il emporte, il brûle, il éclaire. Le premier sentiment qu'il inspire, c'est la reconnaissance : nous devons à Frantz Fanon une œuvre essentielle. Ce livre est un acte de volonté, c'est celui d'un homme qui, par la force de la maladie, s'est déjà détaché du monde, ce qui lui permet de conserver sa passion et à la fois de voir les choses avec le plus d'objectivité possible : à ce stade, l'homme *responsable explique, dénonce, met en garde*, dans l'intérêt de tous. Parce que la mort est là, parce qu'il n'a le temps que de dire l'essentiel qui ne peut plus attendre, Frantz Fanon éclaire par exigence primordiale les aspects du problème, qui sont la clef de son raisonnement, et laisse dans l'ombre – parce qu'il ne peut plus faire autrement – bien des questions dont on ne peut que regretter qu'elles aient dû être estompées.

Nous sommes en présence d'un cri poignant et d'un exposé lucide, l'essentiel étant vu avec une force intuitive aveuglante.

Certaines choses devaient être dites et sur un certain ton ; c'est fait aujourd'hui.

C'est une œuvre positive pour plusieurs raisons : Fanon fait œuvre de démystification, et il n'a pas peur d'aller souvent à contre-courant en dénonçant les réactions instinctives les plus enracinées des peuples africains en voie de libération. C'est de la perspicacité, c'est du courage. Nous en aurons d'autres preuves.

Il était bon que Fanon commençât par un exposé sur la Loi de la Violence dans le phénomène colonisation-décolonisation ; son radicalisme est preuve de santé morale, d'exigence.

« La décolonisation est toujours un phénomène violent [...] (elle) est véritablement création d'hommes nouveaux... Dans décolonisation, il y a donc exigence de remise en question intégrale de la situation coloniale. Sa définition peut tenir dans la phrase bien connue : les derniers seront les premiers. La décolonisation est la vérification de cette phrase. »

Et Fanon, avec un souffle lyrique admirable, brosse le tableau d'une bataille de Titans, raconte l'épopée de l'Esclave se libérant du Maître, dans une vision manichéenne du monde où s'affrontent dans une lutte à mort l'Ombre et la Lumière. Le temps de la violence est le nôtre. Fanon le prouve et démystifie les « accommodements », « Pour le colonisé, la vie ne peut surgir que du cadavre en décomposition du colon. » De plus, au niveau de la lutte nationale, la violence fait que la nation future devient indivise. Et au niveau des individus, « la violence désintoxique. »

Il s'agit ici de l'éloge de la violence que dans la mesure où elle est inévitable, nécessaire.

Nous ne sommes rien...

Frantz Fanon ne fait pas du Tiers-Monde une entité entre capitalisme et socialisme s'affrontant. Pour lui, il n'y a pas de problème de choix entre pays capitalistes et pays socialistes. L'Afrique a intérêt à établir le socialisme, mais il faut des techniciens, et « l'Europe, qui est littéralement la création du Tiers-Monde, nous les doit. » A moins de

risque d'asphyxie et des bouleversements internes graves « les monopoles... devront s'apercevoir que leur intérêt bien compris est d'aider et d'aider massivement et sans trop de conditions les pays sous-développés. »

Comment se fera ce travail colossal ? « Avec l'aide décisive des masses européennes, lorsqu'elles seront pleinement conscientes. »

C'est là un des thèmes fondamentaux de Frantz Fanon : les masses européennes forceront leurs gouvernements à aider le Tiers-Monde.

Pour Fanon, la force essentielle de la lutte de libération nationale des pays sous-développés, réside dans la masse paysanne. Il le démontre, et fort de sa certitude, n'hésite pas à mettre en valeur les faiblesses possibles des révolutions qu'elles font. Non, la révolution paysanne ne doit pas rester jacquerie, mais doit dès le début avoir une vision claire des objectifs de la lutte. L'élévation du niveau idéologique se fait dans la lutte au cours de laquelle la direction dénonce les erreurs et tire les leçons. « Le militant nationaliste... découvre dans la praxis concrète une nouvelle politique... (qui) est une politique de responsables... (elle) est nationale, révolutionnaire, sociale. »

Logiquement, Fanon en arrive à la preuve par l'absurde de sa démonstration, et comme une mise en garde, dénonce avec force ce qui fait les révolutions ratées.

Il brosse ensuite un tableau hallucinant d'un pays libéré où s'installe après la révolution nationale une bourgeoisie qu'il dit nationale ; bourgeoisie en pleine décadence déjà, avec son cortège de racisme, de chauvinisme, de rapacité, de lâcheté, d'incompétence. Pour éviter que, dans les pays sous-développés, cette bourgeoisie s'installe, voici quelques moyens possibles :

- « L'effort conjugué des masses encadrées par un parti et des intellectuels hautement conscients et armés de principes révolutionnaires doit barrer la route à cette bourgeoisie inutile et nocive. »
- Une décentralisation totale de la vie politique et administrative, avec déplacement vers « l'intérieur » de techniciens et de fonctionnaires.

D'un homme à l'universalisme

- Une perpétuelle explication : « l'homme politique ne doit pas ignorer que l'avenir restera bouché tant que la conscience du peuple sera rudimentaire, primaire, opaque. » Pour cela, il faut multiplier les cellules, à la base.
- Rôle essentiel du gouvernement qui devra avoir un programme lui permettant de libérer politiquement et socialement le peuple, ce qui exige « une conception de l'homme, une conception de l'avenir de l'humanité. »

En conclusion, « Être responsable dans un pays sous-développé, c'est savoir que tout repose en définitive sur l'éducation des masses, sur l'élévation de la pensée, sur ce qu'on appelle trop rapidement la politisation. »

Dans la peinture des méfaits de la bourgeoisie s'installant au pouvoir, volant sa révolution au peuple, il apparaît que la distinction fondamentale entre bourgeoisie « compradore » – qui est celle dont il parle, celle qui s'approprie des richesses à l'ombre des colons ou après leur départ – et bourgeoisie réellement nationaliste, n'est pas faite. Mais l'essentiel est l'éclairage cru avec lequel la mise en garde est faite.

C'est à cette occasion que Frantz Fanon démystifie le concept général de négritude et démontre que « c'est au cœur de la conscience nationale que s'élève et se vérifie la

conscience internationale. Et cette double émergence n'est en définitive que le foyer de toute culture. »

Là encore, Fanon en reste à l'idée essentielle, et il serait nécessaire de voir de plus près le processus même de cette création nationale, les voies de cet épiphénomène qui retourne dans le sang et produit la vie, qui est une culture nationale, une littérature nationale à venir...

Tels sont les caractères éminemment positifs de cette œuvre – et ce sont eux qui en font un maître livre. Ce sont les seuls qui doivent attacher. À d'autres à présent de réajuster, d'explicitier, d'aller encore plus loin dans la vision exacte de l'évolution des pays sous-développés.

D'autre part, ce livre, par son propos même (« nous avons précisément choisi de parler de cette sorte de table rase qui définit au départ toute colonisation »), s'ouvre sur un avenir immédiat. Le futur lointain n'intéresse pas Fanon. Ce n'est pas son objet, bien sûr. Frantz Fanon, en partant, nous laisse une responsabilité écrasante : c'est à notre tour de poursuivre sa vie.

Mohammed-Salah LOUANCHI

Ouverture du Symposium International d'Alger en novembre 1987

Mesdames, Messieurs,

Je dois tout d'abord souhaiter la bienvenue à nos amis étrangers qui ont bien voulu répondre à notre invitation. Leur présence, parmi nous, montre à quel point le retentissement de l'action et de la pensée de Frantz Fanon a été grand.

On ne présente pas Frantz Fanon. Il est suffisamment connu, par certains directement, par d'autres à travers ses œuvres. Permettez-moi tout de même, à l'ouverture de ce Symposium – qui s'inscrit dans le cadre des manifestations organisées à l'occasion de la célébration du 25^{ème} anniversaire de notre indépendance – d'évoquer, non pas tous les jalons de son itinéraire, mais les circonstances qui ont entouré son engagement algérien.

Fanon est arrivé en Algérie dans les derniers mois de 1953, venant de Lyon. Il a sur sa demande – et ce choix n'est peut-être pas tout à fait innocent – été affecté en tant que médecin psychiatre comme chef de service à l'Hôpital Joinville de Blida qui porte aujourd'hui son nom.

Très vite, il a été remarqué par son action, mais aussi par l'intérêt qu'il accordait aux problèmes que posaient les Algériens. Et c'est ainsi que, par deux canaux parallèles, nous sont parvenues des informations au lendemain du déclenchement du 1^{er} Novembre 1954, suivant lesquelles Fanon portait un grand intérêt à la lutte du peuple algérien et était, par conséquent disponible.

Le premier contact a eu lieu en février 1955. Nous l'avons rencontré chez lui à Blida, Pierre Chaulat, Mohamed Drareni et moi-même. Après dîner, nous avons passé une bonne partie de la nuit à parler de la situation qui prévalait alors en Algérie. A partir de là le lien était établi. Fanon fut mis en relation avec différents responsables de l'époque ainsi qu'avec des personnalités qui étaient dans notre mouvance et déjà engagées, comme mon ami André Mandouze et des jeunes militants qui ont eu le privilège de l'entendre à l'occasion de conférences organisées, en particulier sous l'égide des SMA, les Scouts musulmans algériens. C'est ainsi que Frantz Fanon s'est trouvé de plain-pied dans le mouvement révolutionnaire algérien et qu'il s'est voulu militant du FLN et Algérien d'adoption.

Je ne parlerai pas de son action à partir de ce moment-là, de son action en Algérie ou à l'extérieur, après son départ à Tunis. D'autres intervenants pourront sans doute le dire mieux que je ne saurais le faire.

Militant parmi les militants du FLN, certains pourraient se demander pourquoi le singulariser en lui rendant hommage. A mon avis, il y a deux raisons à cela. La première est que, bien que Martiniquais, il est allé jusqu'au bout de son engagement algérien, mû par ses convictions politiques. Et cela est en soi remarquable. La seconde est qu'il s'agit d'un homme qui a livré un message qui interpelle, non seulement les Algériens, mais plus largement tous les révolutionnaires du monde, particulièrement du Tiers-Monde. De sa première œuvre publiée (car il y a des inédits qui sont des écrits de jeunesse), *Peau noire masques blancs*, où la question dominante était le racisme anti-noir, jusqu'aux *Damnés de la terre* qu'on peut

considérer comme son testament politique, sa réflexion s'est approfondie et ses horizons se sont élargis au contact de la Révolution algérienne, pour finalement embrasser la plupart des problèmes cruciaux qui se posaient, et se posent bien souvent encore aux pays du Tiers-Monde.

En retour, son œuvre a contribué à l'enrichissement de la pensée révolutionnaire, non seulement en Algérie, mais dans le monde. Frantz Fanon a su ainsi joindre la pensée à l'action – ce qui n'est pas aussi courant qu'on peut l'imaginer. Et s'il est vrai que ce qu'a dit le poète français, « une foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ? », on peut dire que la foi de Fanon était sincère.

Et ce n'est pas par hasard, qu'après avoir reçu, malheureusement à titre posthume, la Médaille de la Résistance, on vient de lui attribuer une distinction en tant qu'homme de culture.

Cela dit, je voudrais vous présenter les grandes lignes du programme de ce symposium

1^{er} thème : Frantz Fanon, militant algérien

2^{ème} thème : Lectures et lecteurs de Frantz Fanon

3^{ème} thème : le retentissement international de l'œuvre et de l'action de Frantz Fanon.

Pour terminer, je souhaite que vos travaux soient couronnés de succès. Je n'en doute pas d'ailleurs, compte-tenu de la qualité des intervenants et je l'espère de la richesse des débats qui s'instaureront.

Mohammed-Salah Louanchi
Membre du Secrétariat Permanent
du Comité Central du Parti du FLN.

[Ce texte n'a jamais été publié puisque les Actes du Symposium ne l'ont pas été.]

Mahfoud BOUCEBCI
Fanon, la psychiatrie, trente ans après

Parler en 1987 de Fanon représente pour un psychiatre algérien une démarche particulière car elle semble marquer la fin d'un long silence ; et une telle « rupture » apparente implique que soient analysées, explicitées les raisons et les motivations profondes.

C'est peut-être le début d'un travail d'analyse de l'institution psychiatrique mais c'est aussi et d'abord une analyse de la société algérienne des années 80 émergeant telle une adolescente d'une période de reconstruction qui ne s'est pas passée sans heurts.

Pour positionner l'importance d'une réflexion sur la place et l'apport de Fanon psychiatre et paradoxalement l'actualité de son message, nous avons jugé nécessaire de partir de notre expérience professionnelle et notamment d'une de ces périodes de crise dont on dit tant en langage psychiatrique qu'elles sont structurantes mais aussi en cas d'échec, source d'une déstabilisation chronique de l'individu comme de l'institution et de la société.

Nommé en 1985 à l'hôpital Drid-Hocine, établissement faisant fonction de clinique universitaire de psychiatrie de l'université d'Alger, situé dans ce qui était une de ces cliniques de luxe pour européens fortunés avant l'indépendance, j'y arrivais sous le coup d'un traumatisme qui m'avait secoué ainsi que toute l'équipe.

C'est la fin de cette aventure extraordinaire qu'avait représenté la création de la clinique des *Oliviers* où durant 10 ans un travail de prise en charge et formation orienté en partie vers l'enfant et l'adolescent avait été entrepris.

Mais le choc fut encore plus dur devant l'in vraisemblable découvert à ma première visite de Drid-Hocine, l'acmé étant la première visite dans ce service fermé, jouxtant la morgue, et baptisé service Frantz Fanon.

Ce service, caricature carcérale, est organisé autour d'une cour intérieure comportant un point d'eau où, à la date d'aujourd'hui encore [c'est toujours la même triste réalité début 1990], le personnel vient faire la vaisselle, la majorité des chambres qui la constituent sont soit sans fenêtres, soit telles qu'elles ont été déclarées insalubres il y a deux ans par l'architecte du Ministère de la Santé publique, tandis que le médecin inspecteur du ministère visitant le service n'a même pas marqué une surprise et en tout cas n'a rien fait ou plutôt tout fait pour que trois ans après le service soit dans le même état. Il est vrai que la conception de la pathologie qu'il ose développer et sa méconnaissance de la législation psychiatrique permettaient de comprendre la stagnation induite et entretenue par certains « conseillers » malheureusement installés au ministère qu'ils ont contribué à couler dans le champ de la psychiatrie.

Mais le pire était les malades et, sans aucun effet de scène, le jour de mon installation j'ai eu peur du spectacle que je découvrais. Surdosés en neuroleptiques, bourrés d'antiparkinsoniens prescrits inutilement, les malades étaient, tels des bêtes, dans des services où même le bureau du médecin avait disparu. Et pire, l'électrochoc était non pas un traitement réservé à quelques rares cas, compte tenu des progrès thérapeutiques actuels, mais un traitement éventuellement punitif administré d'une manière inhumaine. Tel ce malade qui évoluait pareil à un zombie car tous les samedis matin, en réponse à son angoisse et à sa demande de sortie, il se voyait administrer des électrochocs avec des doses faramineuses de 5 neuroleptiques différents : il était en état confusionnel permanent (un minimum de 383 électrochocs a été comptabilisé sur le dossier à notre arrivée). Oserais-je dire que ce malade de plus était épileptique et représentait une contre-indication formelle à l'électrochoc !

Cette énumération pourrait continuer ; elle ne faisait que refléter un état d'esprit exprimé par l'attitude du directeur administratif ; ainsi, en deux ans et demi, il a été impossible d'obtenir le minimum pour un travail ergothérapeutique ou même simplement quelques ballons, une table de ping-pong (celle que les malades avaient aux *Oliviers* fut brûlée), ou des abonnements à des journaux, éléments de la réalité quotidienne.

Certes, la disparition des chaînes, la présence des malades dans les jardins et d'autres petites améliorations ont été obtenues ou plutôt imposées... Mais quel gâchis humain... Mais plutôt que de parler de cette institution mortifère caricaturale, interrogeons-nous sur les raisons qui ont pu induire un tel fonctionnement et arriver à faire oublier cet humanisme élément essentiel et permanent de la démarche médicale depuis Hippocrate, Ibn Sina, Rhazi, Pinel ?... Comment a-t-on pu, dans les années 80, à Alger, arriver à oublier voire bafouer ce message essentiel entre autre de la pensée fanonienne, « le respect le plus absolu de l'homme malade mental » ?

Un tel constat doit conduire à reformuler un certain nombre de questions concernant cette situation d'autant que ces 30 années que représentent les décennies 1950 à 1980 sont dans l'histoire de la psychiatrie mondiale une étape essentielle, un tournant radical et un bond prodigieux où trois lignes peuvent être esquissées :

- les apports de la psychiatrie biologique,
- les apports des thérapeutiques à fondement psychologique, socio-culturel notamment à partir des apports de la psychanalyse,
- la crise de l'antipsychiatrie.

La première question qui mérite d'être soulevée se rapporte à la conception avancée selon laquelle Fanon a été un politique, un idéologue, la psychiatrie n'ayant représenté qu'un aspect mineur et marginal dans un cheminement professionnel où la crise découlait de la conjoncture des événements à Blida...

C'est là une thèse radicalement fautive. On peut dire en effet, en premier lieu et bien au contraire, que Fanon a été et est resté d'abord un médecin avec toute cette sensibilité, cette émotionnalité et l'humanisme qui ont fait de toujours les grands médecins, et, avec l'émergence de la psychiatrie, les grands psychiatres. Le fait qu'il ait entrepris une licence de psychologie marque d'ailleurs bien pour l'époque son ouverture à l'autre, l'homme normal ou malade.

Nombre de ceux qui l'ont connu évoquent l'écorché vif ou le « sale caractère » mais ces éléments et traits de personnalité traduisant d'abord et aussi cette passion d'être compris, cette soif de persuasion et de don de soi : n'est-il pas significatif qu'il se soit engagé à 18 ans dans « les Forces libres » pour la libération de l'humanité victime du nazisme et plongée dans une guerre mondiale ? H. Ey définit la pathologie mentale comme une pathologie de la liberté. Comment s'étonner que, quelques années plus tard, Fanon continue et transpose ce combat pour la liberté revendiquant l'épanouissement de l'homme aliéné en soulignant que pour certains aspects la société aliénée secrète une pathologie particulière.

A l'école de Tosquelles et dans la mouvance découlant de la réflexion de cette pléiade de psychiatres qui avaient connu l'exil ou l'internement et l'aliénation de leur liberté, et au moment où l'apparition de médicaments enfin efficaces permet une révolution thérapeutique (les neuroleptiques et les antidépresseurs datent de 1952-54) Fanon, en bon élève, dépassera le maître.

Il saura récupérer les données de la réflexion scientifique, associant sciemment la constatation de l'aliénation mentale à celle de l'aliénation culturelle, sans abandonner la rigueur de la démarche scientifique dont il est inutile de rappeler qu'il était imprégné.

Cette perspective était déjà en germe dans son étude du « syndrome nord-africain ». Alors qu'il ignorait le Maghreb, à l'écoute du psychologique, Fanon avait tôt perçu le sens de la souffrance du transplanté maghrébin en France, comme le traduit son article de 1952, cette souffrance dont on connaît mieux maintenant la signification de dépression masquée.

Car, et c'est le deuxième point à souligner, Fanon a parfaitement perçu, à partir d'un certain moment, que sa démonstration et ses développements théoriques poseraient problème par rapport aux données scientifiques de l'époque.

[...]

De ce dépassement, Fanon avertit clairement le lecteur dans *Les Damnés de la terre* :

« Aujourd'hui la guerre de libération nationale que mène le peuple algérien depuis 7 ans, parce qu'elle est totale chez le peuple, est devenue un terrain favorable à l'éclosion des troubles mentaux. Nous mentionnons ici quelques cas de malades algériens et français soignés par nous et qui nous paraissent singulièrement parlants. Nous ne livrons pas, il est superflu de le mentionner, un travail scientifique. Nous évitons toute discussion sémiologique, nosologique, ou thérapeutique. Les quelques termes techniques utilisés ici servent uniquement de repères. Il nous faut toutefois insister sur deux points : en règle générale, la psychiatrie clinique range les différents troubles présentés par nos malades sous la rubrique « psychoses réactionnelles ». Ce faisant, on privilégie l'événement qui a déclenché la maladie quoique, ça et là, soit mentionné le rôle du terrain (l'histoire psychologique, affective et biologique du sujet) et celui du milieu. Il nous semble que, dans les cas présentés ici, l'événement déclenchant est principalement l'atmosphère sanglante, impitoyable, la généralisation de pratiques inhumaines, l'impression tenace qu'ont les gens d'assister à une véritable apocalypse. » (p.178).

Il est difficile d'être plus clair concernant la conception des troubles mentaux de Fanon et le choix qu'il fait de privilégier l'événement et d'en faire une présentation non scientifique. On comprend la relative pauvreté de l'observation clinique des cas rapportés dans *Les Damnés de la terre* et il est essentiel de resituer la discussion par rapport à ce choix et au contexte historique des années 1950.

Au-delà de l'évolution ultérieure des idées, des nouvelles thérapeutiques auxquelles Fanon aurait réfléchi bien évidemment, adoptant au fur et à mesure celles qui lui auraient parues les plus adéquates en tant que praticien, ce qu'il faut retenir de sa démarche de présentation des troubles mentaux, c'est le choix délibéré et appuyé de la politisation de la psychiatrie. Et c'est peut-être là que réside l'une des premières causes du long silence qui a entouré ses écrits et du non-dit depuis de longues années.

Interrogeant des étudiants en psychiatrie... en 1987, il est frappant de relever le pourcentage très élevé de réponses concernant ceux qui, non seulement n'avaient pas lu au moins *Les Damnés de la terre*, mais ignoraient le titre et évidemment le contenu.

Certes bon nombre n'ont pas lu Freud, Foucault, Kateb Yacine, Aït Djafar entre autres, et cela ne tient pas seulement au vide effrayant des librairies où les premiers de ces auteurs comme Fanon sont absents depuis longtemps. En effet, au-delà de leur absence, de leur non traduction en arabe pour les rendre accessibles à un nombre croissant d'étudiants, il faut relever, concernant certains auteurs, des prises de position signifiantes par le contenu et le lieu où elles ont été développées.

Ainsi la violente attaque contre la psychanalyse d'un intervenant officiel au séminaire de 1986 sur la pensée islamique, dans *El Moudjahid* de cette année les 4 et 5 septembre. Cette attaque témoigne d'une profonde méconnaissance de cette théorie et est d'autant plus grave qu'elle offre de la psychanalyse une image totalement fautive, la pensée de Freud étant tout le contraire d'une apologie du défoulement sexuel. Freud pense, en effet, que toute civilisation est fondée sur la sublimation des instincts.

Mais au-delà de ces données qui posent le problème du passage du message de Frantz Fanon durant la décennie 80, l'authentification de Fanon à un idéologue, théoricien et politique et, qui plus est, ayant une orientation qui le présente comme le théoricien de la « violence nécessaire » ne peut être analysée qu'en référence à ce qu'ont été les réalités socio-politiques à partir de 1962.

Les hommes politiques et les intellectuels des années 65 à 80, en créant un climat socio-politique pour le moins particulier et paradoxalement d'abord vis-à-vis des grands acteurs de la révolution ont suscité entre autre l'installation d'un fonctionnement dogmatique dans un climat d'anonymat. Une des résultantes est un désinvestissement exprimant par certains aspects une dépression sociologique.

Or l'Algérie, pays jeune, pays de jeunes, a besoin de figures, de héros et peut-être d'en entendre parler humainement. Lorsque de jeunes psychiatres répondent « Fanon connais pas », « Fanon c'est une autre génération », il faut resituer leur réponse dans le contexte de leur formation secondaire puis médicale. Les humanités n'existent plus et comment dès lors s'étonner de voir reflourir dans les discours médicaux ce syndrome du Nord africain que décodait et comprenait, à Lyon, Fanon il y a 30 ans ?

Un autre élément méritant réflexion est celui suscité par tout le mouvement culturel ; et dans l'affirmation du retour aux sources, la quête d'identité a pu paradoxalement jouer, à propos de Fanon, un effet de renforcement négatif vis-à-vis de ce grand vide apparu tel ce trou dont on parle dans la genèse ou la construction des psychoses.

Mais si la société s'est tue, pourquoi les psychiatres ont-ils eux aussi méconnu, censuré ou oublié Fanon ?

D'abord leur nombre à l'indépendance étant autour de zéro... les priorités étaient autres... mais ensuite ? Eh bien fussent-ils psychiatres, ils sont aussi des hommes et sur ce plan, trois éléments sont entre autre à retenir.

D'abord celui de la recherche consciente ou inconsciente de ses racines. Et au plan scientifique les liens ambivalents avec la psychiatrie française durant ces 25 ans sont significatifs. Formés à l'école française et utilisant les livres, la littérature médicale, la terminologie, quel dilemme, comme l'illustre l'anecdote concernant la création d'une société méditerranéenne de psychiatrie. Inspirée dans les années 70 par les confrères français, elle n'entraîna pas l'adhésion des maghrébins réellement trop pris par le quotidien, d'où quelques années après, son changement d'appellation en latino-méditerranéenne. Mais avec la progression numérique, la maturation et le travail de restauration narcissique s'est ensuite organisé un groupe de rencontres entre psychiatres français et maghrébins fonctionnant une fois l'an alternativement au nord et au sud. Ces rencontres nous ont ainsi valu d'entendre à Alger en 1983 un rapport sur les pratiques traditionnelles en France et au Maghreb, soulignant que l'indigène peut être des Aurès, de la Lozère comme de la Vendée ou du M'Zab. Quel chemin parcouru !...

Mais, au-delà de leurs travaux scientifiques balbutiants, les psychiatres algériens restaient à la recherche d'ouvertures scientifiques, se posant le problème de leurs références théoriques.

Et Fanon ! D'abord, revenir à Fanon aurait impliqué qu'il ait eu une théorisation globalisante de la maladie mentale. Or c'est loin d'être le cas. En effet la théorisation de

Fanon rédigée rapidement dans les mois de l'année de sa disparition n'aborde essentiellement que le conflit dominant-dominé. Ce positionnement est on ne peut plus délicat.

En effet, après 62, l'Algérie est redevenue un Etat et le droit prend, peut-être lentement, mais sûrement sa place. Citoyen de son pays, même devant les pires injustices, le psychiatre ne peut plus prôner la violence ; le combat doit se situer sur le terrain d'une contestation qui pourra aller loin encore que les réalités des années 70-80 soient un rappel quant aux illusions faciles.

Un exemple significatif sur le plan de la question des racines et de la filiation est depuis 1970 la bataille menée sur le problème de l'adoption, seule solution aux carences effrayantes auxquelles sont soumis les enfants abandonnés dont les pouponnières sont pleines (avec des troubles mentaux graves et une mortalité effrayante). Que d'insultes... que de démarches inutiles et quel échec illustratif des résistances aux changements. Les taux des décès à la pouponnière du CHU d'Oran en 1984 est supérieur à 70%.

Et pourtant que prônent l'islam, la constitution, la charte des Nations Unies dans sa déclaration des droits de l'enfant ? Alors les mouvements associatifs, la Ligue des droits de l'homme représentent le nouvel espoir à l'épreuve du temps. Est-il exemple actuel plus triste et plus agressant ?...

Peut-on oser la question : qu'aurait fait Fanon ? Car l'accès au principe de réalité, élément clef de la démarche de responsabilisation et du processus thérapeutique, implique qu'il faut réaménager voire totalement refondre le processus d'émergence et le contenu de l'idéalité collective en milieu colonisé et ses liens avec l'idéal du Moi tel qu'il sous-tend le fonctionnement de l'individu dans un tel contexte socio-culturel et tel que doit l'assumer un citoyen algérien né après l'indépendance (ce groupe représentant plus de la moitié de la population).

Un autre aspect de l'évitement ou du refus que certains psychiatres opposent à Fanon, en dehors de ceux qui l'ignorent (il en existe...) est lié à l'utilisation de son nom comme étendard.

Sur ce plan, l'exemple de l'histoire de l'hôpital de Blida est édifiant. Certes Fanon y a vécu, s'y est illustré et l'hôpital porte à juste titre son nom. Mais cela autorise-t-il ceux qui y sont à se présenter comme ses héritiers et surtout à développer des aspects de la pensée de Fanon dont on peut dire qu'ils en représentent un dévoiement radical.

Ainsi prétendre que Fanon est un adepte de l'antipsychiatrie dans ce qu'elle représente de contre-sens vis-à-vis du malade, est une trahison de l'attitude de Fanon dont il a été souligné plus haut qu'il était et est resté un médecin même si, sur la fin, les missions politiques ont de plus en plus pris sur son temps. [...]

D'autre part, le dysfonctionnement universitaire ne pouvait, dans son contexte, que susciter et voir fleurir des démarches pour le moins surprenantes.

D'abord des études probablement très sérieuses mais dont on peut s'étonner qu'elles n'utilisent les nationaux malades ou médecins (qui s'y prêtent) uniquement pour le matériau comme l'illustre la publication de 1987 de S. Garnerio et A. Bourguignon sur les « Premières relations entre la mère et l'enfant en milieu algérien ». Ce travail, réalisé sur trois ans, à l'hôpital central d'instruction (militaire) d'Alger, pose problème quel que soit le sérieux des auteurs : portant sur 15 enfants de 0 à 18 mois, mené avec une sage-femme pour interprète, il permet aux auteurs d'écrire en 1987 ces phrases surprenantes :

« Nous n'avons pas eu à nous heurter à la multiplicité des langages : en général les mères kabyles parlaient bien français et peu l'arabe »... « Entre les deux sociétés (masculine et féminine), il y a de rares échanges très ritualisés : le voile, plus visible que le harem, est le signe de cette frontière »... « Ces contradictions (du

discours officiel depuis l'indépendance) constituent un processus d'enfermement de la femme » (4- 1987).

Dans cette même perspective, il faut citer l'étude parue en anglais dans *L'Encéphale*, sur la santé mentale des femmes de la zone de Béni Messous.

Mais, à côté de ces démarches, il en est de plus intéressantes qui amènent à une interrogation sur leur sens et la nécessité ou l'opportunité de la participation des confrères locaux. Ainsi :

*la polémique entretenue entre R. Bertheliet et J.M. Sutter à la suite de la publication, en 1980 dans *Psychopathologie africaine*, d'un article concernant la psychiatrie en Algérie durant la colonisation et les écrits d'A. Porot. A propos d'un article l'incriminant, J.M. Sutter refuse l'argumentation de Bertheliet avançant que la phrase célèbre concernant le cortex des Algériens serait un faux et traite Fanon d'individu peu scrupuleux ; tandis que Bertheliet répond en développant toute une série de références mettant en cause A. Porot et Arri.

*Le témoignage de M. Porot sur l'hôpital psychiatrique de Blida dans les années 1940 lors de la réunion de la société médico-psychologique du 25 mai 1987, consacrée aux psychothérapies institutionnelles.

Au-delà de ces polémiques, dénégations, reconstructions, citons pour mémoire, le texte de Bendahman R. concernant les écrits de R. Laforgue lesquels constituent une anthologie de la bêtise et du racisme : leur contenu suffit à mieux faire comprendre ce que Frantz Fanon dénonçait.

Au-delà de toutes ces polémiques et dans la continuité de cette relance de l'humanisme fondamental à la vie de toute société, et a fortiori à la pratique de tout soin, il se dégage de l'action de Fanon et de ses écrits psychiatriques un rappel de la place du malade.

La psychiatrie, branche de la médecine, qu'elle le veuille ou non, est au carrefour de la médecine, des sciences humaines et des philosophies. Son indépendance et ses capacités thérapeutiques futures et donc, son avenir, sont à ce prix. Puisse le public et les responsables comprendre le piège ou l'erreur du grand renfermement du malade, du psychiatre, reflet alors de celui du corpus social. [...]

Si, comme le dit Follin, l'on ne peut expliquer la société à partir de la psychologie individuelle et inversement, il reste que dans le domaine des liens individu-société, par un trait de génie et de courage, de la même façon que Freud révolutionna le monde en y apportant la peste psychanalytique fusse au prix d'écrits contestés au plan théorique tel *Totem et Tabou*, Fanon a su, forçant les résistances, assumer une théorisation qui, donnant à ces damnés d'entre tous le damnés de la terre, les fous, une ouverture allant dans le sens de cette autre révolution mondiale dont les hommes ici présents espèrent enfin qu'elle sera son accomplissement.

Et puissent ces journées apporter très vite aux patients du service F. Fanon de l'hôpital Drid-Hocine la preuve que le message de Fanon est toujours présent.

Nous remercions Annette Boucabci qui nous a donné l'autorisation de reproduire ce texte.

Bibliographie

BERTHELIER R., « Psychiatres et psychiatrie devant le musulman algérien », *Psychopathologie africaine*, 1980, XVI, 3, 343-369.

BOUCEBCI M., « Œdipe, migrations maghrébines », Colloque sur *Le Mythe*, Alger, 1987.

DRAOU N., *Prise en charge thérapeutique d'un enfant carencé dans la pouponnière d'Oran*, Mémoire de fin de licence, Oran, 1986.

GARNERO S. et BOURGUIGNON A., « Les premières relations entre la mère et l'enfant en milieu algérois », *Psychiatrie de l'enfant*, XXX, vol. 2, 1987, 519-594.

SALHI H., *Recherche en vue d'une méthodologie de planification de la santé mentale en Algérie pour un psychiatre social*, Alger INESM, 1983, document ronéoté.

Note ajoutée en 1990 : (lors de la publication de cette communication faite au Colloque international Frantz Fanon à Riadh el Feth en novembre 1987 dans l'ouvrage : Mahfoud BOUCEBCI, *La Psychiatrie tourmentée, (l'effet Dagma)*, Alger, Bouchène, 1990, p. 119-132.)

NB – Janvier 1990 : rien de changé au service F. Fanon et pourtant une lueur d'espoir, leur en train de s'étioler, leur découlant des changements intervenus après octobre 1988, période de crise dramatique largement expliquée par les milliers d'histoires analogues à celle du service F. Fanon de l'hôpital Drid-Hocine.

Entretien avec Olivier FANON «Je suis attaché à l'Algérie»

Colloque international consacré à Frantz Fanon, Alger, septembre 2004 -
Info Soir, 21 septembre 2004

InfoSoir : Vous êtes le fils de Frantz Fanon. N'est-ce pas là un nom lourd à porter ?

Olivier Fanon : Oui, c'est un héritage très lourd et pesant à assurer. C'est un héritage de tous les instants. Je m'appelle Fanon, le jour comme la nuit. C'est une présence quotidienne pas que pour son fils, mais pour tous les Algériens. Je fais en sorte de ne pas décevoir la mémoire et l'engagement de mon père. J'essaie d'être à la hauteur de toutes les situations et modestement, j'essaie de perpétuer son combat et sa fidélité à la Révolution algérienne.

De quelle manière ?

Tout d'abord en ne travestissant pas, comme tout Algérien, notre attachement, celui de mon père et de ma mère, à l'Algérie, en essayant aujourd'hui d'être reconnaissant à ce pays qui a fait de nous ce que nous sommes. Je parle de ma génération. Je vis à Paris et je travaille à l'ambassade d'Algérie dans les affaires consulaires. Je suis encore dans la démarche idéologique et professionnelle de mon père. Je suis attaché à l'Algérie : je ne peux pas concevoir un seul instant d'être Algérien sans renvoyer l'ascenseur à l'Algérie, à ce pays qui a adopté mon père, et que lui-même a adopté en rompant totalement avec la puissance coloniale française en démissionnant de son poste à l'hôpital de Blida. Moi, je dis modestement que j'essaie d'être à la hauteur des ambitions de l'œuvre de Fanon.

Comment gérez-vous la pensée de votre père ?

Je ne peux pas gérer la pensée de mon père, parce que je ne suis que l'enfant biologique de Fanon, je ne suis ni chercheur ni psychiatre. J'ai fait des études supérieures en sciences politiques. Je suis fonctionnaire à l'ambassade d'Algérie, mais je ne suis pas un spécialiste de Fanon, tout ce que je peux faire, c'est apporter ma contribution sur Fanon en tant que citoyen algérien, enfant de la Révolution. Le discours que je tiens, je pense que d'autres — ceux de ma génération — tiendraient le même. C'est-à-dire que nous avons été pétris dans l'idée révolutionnaire de l'Algérie.

Comment expliquer l'attachement de Fanon à l'Algérie ?

L'Algérie a été pour lui un catalyseur, un révélateur de ses réflexions. Ça devait sommeiller quelque part en lui, et il a trouvé les moyens d'extérioriser sa pensée. En fait, il a eu l'écho de sa pensée : il a trouvé des gens qui pensent comme lui et qui partagent les mêmes idéaux et les mêmes intentions révolutionnaires.

La pensée de Frantz Fanon est-elle d'actualité ?

En effet, la pensée de mon père n'est que plus d'actualité à partir du moment où il y a une aliénation, une colonisation des esprits. La France a réussi à nous coloniser, et 50 ans après, il y a des esprits qui sont encore colonisés. C'est une réalité : il y a beaucoup d'Algériens

qui ne pensent et n'aspirent qu'à partir. Des individus qui sont des non-êtres. L'on peut appliquer la pensée de Fanon dans la mesure où l'on devrait faire un travail sur une approche différente de la société algérienne, de la place de l'Algérie dans le concert des nations.

En quoi la pensée de Fanon peut-elle servir, aujourd'hui, à l'Algérie ?

L'Algérie n'est plus en révolution, elle est cependant révolutionnaire. Et la pensée de Fanon peut encore servir à l'Algérie puisque le pays est dans un combat de tous les instants. Il y a un objectif primordial : la reconnaissance humaine, le respect de l'homme. Puisque les écrits de Fanon révèlent une grande humanité. Lorsque l'homme, en tant qu'individu, sera respecté, alors là on pourra discuter, mais dans le cas contraire, tant qu'il y aura une négation des droits de l'Homme, l'on ne pourra pas discuter dans le respect de la différence.

Y a-t-il une fondation Frantz-Fanon pour la pérennité de sa mémoire ?

Il n'y a pas une fondation, mais l'idée a été lancée par des amis à moi. Je ne suis pas contre, mais je ne veux pas être à l'origine de la création de cette fondation. Le nom de Fanon n'est pas un fonds de commerce, c'était un théoricien, un écrivain, un penseur. Je soutiens vivement l'idée de la fondation, mais je ne veux pas être à l'origine de ce projet. Je ne suis pas en mesure de défendre la pensée psychiatrique de Fanon, je ne peux pas tenir une discussion avec un psychiatre, il faut laisser les choses juste à leur niveau, et puis que chacun se cantonne dans son rôle. Mon rôle à moi est que je suis le fils de Fanon et je ne veux aller au delà.

[Propos recueillis par Yacine Idjer]

Nos remerciements à Olivier Fanon pour nous avoir autorisés à reproduire ses propos.

Alice CHERKI
A vous Frantz Fanon

C'était en 1956, à l'hôpital psychiatrique de Blida. Fanon rieur, Fanon en colère, Fanon au regard tantôt pétillant de malice, tantôt sombre et tragique, mais Fanon toujours en mouvement. Même vêtu de la traditionnelle blouse blanche médicale impeccablement coupée, vous vous déplacez comme un danseur à la fois très vite et sans hâte. Le jour, vous passiez de l'imprimerie de « notre journal » au café maure, alternant les réunions regroupant personnels soignants et pensionnaires avec l'écoute d'hommes, de femmes aussi, parfois du côté des nantis de l'époque, tous en grande souffrance dans ce temps de guerre qui ne dit pas son nom. « Petits », disiez-vous aux jeunes infirmiers indigènes dont vous vouliez assurer la formation. « L'assistance à la maladie mentale dans un pays nouvellement indépendant doit être décentralisée jusque dans les zones les plus reculées du territoire, et alors un infirmier équivaut à cinq psychiatres », répétiez-vous.

Transformer, transmettre : adorant la vie et écorché vif, vous vouliez ouvrir l'esprit des plus jeunes, pas seulement des infirmiers mais aussi des internes. Avec eux le soir, les soins aux maquisards alternaient avec les séances de travail dans des directions improbables mais libérant le désir de savoir : il s'agissait d'étudier les cinq psychanalyses de Freud ou de réinventer les planches d'un test psychologique pour le rendre plus adaptable à la population paysanne algérienne. Transformer, transmettre, libérer : libérer l'humain de l'aliénation, aspiration puisée dans votre trajectoire personnelle, dans l'expérience du regard porté sur un tout jeune homme dont la couleur de la peau était noire. S'engager dans le combat pour l'indépendance de l'Algérie fut alors pour vous la conséquence inéluctable de cette quête de libération, de cette volonté obstinée que chaque vie ne soit pas réduite à « une mort à bout touchant ».

Salut Frantz !

[Ce texte est reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur, de Leïla Sebbar et des éditions Bleu autour. Il a été publié à la p. 88 de l'ouvrage de Leïla Sebbar, *Voyage en Algérie autour de ma chambre – Abécédaire*, éd. Bleu autour, 2008]

Frantz FANON
2011

Pierre et Claudine CHAULET
FRANTZ FANON, TEL QUE NOUS L'AVONS CONNU

On ne peut pas avoir connu et côtoyé Frantz Fanon, l'avoir accompagné durant les six dernières années de sa vie - depuis Blida en mars 1955, jusqu'à sa tombe, « en territoire algérien » selon son vœu en décembre 1961- impunément. Dans nos souvenirs, c'est un homme vivant, sans cesse en mouvement, en questionnement, éternellement jeune, parti à l'âge de nos certitudes partagées.

Pour dire ce que sa rencontre nous a apporté et ce que nous avons partagé, il nous paraît important de situer le contexte historique des années 50 et ce qui alimentait notre vie intellectuelle.

LE CONTEXTE

1953-1954. La première guerre d'Indochine – celle des Français - battait son plein : nous étions à la veille de la victoire de Dien Bien Phu. En Amérique centrale, le colonel Arbenz venait d'être renversé avec l'appui des USA et de l'United Fruit. En Egypte, la « révolte sur le Nil » avait amené au pouvoir les « officiers libres », tandis qu'en Iran, Mossadegh défiait les puissances occidentales et pétrolières. Au Maroc, le Sultan Mohamed V avait été destitué sous l'influence du gouvernement français par le général Guillaume avec l'appui du Glaoui, pacha de Marrakech. En Tunisie, Bourguiba exilé, le mouvement national incarné par le Néo Destour entamait sa marche vers l'autonomie interne puis l'indépendance, appuyé par le syndicat et les « fellaghas ».

Nous étions de jeunes étudiants. Nous avons lu le *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire, la *Géographie de la faim* de Josué de Castro, *L'Afrique du Nord en marche* de Charles-André Julien. Nous vivions la naissance du "Tiers monde", nouveau concept lancé par Alfred Sauvy, et nous explorions les transformations à l'œuvre dans les pays anciennement colonisés, en lisant le *Portrait du colonisateur suivi du portrait du colonisé* d'Albert Memmi, les *Brazzavilles noires* de Georges Balandier. Parmi ces lectures, *Peau noire, masques blancs* nous apparaissait comme une approche nouvelle de la libération de l'homme et des peuples, et nous avons été directement sensibles – pour ceux d'entre nous qui étaient étudiants en médecine – à la lecture du « syndrome nord africain », paru dans la revue *Esprit*. Pour nous, Frantz Fanon n'était pas un inconnu et ce qu'il disait nous interpellait directement.

C'est dans ce contexte bien particulier que nous accueillons le déclenchement de ce qui allait devenir la Révolution algérienne, le 1^{er} novembre 1954, et l'appel à tous les militants désireux de mettre fin au système colonial implanté en Algérie depuis 1830. Engagés dans cette lutte, nous ne sommes pas surpris lorsque des militants de Blida nous signale au début 1955 l'existence d'un médecin antillais à l'hôpital psychiatrique, qui a introduit de nouvelles pratiques thérapeutiques au sein de l'hôpital et qui, au cours des discussions du Ciné-club, tient des propos antiracistes et anticolonialistes : Frantz Fanon n'est plus seulement un auteur, mais c'est un médecin qui travaille en Algérie, un proche en qui nous reconnaissons un allié potentiel.

ENTRE BANDOENG ET EVIAN

L'évolution de la pensée de Frantz Fanon, au contact direct de la société algérienne, ne

peut pas se comprendre si on ne la situe pas dans son contexte historique, entre le printemps 1955 en Algérie, à la veille de la conférence de Bandoeng, et l'automne 1961, après la première phase des pourparlers officiels entre l'Algérie et la France.

C'est durant cette période qu'il s'est progressivement immergé dans la lutte du peuple algérien pour son indépendance, lutte qu'il a faite sienne jusqu'à en devenir l'un des porte paroles et l'un de ses représentants officiels à l'extérieur de l'Algérie.

LES REPERES CHRONOLOGIQUES DE NOS RENCONTRES

Mars 1955. Mohammed Drareni, Mohammed Salah Louanchi et Pierre Chaulet rencontrent Frantz Fanon à Blida, chez lui, au cours d'un dîner. Ce premier contact a pour but d'obtenir son accord pour faire partie de la section locale d'une association qui vient de se créer, "Les Amitiés algériennes". Cette association, dotée d'un comité de patronage élargi à des personnalités du mouvement national et à des « européens » progressistes ou libéraux (selon la terminologie de l'époque), sert en réalité de paravent légal pour soutenir les familles des premiers militants nationalistes emprisonnés. Il prend la suite du « Comité de soutien des victimes de la répression », le CSVR, organisation fille du parti MTLD qui vient d'être dissous par les autorités françaises. D'emblée, Frantz Fanon accepte, et la conversation se poursuit tard dans la nuit sur la situation politique en Algérie et ses répercussions en France.

Juin 1955. Conférence de Frantz Fanon sur le racisme, pendant une soirée de Ramadhan, au local des Scouts Musulmans Algériens (SMA) situé à la rampe de la Pêcherie, à Alger, en présence d'Omar Lagha, Mohammed Drareni, Salah Louanchi, Mahfoud Kaddache, Redha Bestandji. La soirée se prolonge en discussions politiques et culturelles avec plusieurs amis au domicile du Docteur Nefissa Hamoud (future épouse Laliem), en présence de Mamia et Abderrazak Chentouf, Messaoudi Zitouni, Sid Ali Abdelhamid, Mustapha Ferroukhi et plusieurs autres amis proches.

Septembre 1955. Frantz Fanon remet à Pierre Chaulet, pour prendre place dans un dossier sur le racisme préparé par la revue Consciences Maghribines, un court article non signé intitulé « Considérations ethno-psychiatriques » dans lequel il dénonce le racisme d'un psychiatre anglais expert de l'OMS, le Docteur JC. Carothers, qui reprend les thèses racistes soutenues à l'époque à Alger par les Professeurs Porot et Sutter. A la même époque, il prépare son rapport sur les « Conduites d'aveu en Afrique du Nord » où il analyse d'un point de vue médico-légal la signification de l'aveu pour des hommes vivant sous domination coloniale.

Automne 1955. Nouveau contact avec Frantz Fanon. Mohamed Drareni et Pierre Chaulet viennent lui demander de la part de Ramdane Abane et de Brahim Chergui s'il accepte de prendre en charge des militants malades, déstabilisés psychologiquement, qui ont besoin d'être soutenus pour leur éviter d'être arrêtés et de « craquer » sous la torture. A partir de cette période, Frantz Fanon devient l'un des points de référence pour le réseau de soutien sanitaire de la région d'Alger et de toute l'Algérie centrale

Fin Janvier 1956. L' Association de la jeunesse algérienne pour l'action sociale (AJAAS) créée en 1953 par des responsables des différents mouvements de jeunesse éducatifs, politiques, confessionnels ou laïcs (principalement scouts et étudiants) constitue un forum de discussions politiques, sociales et économiques et mène des actions communes dans le domaine social, entre des jeunes Algériens et des jeunes « Européens »(toujours selon la terminologie de l'époque, pour désigner les membres issus de la minorité de peuplement colonial). Cette association organise sa rencontre trimestrielle à l'Auberge de Jeunesse d'Aïn Taya, avec plus de 200 participants, la dernière semaine de Janvier 1956. Le

petit groupe de responsables qui organise les rencontres (Omar Lagha, Mahfoud Kaddache, Mohamed Drareni, Pierre Roche et Pierre Chaulet, entre autres) demande à Frantz Fanon d'animer une conférence- débat sur le thème « La peur en Algérie ».

La conférence se transforme en véritable socio-drame pour tous les jeunes qui sont là : peur de la répression coloniale mêlée d'espoir pour les jeunes Algériens , et, pour les jeunes « Européens » qui participent à ces rencontres, peur d'un avenir incertain devant la fin d'un monde qu'ils ont connu et dont, pour la plupart, ils dénoncent l'injustice.

Cette rencontre a lieu à la veille de l'investiture du gouvernement français « de Front Républicain » dirigé par Guy Mollet, qui, quelques semaines plus tard, installera Robert Lacoste comme Ministre-Résident à Alger et obtiendra de l'Assemblée Nationale Française des « pouvoirs spéciaux », votés par tous les groupes parlementaires, socialistes et communistes inclus

Année 1956 : *Fréquentes rencontres des deux couples Fanon et Chaulet à Blida en fin de semaine. Les Chaulet passent souvent la nuit chez les Fanon à cause du couvre-feu qui leur interdit de rentrer à Alger tard dans la nuit. Au cours de ces longues soirées, tout y passe : discussions politiques sur l'évolution de la situation en Algérie et en France, activités professionnelles de Fanon pour changer les pratiques psychiatriques à l'hôpital de Joinville où l'ont rejoint certains des condisciples de Pierre Chaulet (Charles Géronimi, Alice Cherki, Jacques Azoulay, Brahim Tirichine, François Sanchez) désireux d'apprendre autre chose que ce qui leur est enseigné en psychiatrie à la Faculté de Médecine d'Alger. Discussions sur des projets d'articles scientifiques concernant l'expérience menée à Blida, qui se prolongent en discussions sur le jazz, la littérature, et la situation aux Antilles.*

Octobre 1956 : *Frantz Fanon écrit sa lettre de démission de médecin- psychiatre, refusant de participer plus longtemps à l'entreprise de « déshumanisation » menée par la France en Algérie. La lettre est adressée à Robert Lacoste, Ministre-Résident.*

Fin Décembre 1956 : *Pierre Chaulet accompagne Frantz Fanon à l'entrée de l'avenue Debussy, à Alger, au rendez-vous qu'il a demandé pour rencontrer clandestinement Ramdane Abane et Benyoucef Benkhedda. Au dernier moment, ce rendez- vous a été reporté de 24 heures en raison de la présence policière qui quadrille le quartier, au lendemain de l'attentat contre Amédée Froger, Maire de Boufarik et président de la Fédération des Maires d'Algérie.*

Janvier 1957 : *Alors que « la voix de l'Algérie libre et combattante » commence à émettre à partir du Maroc, et que se prépare la grève des huit jours, Frantz Fanon est expulsé d'Algérie par les autorités françaises ; après quelques jours, sa femme Josie et son fils Olivier le suivent. Ils passeront leur dernière nuit à Alger chez les Chaulet, à Diar el Mahçoul, pour pouvoir être à temps à l'aéroport le lendemain matin.*

Novembre - Décembre 1957 : *Les Chaulet arrivant à Tunis retrouvent les Fanon, installés dans un appartement de fonction de l'hôpital psychiatrique à la Manouba. Il s'ensuit de fréquentes rencontres et discussions au sein de la commission de rédaction d'El Moudjahid entre Ahmed Boumendjel, Redha Malek, Mohamed El Mili, Abdallah Chériet, Lamine Bechichi, Pierre Chaulet et Frantz Fanon chaque semaine. Rencontres et discussions se poursuivent au cours des soirées que les deux couples Fanon et Chaulet passent ensemble alternativement dans leurs domiciles respectifs, tout au long des années 1958 et 1959 ; rencontres moins fréquentes à partir de Mars 1960 lorsque Frantz Fanon est nommé représentant du GPRA à Accra.*

Août-Septembre 1959. *Une autre image forte : Fanon « alité » dans une maison amie à Hammamet, où il passe sa convalescence après l'accident survenu au cours d'une mission médicale aux frontières algéro-marocaines à Oujda. Il reçoit sans arrêt, lit, discute, ne reste pas aussi longtemps allongé qu'il le faudrait après une fracture du rachis. Il prépare et révise le texte de ce qui deviendra « L'an V de la révolution algérienne ».*

1960. Chaque fois qu'il revient à Tunis après ses missions au Ghana, en Guinée, au Congo (ex belge), puis au Mali, nous le retrouvons égal à lui-même, plein d'idées et de nouvelles analyses politiques sur les pays africains nouvellement indépendants : il a rencontré Kwamé N'krumah, Sékou Touré, Patrice Lumumba, Modibo Keita.

***Décembre 1960.** Revenant du Mali en fin d'année et se sentant fatigué, il fait un bilan sanguin à l'hôpital Charles Nicolle à Tunis, dans le laboratoire dirigé par le Docteur Charles Zerah : révélation de la leucémie. Il fait part immédiatement du diagnostic à tous ses amis proches et décide de résister « avec le cortex » pour son voyage à Moscou ; autour de nous, beaucoup espèrent l'impossible, et au moins une survie prolongée.*

***Janvier 1961.** Avec Omar Oussedik, nous l'accompagnons à l'aéroport d'EL Aouina.*

***Avril 1961.** A son retour de Moscou, il se lance dans l'écriture du message qu'il veut laisser : il dicte le texte à haute voix aux secrétaires qui se succèdent : Madame Marie-Jeanne Manuellan, fidèle secrétaire de l'hôpital, et un jeune officier envoyé par l'Etat Major, Abdelaziz Bouteflika. Il faut imaginer les conditions de production de ce texte par un Fanon malade, se sachant condamné, mais conscient d'avoir vécu une expérience unique et voulant la faire partager, en urgence.*

A chacune de nos visites dans son appartement de l'avenue de Carthage, à Tunis, il nous lit un passage ou un chapitre de ce qu'il vient d'écrire, guettant moins nos remarques que notre approbation, pressé qu'il est d'arriver au terme de cet écrit fulgurant : « Les damnés de la terre ».

***Octobre 1961.** Son état s'aggrave. Il n'y a plus d'espoir d'une longue survie. On le décide à partir aux Etats-Unis d'Amérique, dans le service spécialisé d'un hôpital militaire. M'hamed Yazid a fait prendre un billet « aller-retour ». Nous l'accompagnons encore une fois à El Aouina, avec de nombreux amis. Parfaitement conscient, il nous dit en guise d'adieu « Vous avez de la chance, vous, parce que vous verrez l'indépendance de l'Algérie... Moi, non ».*

Il meurt à Bethesda, près de Washington, le 6 Décembre 1961, quelques mois après la suspension des premiers pourparlers d'Evian.

***12 Décembre 1961.** Claudine et Pierre Chaulet, en compagnie d'amis personnels proches et de représentants des différents ministères du GPRA, des organisations nationales (Croissant Rouge Algérien, Union générale des travailleurs algériens, Scouts musulmans algériens) suivent le convoi qui transporte le cercueil de Frantz Fanon de Tunis à Ghardimaou. Après sa prise en charge par une unité de l'Armée de Libération Nationale, nous traversons la frontière pour l'inhumer, comme il l'a voulu, « en terre algérienne », dans un cimetière de chouhada situé dans une forêt de chênes lièges, sur les premiers reliefs des monts de la Medjerda dominant le village d'Aïn Kerma et au loin la plaine d'Annaba.*

FRANTZ FANON, LE PSYCHIATRE

Frantz Fanon est d'abord un psychiatre. A partir de son expérience à Saint Alban et de sa collaboration avec Tosquelles, il développe de nouvelles pratiques thérapeutiques lorsqu'il arrive à Blida. Dans un hôpital archaïque, où l'enfermement des malades mentaux et la « camisole de force » sont la règle, les nouvelles méthodes qu'il met en place surprennent et dérangent. La social-thérapie, progressivement adaptée à la société algérienne, cela marche. Fanon nous raconte ses premières réalisations : la fête de Noël pour les malades européens, ses premiers échecs avec les malades algériens, puis, avec l'adhésion des infirmiers algériens à la nouvelle approche des malades qu'il leur propose, les réalisations et la participation des malades à des activités sociales acceptées et recherchées : le café maure, les concerts de

musique avec Abderrahmane Aziz, les ateliers de couture, la célébration des fêtes musulmanes, le journal de l'hôpital, l'imprimerie. Et, avec le sourire, il nous décrit la frayeur des infirmiers, lorsqu'il les entraîne, eux et des malades mentaux, équipés de pelles et de pioches, pour débroussailler et baliser un terrain de foot-ball dans l'enceinte de l'hôpital.

En même temps, les séances de formation des infirmiers et des internes, les rapports collectifs des personnels soignants sur les malades, les séances de bibliographie rythment la vie des services qu'il a dirigés, que ce soit à Blida-Joinville, à la Manouba à « l'hôpital de jour » ouvert à l'hôpital Charles Nicolle à Tunis.

Passionné par son métier, il tient à nous faire partager, nous qui ne sommes pas psychiatres, ce qu'il vit, ce qu'il expérimente, ce qu'il découvre en plongeant dans la société algérienne, cherchant à connaître et à comprendre comment est vécue la maladie mentale par les malades algériens et leur entourage, et à quelles pratiques traditionnelles elle donne lieu.

Cette volonté de comprendre son interlocuteur et son environnement social, dans toutes les circonstances, se traduit en permanence par son attitude, ses expressions changeantes, ses mimiques, son visage ouvert, sa gestuelle, les mains qui bougent, « un corps qui interroge », et en même temps un regard bienveillant, le questionnement incessant, le discours qui séduit et appelle la confiance : tout son être démontre qu'il s'est coulé dans son métier de psychiatre,

FRANTZ FANON, JOURNALISTE MILITANT

Après son départ d'Alger, pris en charge par l'organisation extérieure du FLN, il participe un temps à la rédaction du journal *Résistance algérienne* au Maroc, puis rejoint Tunis, où, après la réorganisation du service de presse et d'information par décision du CCE, *El Moudjahid* devient l'organe central de la révolution algérienne, sous la direction de Ramdane Abane.

Dans ses contributions à *Résistance algérienne*, on retrouve son style dans le commentaire sur la création des milices urbaines créées par les Français en Algérie, et dans le texte sur le rôle de la femme algérienne dans la Révolution (repris en annexe dans « l'an V de la révolution algérienne »).

A partir de la constitution de la commission de rédaction d'*El Moudjahid*, Frantz Fanon devient partie prenante d'une équipe d'intellectuels militants, qui réfléchissent, discutent, rédigent et se corrigent librement, soucieux de traduire fidèlement les orientations de la révolution en cours, les aspirations des combattants, des militants et de la population qui supporte le poids de la guerre.

Aucun d'entre nous, à l'époque, n'était journaliste professionnel, au sens où on l'entend aujourd'hui, en temps de paix. Nous n'avions pas à être à l'affût de l'actualité quotidienne et du « scoop ». Notre travail et notre responsabilité consistaient à analyser les réalités nationales et internationales, à repérer et mettre en valeur tout ce qui pouvait renforcer la cause algérienne, et en particulier son retentissement international, à exprimer aussi clairement que possible l'espoir d'un peuple en lutte.

Il est clair que ce travail correspond aux vœux de Frantz Fanon, à ses dons et à sa formation : il le trouve prêt à participer à cette entreprise collective d'analyse, d'explication, d'interprétation et d'incitation du lecteur-public à l'auto-responsabilité individuelle et collective.

Il paraît important aujourd'hui de décrire les conditions de travail de notre commission de rédaction, de la fin 1957 jusqu'en janvier 1959, période durant laquelle Fanon n'était pas encore affecté à des tâches de représentation extérieure.

Une fois par semaine, la commission de rédaction (des deux éditions, en langue arabe et en langue française) se réunissait au complet au local de la rue Mokhtar Attia. On analysait les

événements politiques et militaires nationaux marquants, chacun donnant son interprétation, avant d'aboutir après discussion à une analyse commune. La situation internationale est abordée de la même façon. Chacun intervient en fonction de ses lectures de la presse et des connaissances plus précises qu'il a d'un problème ou d'une situation. Les discussions sont franches, parfois vives. Mais en fin de réunion, les points de vue sont harmonisés en fonction de l'objectif à atteindre : l'expression d'une pensée collective au nom de la révolution. C'est alors le partage des thèmes à traiter entre les différents rédacteurs. Ce mode de fonctionnement explique la cohésion des équipes de rédaction et leur cohérence dans l'expression des positions de la révolution algérienne jusqu'en juillet 1962.

La liberté des discussions au sein de la Commission de rédaction a pour corollaire l'acceptation de la discipline militante, l'acceptation des corrections de forme et même de fond de certains textes après relecture par d'autres membres de la rédaction. Si chaque papier garde le style propre à son auteur principal, son orientation ainsi que les conclusions qui s'en dégagent ont été étudiées et discutées en groupe. C'est pourquoi on trouve une parenté entre les papiers : à force de discuter et de réfléchir ensemble, une certaine osmose s'opère. Certains articles peuvent être identifiés comme écrits principalement par Frantz Fanon à cause de son style, des expressions et des images employées. Mais dans tous les autres, il a exercé aussi une influence, car il les a commentés, disséqués et assumés. De la même façon, ses articles sont discutés, au besoin corrigés, et assumés par l'ensemble de l'équipe et ne constituent pas une prestation individuelle.

Trois thèmes principaux retiennent l'attention de Frantz Fanon et suscitent ses commentaires : la situation vécue par la population en Algérie, l'évolution de la situation politique en France, et le retentissement de la Révolution algérienne dans les pays africains.

**La situation vécue par la population à l'intérieur du pays.* A partir des témoignages de militants et de soldats français déserteurs, il décrit « l'Algérie face aux tortionnaires » et plus tard, il recueille le témoignage du colonel Sadek (de la wilaya IV) sous forme d'un reportage « A travers les zones libérées de l'Algérois ». Devant l'accumulation des témoignages de combattants, il proposera même, sans succès, la création d'un centre d'archives historiques nationales pour conserver l'enregistrement de ces témoignages à l'état brut, avant qu'ils ne soient déformés par le souvenir.

**L'évolution de la situation en France,* dont Frantz Fanon connaît bien les forces et les clivages politiques. Il contribue à interpeller les militants français qui se réclament de l'anticolonialisme à travers les trois articles sur « les intellectuels et démocrates français face à la Révolution algérienne », assumés par la commission de rédaction pour provoquer un sursaut, une réaction positive. Cette réaction surviendra plus tard dans les manifestations d'opposition à la guerre, dans le Manifeste de 121, et le mouvement des déserteurs et insoumis. Il contribue aussi à analyser la crise de la société française au printemps 1958, le changement de régime et l'arrivée de de Gaulle au pouvoir.

**La situation politique du continent africain.* Il saisit d'emblée le retentissement de la Révolution algérienne sur l'ensemble des pays du continent africain, et particulièrement ceux qui sont encore sous domination française. Il dénonce inlassablement la « loi-cadre », appelle la jeunesse africaine à rejoindre la lutte du peuple algérien, proclame la solidarité de l'Algérie en lutte aux peuples d'Afrique noire face au colonialisme français, requiert la solidarité de l'Afrique pour le combat algérien. Ses appels trouveront un écho au Ghana, en Guinée et au Mali, auprès des dirigeants, mais aussi plus largement auprès des intellectuels et étudiants africains.

A partir du début 1959, la participation de Frantz Fanon au journal est moins fréquente : le lancement de son nouveau service médical de jour à l'hôpital Charles Nicolle à Tunis, ses

missions médicales aux frontières (interrompues pendant deux mois à la suite de l'accident de voiture survenu au Maroc,) puis ses missions en Afrique (Ghana, Guinée, Congo ex belge, Mali) vont le retenir de plus en plus longtemps, alors qu'il compose *L'an V de la révolution algérienne*.

Pendant ces deux années partagées dans la commission de rédaction d'*El Moudjahid*, c'est une leçon de modestie et de discipline que nous a donnée Frantz Fanon, intellectuel brillant, qui aime plaire et convaincre en séduisant, quand il accepte volontairement de se plier aux règles du travail en commun et aux contraintes sans gloire du journalisme militant, anonyme.

C'est en tenant compte de sa personnalité totale, son histoire personnelle et familiale, de son métier de psychiatre et de son engagement de journaliste militant dans une période précise de la décolonisation du continent africain que l'on doit aborder l'analyse du message que nous a laissé Frantz Fanon.

FRANTZ FANON, UNE PENSÉE EN ACTION

Première remarque : les écrits de Frantz Fanon sont ceux d'un homme jeune : il avait 27 ans à la publication de *Peau noire masques blancs*, 34 ans à la publication de *L'An V de la Révolution algérienne*, 36 ans à la publication des *Damnés de la terre*.

Deuxième remarque : les deux livres composés au cours de la Révolution algérienne sont des messages, incompréhensibles si on ignore qui les émet, et vers qui. Ces livres sont aussi, dans une certaine mesure, des œuvres de circonstance, pensées et rédigées au cours de son activité de journaliste militant puis de représentant de l'Algérie. Les écrits politiques produits au cours de son activité de journaliste, dans les conditions qui viennent d'être décrites, ont été rassemblés après sa mort et réédités sous le titre *Pour la Révolution africaine*, publié sous son nom. Ce n'est pas faire justice à l'auteur que de considérer ces livres, comme on le fait parfois, comme des productions théoriques achevées.

L'An V de la Révolution algérienne

Ce livre a été ré-édité sous le titre *Sociologie d'une Révolution*. Titre trompeur que n'avait pas choisi Fanon, qui ne s'est jamais considéré comme un sociologue. En 1959, au moment où il paraît, Fanon est à Tunis, en tant qu'Algérien engagé dans la lutte de libération nationale, à la fois comme psychiatre et journaliste militant. Les chapitres de ce livre s'adressent essentiellement aux militants algériens, et, à travers eux, aux militants de la lutte anti-coloniale. Le livre s'adresse aussi à un public francophone (d'où le clin d'œil du titre « l'an V », allusion au calendrier de la révolution française de 1789) qui pouvait se croire « au-dessus de la mêlée », et cherche à l'impliquer en lui parlant non des événements qui faisaient alors la une des journaux, mais de la libération des hommes et des femmes algériens telle qu'elle était vécue par eux dans l'action.

Livre de propagande donc, par certains de ses aspects formels comme par son intention. Livre qui tranche cependant sur toute la production favorable à la cause algérienne de l'époque : ici on ne cherche pas à susciter la pitié ou le remords, à satisfaire la curiosité ou à proposer des raisonnements politiques. Ce que Fanon cherche à faire partager, c'est son admiration devant un peuple qui se relève, qui s'éveille, qui redevient sujet.

La problématique est claire, exprimée de façon tranchante : « L'initiative des réactions du colonisé échappe aux colonialistes. Ce sont les exigences du combat qui provoquent dans la société algérienne de nouvelles attitudes, de nouvelles conduites, de nouvelles modalités d'apparaître » (p. 46) ; ou bien, « Derrière ces nouvelles conduites, c'est la situation coloniale dans son ensemble qui est mise en question... La contestation du principe de la domination

étrangère entraîne des mutations essentielles dans la conscience du colonisé, dans la perception qu'il a du colonisateur, dans sa situation d'homme dans le monde » (p. 51).

Les analyses de la situation coloniale, à l'époque, étaient surtout faites en termes économiques et politiques. Certaines notations sur la psychologie du colonisé avaient été mises en avant par Malek Bennabi (la colonisabilité) ou Albert Memmi, opposant les « portraits » du colonisateur et du colonisé, sans que l'issue n'apparaisse.

Psychiatre, Fanon cherche la voie de la désaliénation. Psychiatre colonisé et conscient d'appartenir à un ensemble humain collectivement opprimé, il reconnaît que la libération des esprits est nécessairement collective et qu'elle n'est pas un préalable inaccessible, qu'elle se trouve, en acte, dans la lutte.

Sur quoi appuie-t-il sa démonstration ? Sur son expérience, ce qu'il a observé et fait depuis qu'il a été nommé – médecin psychiatre « français » affecté là comme il aurait pu l'être dans un autre hôpital « français » – à l'Hôpital psychiatrique de Blida-Joinville.

Colonisé conscient, il n'avait pas tardé à reconnaître dans le vécu des malades algériens, la spécificité de l'aliénation coloniale, et l'impossibilité de « guérir » des individus dans un contexte d'oppression collective et multiforme. Il avait donc cherché à comprendre la société algérienne, dans sa culture propre et dans les distorsions coloniales de celle-ci. Pour cela, la littérature existante était de peu d'utilité. C'est à travers Blida qu'il a découvert l'Algérie, à travers les malades, les infirmiers, les intellectuels locaux qu'il rencontrait (par exemple au Ciné-club). Et c'est parce qu'il cherchait ainsi le contact qu'il fut « contacté », après le déclenchement de la lutte armée, à la fois par des militants locaux qui avaient désormais besoin de médecins, et par des militants d'Alger qui cherchaient à « sonder » cet allié inattendu. La matière de *L'An V* provient en grande partie de ces contacts, et on y reconnaît facilement des traits proprement blidéens.

L'autre source du livre est l'expérience de Fanon, après qu'il a été expulsé d'Algérie, juste avant la Bataille d'Alger, il ait rejoint « le Front » à Tunis. Là, il travaille comme psychiatre, donc il a notamment à voir beaucoup de « malades » algériens victimes de la répression ; et comme membre de l'équipe d'information, et à ce titre rencontre de nombreux combattants venus des villes ou des montagnes. L'autre source du livre, ce sont donc ces récits de militants et de malades venus de tous les coins d'Algérie avec leurs histoires « toutes chaudes » et la diversité de leur vécu.

La méthode utilisée pour mettre en œuvre ces matériaux surprend le lecteur : aucun souci de mesurer, ni même d'évaluer l'importance relative des faits rapportés. C'est sans doute ce qui provoque l'irritation du lecteur actuel, et qui a pu faire accuser ce livre de n'être que de la propagande. Pourtant, il s'agit sans doute (aussi : pour un militant, la propagande est une arme) d'une question de méthode : les médecins travaillent par étude de cas, et le psychiatre Fanon pouvait légitimement, en repérant la maladie derrière les symptômes présentés, par tel ou tel, reconstruire l'archétype, sans se soucier de la fréquence ni des formes de son actualisation.

Traduction de cette méthode, le style de Fanon frappe : les descriptions, faites à l'indicatif, ne s'attachent pas à une situation concrète, mais à la généralité que celle-ci recouvre. Les personnages deviennent des abstractions, « le militant », « la jeune fille »... sans pour autant être détachés des circonstances particulières dont Fanon a entendu parler. Et souvent cet indicatif présent utilisé pour rapporter un fait glisse insensiblement vers un impératif qui signifie que ce fait doit se réaliser, se généraliser. Gênant pour qui lirait *L'An V* comme un compte-rendu de recherche, ce glissement, ou plutôt cette « figure de style » délibérée donne au texte une très forte puissance d'évocation. Il donne à voir ce qui devrait être pour que cela soit.

C'est pourquoi, lu dans son apparence immédiate, *L'An V* peut apparaître en grande partie « faux », en ce sens qu'il présente comme déjà acquis des changements qui n'étaient

qu'amorcés. C'est le cas en particulier d'une grande partie de ce qui est écrit sur la modification du rapport des femmes à elles-mêmes, à leur famille et à la société, dans le cadre de la lutte. A partir de notations très fines et exactes, sur la transformation assumée par certaines qui ont effectivement expérimenté la responsabilité et que Fanon a pu connaître directement ou à travers des récits, il « fait comme si » toutes avaient changé, et définitivement : « Les hommes cessent d'avoir raison. Les femmes cessent d'être silencieuses. La société algérienne, dans le combat libérateur, dans les sacrifices qu'elle consent pour se libérer du colonialisme, se renouvelle et fait exister des valeurs inédites, de nouveaux rapports intersexuels. La femme cesse d'être un complément pour l'homme. Littéralement, elle arrache sa place à la force du poignet » (p.97). Généralisation abusive que toutes les affirmations dont ces quelques phrases sont un exemple ? Ou plutôt, exposition d'un modèle qui est posé comme accessible grâce à la forme utilisée, celle de la description.

Si donc on lit *L'An V* non comme une analyse empirique de la société algérienne en 1959, mais comme une énonciation, par le procédé de l'anticipation de ce qui doit changer pour que la libération soit totale et non limitée aux aspects politiques du problème, on s'aperçoit que ce livre est toujours actuel.

Fanon y met bien en évidence les blocages introduits dans la société algérienne par le recours généralisé à la résistance culturelle passive, et désigne certains points-clés que le passage à la lutte armée aurait dû, selon lui, permettre de débloquer : le statut des femmes, les rapports inter-familiaux, la relation aux médecins et à la médecine, la place des minorités.

L'inventaire est incomplet : il y manque l'école, les pratiques religieuses, la langue... Il reste que les problèmes repérés sont toujours actuels, et que les chapitres écrits nous proposent une problématique pour des recherches encore à faire.

Les Damnés de la terre

Lorsque Fanon a écrit ce livre, il savait qu'il allait mourir.

Totalement conscient et suivant lui-même, en médecin, l'évolution du mal, mesurant lui-même le temps utile qui lui reste, Fanon se raidit contre l'injustice de la mort ; il reprend la grande figure classique du héros blessé au combat qui réunit autour de lui ses compagnons pour leur délivrer son message.

Il doit faire vite : pas le temps de figoler un plan, des phrases ou des preuves. Il « essaie » bien certaines parties en les lisant à quelques amis, mais ceux-ci n'osent pas interrompre le fil de son jaillissement, de peur qu'il n'ait pas le temps d'aller jusqu'au bout.

Il doit frapper fort, pour être sûr d'être compris puisqu'il ne sera plus là pour expliquer quand son texte sera lu. Ces compagnons à qui il s'adresse, ce sont tous des colonisés engagés dans la lutte anticoloniale, actuels et futurs.

D'abord ses compagnons algériens, à qui il veut léguer sa connaissance de la force et des faiblesses du mouvement vers la libération qui soulève alors l'Afrique, et de la situation de l'Algérie dans ce mouvement.

Et surtout ses compagnons algériens les plus chers, pour les mettre en garde, par l'exemple d'autres pays, des risques de dégradation que tout mouvement nationaliste porte en lui, et pour leur signaler les voies de la libération totale. Et en même temps, ses compagnons africains, connus et inconnus, pour leur transmettre ce qu'il a reconnu de révolutionnaire dans l'expérience algérienne, et les stimuler ainsi dans la recherche de leurs propres voies.

La problématique du livre reste dans la ligne de celle de *L'An V*, mais amplifiée à l'échelle du continent et de l'histoire en train de se faire : libération psychique des individus et libération des peuples ne font qu'un, la violence organisée est l'accoucheuse de cette histoire, car en libérant les esprits et les corps, elle « libère » une énergie collective unifiante.

Les matériaux mis en œuvre pour la démonstration se sont aussi largement amplifiés : c'est l'Afrique toute entière qui est mobilisée, grâce à l'expérience unique que Fanon vient de vivre, et qu'il se sent le devoir de communiquer. En effet, Fanon s'est de plus en plus consacré aux contacts avec l'Afrique. Il y était préparé par sa réflexion antérieure et par les liens de solidarité ou d'amitié qu'il avait toujours entretenus avec certains intellectuels noirs (connus en France, autour de la revue *Présence Africaine* ou à la Fédération des étudiants d'Afrique noire en France, puis dans différents congrès). Dans les actes, on peut apprécier les hommes. Fanon avait pu prendre la mesure des fausses libérations, des dangers de la démagogie et de la mise à l'écart des peuples dans le dialogue entre bourgeoisies et ancien colonisateur à quoi était réduite, dans ce contexte, l'accession à l'indépendance formelle.

Les Damnés de la terre, c'est la leçon que Fanon tire, à chaud, de cette expérience, en s'appuyant d'une part sur une information politique générale, d'autre part surtout sur ses observations directes, ses conversations, ses contacts amicaux et ses répulsions...

Ici encore, rien de systématique, mais une capacité étonnante – rappelons-nous qu'il n'a pas eu le temps pour « prendre du recul » – de dégager le général sous l'anecdote et de rendre présent le futur prévisible, la libération qui se recherche mais aussi, cette fois, les retombées menaçantes. Ici, plus de propagande, mais un appel du dedans à l'auto-analyse des mouvements sociaux, à la lucidité active. Le style a gardé toute sa force, avec toujours, en particulier, l'emploi de l'indicatif pour manifester le possible, mais parfois (l'aurait-il gardé à la relecture ?) la forme plus directe de l'exhortation, « nous devons »...

L'exemple algérien, proposé comme preuve de la possibilité d'une libération totale, est cette fois sublimé, sans références aux problèmes concrets, transformé en mythe (p. 140 et sq.) : ce qui doit être est alors exposé au passé.

Que reste-t-il de ce texte, en dehors de son style, de son mouvement, de sa vie ?

Le premier chapitre, « De la violence » cherche à répondre à la question posée p. 45 : « Quand peut-on dire que la situation est mûre pour un mouvement de libération nationale ? Qu'elle doit en être l'avant-garde ? » ; car « pour l'homme engagé, il y a urgence à décider des moyens, de la tactique, c'est-à-dire de la conduite et de l'organisation. Hors cela, il n'y a plus que volontarisme aveugle avec les aléas terriblement réactionnaires qu'il comporte ».

On voit qu'on est loin du spontanéisme dont on a trop facilement accusé Fanon. De plus, le sujet du chapitre n'est pas la paysannerie, mais le rapport des partis nationalistes aux masses. La paysannerie n'est pas exaltée en soi et pour l'éternité, mais repérée comme « seule révolutionnaire » dans la situation coloniale, parce que n'ayant rien à perdre et tout à gagner à la décolonisation, alors que l'expérience a prouvé que les bourgeoisies sont prêtes aux compromis et les « intellectuels » aux compromissions. Re-situé dans son contexte, les indépendances octroyées d'une part, l'expérience algérienne où la lutte armée à base rurale a dépassé les blocages du mouvement national d'autre part, ce texte est d'abord constat, explication de l'histoire récente, appel pour une stratégie pour l'avenir proche. Il ne s'agit pas d'une théorie de la Révolution en général, qui prétendrait retirer définitivement au prolétariat son rôle historique, mais d'un rappel de la contradiction principale de la situation coloniale, avec repérage du paysan comme colonisé absolu.

Comme Fanon n'a jamais prétendu que l'histoire s'arrêtait à la décolonisation – au contraire, il souligne très vigoureusement dans les autres chapitres, les nouvelles contradictions qui se développent après l'indépendance –, ni produit une théorie complète de l'histoire, on peut s'étonner de la violence des critiques qui lui ont été adressées.

Était-ce parce que les analyses des intellectuels, de leur rôle dans les partis modernistes, du rapport de ces partis aux masses, faisaient mal ? Ces analyses sont de bonne sociologie politique, et toujours actuelles.

Le danger du mimétisme dans l'organisation, la nécessaire découverte de la vie sociale de base, le piège qui consiste à adopter la définition dominante du développement avec « la mobilisation d'un peuple qui, dès lors, s'éreinte et s'épuise face à l'Europe repue et méprisante », la nécessité d'exiger réparation matérielle des colonisateurs, de s'efforcer pour les colonisés « de mettre à jour des valeurs qui leur soient propres, des méthodes, un style qui leur soit spécifique » : voilà ce qui paraît important dans ce chapitre, où Fanon n'est pas du tout passéiste mais, au contraire, précurseur des mouvements actuels pour un « autre monde ».

Le deuxième chapitre, « Grandeur et faiblesse de la spontanéité » est une reprise, parfois d'une ironie féroce, de l'analyse des faiblesses des partis de type moderne, dans les situations coloniales, et de leur tendance à s'appuyer sur les villes, à se méfier des masses rurales vis-à-vis desquelles ils sont tentés de reprendre l'attitude du colonisateur, mais surtout l'attitude (historiquement fondée dans leur cas) des partis révolutionnaires européens à l'égard des paysanneries européennes. Le portrait cinglant du jeune militant urbain débarquant dans les villages sans rien comprendre ni chercher à comprendre, a sans doute plusieurs modèles. La reconstitution, au contraire, de la « conversion » des révolutionnaires qui s'insèrent dans la campagne est la mise en forme d'histoires algériennes qu'il a connues. Le texte est beau, tout en nuances, construit sur les souvenirs de gens que Fanon a connus et aimés. C'est l'histoire des militants politiques que la répression rejette hors des villes : « Dans un premier temps, les masses se referment sur eux en les soustrayant à la recherche policière. Le militant nationaliste qui décide, au lieu de jouer à cache-cache avec les policiers dans les cités urbaines, de remettre son destin entre les mains des masses paysannes ne perd jamais. Le manteau paysan se referme sur lui avec une tendresse et une vigueur insoupçonnées... Oubliés les cafés, les discussions sur les prochaines élections, la méchanceté de tel policier. Leurs oreilles entendent la vraie voix du pays et leurs yeux voient la grande, l'infinie misère du peuple... Ces hommes prennent l'habitude de parler aux paysans... Tout est simple... ces hommes découvrent un peuple cohérent qui se perpétue dans une sorte d'immobilité mais qui garde intactes ses valeurs morales, son attachement à la nation... Dans la guérilla, la lutte n'est plus où l'on va. Chaque combattant emporte la patrie en guerre entre ses orteils nus... L'ennemi s'imagine nous poursuivre mais nous nous arrangeons toujours pour être sur ses arrières le frappant au moment même où il nous croit anéantis... Nous chantons, nous chantons... » (p. 95-101)

Tout ce chapitre est une réflexion sur les conditions d'organisation et de politisation en profondeur des masses, pour une stratégie réfléchie, à long terme, pleine d'humanité parce que soucieuse des conditions de vie concrète des gens, de l'énormité de l'effort physique et psychique qui est attendu d'eux, de la nécessité d'une maturation progressive : « La puissance du niveau idéologique s'élabore et se renforce au fur et à mesure du déroulement de la lutte, des manœuvres de l'adversaire, des victoires et des revers... Chaque reflux local sera utilisé pour reprendre la question à l'échelle de tous les réseaux. L'insurrection se prouve à elle-même sa rationalité, exprime sa maturité chaque fois, qu'à partir d'un cas, elle fait avancer la conscience du peuple » (p. 106-109).

En fait, à travers ces observations et ces injonctions précises, c'est une théorie de la connaissance comme pratique collective et comme dialectique entre intellectuels et masses qui se construit : c'est là qu'aurait pu se situer l'apport proprement théorique de Fanon, s'il avait eu le temps de poursuivre sa tâche.

Le troisième chapitre, « Mésaventure de la conscience nationale », est une analyse des bourgeoisies des pays colonisés, et, plus précisément, de leur « incapacité à rationaliser la praxis populaire, c'est-à-dire à en extraire la raison » (p. 113) (formule qui révèle, *a contrario*, l'ambition réelle de Fanon).

Ce chapitre est le plus proche de ce que produisent habituellement les sociologues. Ces bourgeoisies sont caractérisées par le fait qu'elles se découvrent la mission historique de servir d'intermédiaire (idée qu'ont développée depuis les analyses de la dépendance). Fanon les condamne pour leur médiocrité, « petite caste aux dents longues, avide et vorace, dominé par l'esprit gagne-petit et qui s'accommode des dividendes que lui assure l'ancienne puissance coloniale... Il faut s'opposer résolument à elle parce qu'à la lettre, elle ne sert à rien... »

La critique se fait plus incisive quand elle dénonce l'utilisation par ces bourgeoisies du parti unique, et le rôle mystificateur et/ou mystifié des leaders, les déviations possibles des nationalisations vers une dictature de fonctionnaires.

Comme antidote à ces dangers, Fanon pose d'une part, le petit groupe des intellectuels honnêtes – reprenant à son compte un moralisme qui a été une des composantes de la Révolution algérienne –, et d'autre part, la démocratisation à la base, coopérative, comités, etc. Mais il en pose la condition nécessaire : que le peuple ait été politisé au sens fort, c'est-à-dire « rendu adulte » par l'action du parti.

Tout ce qui est dit sur le parti semble être le tirage en positif du négatif fourni par les diverses réalités qu'il a pu observer : il ne doit pas « renvoyer le peuple dans sa caverne » mais assurer la libre circulation des idées du peuple vers la direction. Il faut éviter la confusion parti-pouvoir, ne pas retomber dans le tribalisme, décentraliser pour ne pas aspirer les compétences vers la capitale, « les fonctionnaires et techniciens doivent s'enfoncer non dans les diagrammes et les statistiques mais dans le corps du peuple » (p.139) : pour augmenter la production, les dirigeants ne doivent pas dire au peuple : « Crève mais que le pays s'enrichisse mais expliquer » (p. 144). Les citoyens doivent avoir la possibilité de parler, de s'exprimer, d'inventer. Une réunion, c'est « un acte liturgique, l'occasion privilégiée d'écouter et de dire ». Les propositions concrètes concernant la jeunesse, les femmes, le Service national sont autant de renversements de situations observées ici ou là. On peut imaginer les références qui figureraient en bas de page si Fanon avait écrit un traité. Mais justement, il ne fait pas œuvre universitaire, il exhorte à l'effort uni et, par conséquent, ne fait pas de polémique : les seules références précises qu'il donne sont celles qui sont positives.

Le quatrième chapitre, plus « écrit », reprend des positions qu'il avait exprimées publiquement dans différentes rencontres d'intellectuels. Il comporte une définition importante du combat culturel au sein du combat global pour la libération : « L'intellectuel colonisé, tôt ou tard, se rendra compte qu'on ne prouve pas sa nation à partir de la culture mais qu'on la manifeste dans le combat que mène le peuple contre les forces d'occupation » ; « Quand un peuple soutient une lutte armée ou même politique contre un colonialisme implacable, la tradition change de signification. Ce qui était technique de résistance passive peut, dans cette période, être radicalement condamné... » (p. 167).

« L'homme colonisé qui écrit pour son peuple, quand il utilise le passé, doit le faire dans l'intention d'ouvrir l'avenir, d'inviter à l'action, de fonder l'espoir... Il n'y a pas un combat culturel qui se développerait latéralement au combat populaire. Par exemple, tous ces hommes et toutes ces femmes qui se battent poings nus contre le colonialisme français en Algérie ne sont pas étrangers à la culture nationale algérienne » (p. 174).

Le chapitre V présente des « cas » de troubles mentaux qui viennent à l'appui des chapitres précédents.

La conclusion est un appel superbe à se libérer des modèles occidentaux : « Allons camarades, il vaut mieux décider dès maintenant de changer de bord. La grande nuit dans

laquelle nous fûmes plongés, il nous faut la secouer et en sortir. Le jour nouveau qui déjà se lève doit nous trouver fermes, avisés et résolus ».

POUR FINIR... ET POUR CONTINUER

En terminant cette évocation, nous voudrions souligner l'actualité du message essentiel de Frantz Fanon. Loin d'être un apôtre de la violence, ou un théoricien de la paysannerie révolutionnaire, il lance un appel à la conscience de tous ceux qui veulent redresser l'homme humilié, contribuer à « l'hominisation » de l'homme. Il est appel à la vigilance. Pas seulement une vigilance corticale, celle qui permet de porter attention à l'Autre, aux autres ; mais une vigilance musculaire, permanente qui rend prêt à l'action solidaire, « pour marcher tout le temps, le nuit et le jour, en compagnie de l'homme, de tous les hommes ».

[Alger, Juin 2011]

Amin Khan
Fanon, Homme Libre

Oui

un intellectuel médecin penseur écrivain psychiatre militant combattant fier
courageux ombrageux tout ce que tu veux mais Fanon c'était avant tout un poète

ce n'est pas moi qui le dis
pas moi mais Pierre
Pierre Chaullet
le 11 mars 2011 Alger midi
au soleil national du deuil
à l'ombre tranquille de l'espérance
dans l'espace entre les grains de lumière
qui dansent entre les corps mystérieux
des orangers décatis
et l'ombre des grilles fébriles du jardin

un demi-siècle après ta mort

d'énormes pelletées de temps nocif
jetées sur ton cœur
encore brûlant
malgré tout

ton cœur

braise jetée au loin
par les vents violents
de ces îles-là Caraïbes défoliées
îles fractionnées concassées humiliées
poussière

vers l'amont des tourments
de la mémoire lointaine

mais rien n'y peut rien

ce temps est plein de trous

vieux carbone et vieil oxygène s'affrontent
tels des lutteurs éloignés
par les bras du bronze immense

depuis trop longtemps

loin de la terre natale

oubliés de leurs adorateurs

sans but désormais

sauf peut-être

pour certains

les quelques sous et les centimes
que jettent au sol sali de leur sang
quelques anciens

les devenus spectateurs
dans leurs oripeaux leurs uniformes
leurs guenilles mentales
en costumes cravates rayés
élimés au coude de la dignité

mais toutefois dignes
certains

émaciés démodés juvéniles

et saisis parfois encore figure-toi
de transes passagères
qui meurent aussitôt
au bord du cercle du soleil rituel
des sacrifiés du premier rang

toi c'est ton privilège

de les avoir quittés à l'âge béni de 36 ans
d'avoir quitté ce monde
tel le héros d'un vieux film en noir et blanc
un film de guerre ou d'aventures
un film du 20^{ème} siècle

quitté la vaste terre de Dieu
avec des visions
de ce qui n'est jamais advenu
qui n'advient jamais
mais qui est pourtant

visions de ceux qui à l'époque déjà
cheminaient sur le fil du rasoir

files de maigres sentinelles toujours mobiles
sentinelles du camp nocturne inquiet
sans répit

assailli sans relâche assailli

ces hommes qui traversaient
avec leurs pataugas oiseuses
leurs peurs et leurs croyances
les frontières et les auréoles du sang de leurs frères

peu importe

ces hommes faits ombres
ces hommes faits échos alluvions amers
stock de tristesse
fonds de commerce

héros
sur mauvaise bande magnétique
d'un de ces pays frères qui n'existent plus

aujourd'hui
au goût de cendres
on ne se souvient plus que de quelques uns
parmi les héros
on se souvient de quelques saints quelques martyrs
dans le grand registre de la vérité

les anonymes on n'en parle pas

depuis toujours tu le sais

depuis bien avant les Guerres Punique
depuis bien avant les labours sanglants
en tous sens
de l'aliénation du monde

depuis bien avant les grands carnages subtils
qui ne laissent aucune trace du crime
pour la raison qu'il n'y a plus que le crime
et que le crime embrasse la raison

alors que faire ?

que faire ?

seul dans son cœur
seul dans sa chambre
face au mur blanchi à la chaux
de l'heure carcérale

connaître et connaître à nouveau
ce qui brûle

en soi
même s'il faut pour cela
dénuder son cœur
y enfoncer les doigts de la nausée et de l'amertume

reconnaître que là
frère presque perdu
frère bientôt perdu
tu as raison contre tous
avec ton sang infecté
avec tes muscles nus
avec ces fibres de conscience
avec cette colère
avec cette vigilance

que faire ?

que faire ?

te mettre debout

droit debout
debout dans la patrie des vents
debout dans la respiration des îles
debout dans le tremblement de la terre

ouvrir ta chemise blanche de boucanier
et qu'y viennent la lumière amère
et la grande haleine de la révolution

lécher ta sueur

la sueur de l'homme fiévreux
la sueur de l'homme mourant
chaque jour depuis le jour de sa naissance

la sueur de l'homme qui se débat dans les rets de son intelligence

la sueur de l'homme debout s'entend

que faire ?

dis que faire ?

traverser en soute peut-être
mais d'un pas allègre
les océans qui s'interposent
entre les îles naufrage et les îles destin

ne pas laisser d'espace entre soi

entre sa peau et la conscience du monde
entre les mots et les gestes
entre le carbone et l'oxygène

ne pas laisser d'espoir à l'ennemi
qu'il aura un jour
la légitimité du pardon

brûler brûler
brûler jusqu'à la fin

en homme seul
en homme en devenir
en homme libre

homme loin de l'origine
et loin
de la destination

Homme Libre

Fanon

Paris, Juin 2011

Amel AMMAR KHODJA
Puis, Fanon est arrivé...

Alger, avant 1995. Avant mes 10 ans.

Pas d'anecdote précise. Un nom, un visage et une vague interrogation. Frantz Fanon. Est-il réellement algérien ? Une tête d'Américain. Un patronyme européen. Et c'est tout. Familier.

Besançon, avant 2003. Avant mes 18 ans.

« *C'est un peau noire masque blanc !* »

Je tends l'oreille un peu plus chaque jour. Les joutes verbales, les débats, la polémique. Attirée par les échanges vifs, intenses. A l'apogée de certains échanges, mon père : « Bien sûr ! *C'est un peau noire masque blanc !* ». Qu'entend-il ? Ce doit être une expression, une image. Je matérialise la métaphore : un homme noir avec un masque blanc, peut-être à la mode vénitienne ? Cela me suffit. Il ne me vient pas à l'esprit une seule fois de demander.

Lyon, après 2003. A partir de mes 19 ans.

Je suis dans une librairie. Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*. Lui ! Encore ! Et l'expression de mon père, c'est le titre de ce livre ! Livre acheté.

Etudiante en sciences politiques. Colonialisme. Néo-colonialisme.

Je découvre avec Frantz Fanon, le colonisé et le néo-colonisé. Pour moi, une gifle en plein visage. Le genre de gifle qui laisse les marques rouges et boursouflées des doigts sur la joue. Je reconnais le portrait du colonisé que Fanon décrit. Et parfois, honteusement, c'est moi que je reconnais. J'identifie clairement ma fâcheuse tendance à séparer le monde en deux : les colonisateurs et les colonisés. Les anciens colonisateurs et les anciens colonisés. Et tout à coup, je comprends. Je suis *une peau noire masque blanc* en ce sens que je ne me définis et que je ne définis les autres que sous ce spectre fataliste.

Fanon est venu, d'un coup de marteau, briser les chaînes avec lesquelles je m'étais moi-même emprisonnée. Je ne veux pas être *une peau noire masque blanc*. Je veux être libre, sans masque et sans fardeau. Aujourd'hui, je suis un individu. Point. Je ne cherche plus à constituer mon identité à partir du passé de mon pays de naissance. Je ne cherche plus à définir mon identité à partir du passé de mon pays d'accueil. Je ne cherche plus à me constituer une identité figée comme on construit un bunker, dans l'urgence, en temps de guerre.

Fin 2010. 26 ans. Stagiaire dans une organisation internationale.

Je fais la connaissance d'une autre stagiaire. Rwandaise. Passionnée. Elle me dit un jour au détour d'une conversation « Tiens, je lis *Peau noire, masques blancs* de Fanon, tu connais ? »

La joie que je ressens lorsque je croise un lecteur de Fanon est de l'ordre de l'irrationnel. Je lui réponds « quoi ? Fanon ? Mais j'aime Fanon comme son visage, sa beauté, son histoire, son charisme et surtout sa force de libération ».

Et c'est vrai. Tout à coup, j'en oubliais son rôle dans le combat pour l'indépendance algérienne, mon seul élan étant de le percevoir comme un homme dont les écrits bouleversent des vies, des états d'esprit et ce, sans limite d'âge ou de frontières.

Nous discutons à propos de mon ouvrage phare et nous nous amusons à calquer les discours que nous entendons ici et là, sur les descriptions de Fanon. Et la boucle est bouclée, maintenant, moi aussi je dis, en bonne polémiste, « *C'est un peau noire masque blanc !* »

2011.

Lors d'une conférence en hommage aux fondateurs de *Présence Africaine*, un des intervenants, dans un moment d'échange informel, raconte l'histoire de ce tigre dont le miroir déformant lui renvoyait l'image d'un chat. Ainsi, persuadé de sa faiblesse et de la supériorité de son maître, il restait soumis, en captivité, sans jamais se révolter. Jusqu'au jour où, prenant conscience de sa force réelle...

50 ans que tu es mort, Fanon. Tes écrits n'ont jamais été aussi actuels et nul doute que tu traverseras encore les destinées de nombreuses générations encore.

Soumya AMMAR KHODJA

Fanon *nechtik*

La première fois que j'ai entendu parler de Fanon, j'étais étudiante à Constantine en première année de Lettres. En termes injurieux et haineux par une bourgeoise qui ne parlait arabe que lorsqu'elle s'adressait à ses *domestiques*. Peut-être que ceci explique cela. Du temps de *França*, comme on disait, son père, plus féroce que le plus féroce des gros propriétaires colons, avait fait plier sous le joug et le fouet plus d'un paysan algérien. Ralliée de la dernière heure à la direction du vent, il insupportait à cette femme que des non Algériens, des *étrangers* aient choisi la cause de l'indépendance de l'Algérie.

J'ai demandé à mon compagnon, quelle avait été sa première fois à propos de Fanon : « A côté de mon lycée, il y avait le lycée de filles Frantz Fanon. Nous allions draguer. J'ai voulu savoir qui était Frantz Fanon comme j'ai voulu savoir qui était Maurice Audin de la Place Maurice Audin, Maillot de l'hôpital Maillot... ces noms à consonance européenne... »

Noire. Sa peau était noire. De quelle gradation était-elle ? La couleur humaine la plus difficile à porter en ce bas-monde. La plus belle aussi. Parce qu'elle est l'exact synonyme de dignité et de résistance. De liberté. Y aura-t-il un jour, en Algérie, un président de la république noir, un ministre ?

Expression. A la maison, entre nous, nous disons « C'est un peu noir masque blanc » quand nous voulons exprimer la reddition, le désir viscéral de ressembler/de correspondre aux maîtres, l'allégeance aux maîtres, quels qu'ils soient.

Jeunesse. Il a écrit son premier livre *Peau noire, masques blancs* à l'âge de 25 ans, il est mort à trente-six ans. Etoile incandescente d'un ciel qui ne se remet pas de son absence mais qui entend encore sa prière : "Ô mon corps fais de moi toujours un homme qui interroge."

Transmission. C'est l'une des références enthousiastes de votre fille. Vous vous dites que vous y êtes pour quelque chose, même un peu.

Lettre. Sa lettre de démission de son poste de médecin-chef de service de l'Hôpital psychiatrique de Blida-Joinville, en 1956, au Ministre Résident, Gouverneur Général de l'Algérie. Lorsque j'en parle autour de moi, à mes amis français, lors de conférences ou autres, je vois dans les yeux une lueur d'étonnement, d'incrédulité. Je m'offre alors le plaisir sans pareil d'en lire des extraits : "Pendant près de trois ans je me suis mis totalement au service de ce pays et des hommes qui l'habitent. Je n'ai ménagé ni mes efforts, ni mon enthousiasme. Pas un morceau de mon action qui n'ait exigé comme horizon l'émergence unanimement souhaitée d'un monde valable. Mais que sont l'enthousiasme et le souci de l'homme si, journallement, la réalité est tissée de mensonges, de lâchetés, de mépris de l'homme ? Que sont les intentions si leur incarnation est rendue impossible par l'indigence du cœur, la stérilité de l'esprit, la haine des autochtones de ce pays ? [...] Le statut de l'Algérie ? Une déshumanisation systématisée ; [...] Depuis de longs mois ma conscience est le siège de débats impardonnables. Et leur conclusion est la volonté de ne pas désespérer de l'homme, c'est à dire de moi-même. Ma décision est de ne pas assurer une responsabilité coûte que coûte, sous le fallacieux prétexte qu'il n'y a rien d'autre à faire. Pour toutes ces raisons, j'ai l'honneur, Monsieur le Ministre, de vous demander de bien vouloir accepter ma démission..."

Révisionnisme. Ils sont un certain nombre à s'offrir cela, avant de quitter la terre, en jouissance. Ils s'offrent en pâture Fanon, en profitent pour régler leurs comptes à Sartre... Historiens, philosophes ils sont, paraît-il. *Le sanglot de l'homme blanc* et consorts. Fanon violent, Sartre violent, Césaire violent, ils n'ont que cela à la bouche, *histoire* de banaliser la violence même : l'accaparement de la terre d'autrui, la mise en servitude de femmes et d'hommes nés libres, en tous les cas n'appartenant à personne sauf à eux-mêmes. Dégagez ! Et entre ici Frantz Fanon : dans le panthéon des rebelles, invisible et impalpable, témoignant de la dignité d'une humanité : celle qui dit non à la servitude.

Visionnaire. "La guerre est une gigantesque affaire commerciale et toute perspective doit être ramenée à cette donnée" a-t-il écrit dans *Pour la Révolution Africaine*.

Lambeaux de culture nationale. Ce sont des mots issus des *Damnés de la terre*. J'y songe en silence quand j'entends des compatriotes ou des Français d'origine algérienne se targuer du goût des oranges et autres fruits et sardines d'Algérie, et qui méconnaissent, avec une rare tranquillité d'âme, les écrivains, les peintres, les artistes, les historiens algériens.

Un nom. Patrice Lumumba, ami de Fanon. Je n'ai pas mal à Fanon. J'ai du regret parce que sa vie a été brève et qu'il ne lui pas été permis de donner, de nous donner, tout ce qu'il portait en lui... mais j'ai mal à Lumumba. Le genre de mal que vous préférez tenir à distance pour ne pas laisser la lucidité sans recours vous envahir, empêchant le moindre recoin de rêve, d'espoir.

Ignorance. Dans les opinions arrêtées, l'ignorance, le refus de savoir ont souvent une grande part. Ainsi, je vois encore ce sourire de dédain sur les lèvres de cette ancienne camarade : « Le fanonnisme, pffft ! » C'était la mode de mépriser la pensée de Fanon sans avoir ouvert un seul de ses livres. J'ai vu ce même mépris d'ignorance pour Messali Hadj...

Torture. Il faut lire, sinon relire la partie "Guerre coloniale et troubles mentaux" dans *Les Damnés de la Terre*. Fanon psychiatre y rapporte des cas de malades algériens et français, témoignant de l'ampleur et de la multiplicité des dégâts, donnant également une idée de ce que peut être un tortionnaire :

« Je torture des fois dix heures d'affilée [...] Mais cela fatigue... Il est vrai qu'on se relaie, mais c'est une question que de savoir à quel moment passer la main au copain. Chacun pense qu'il est sur le point d'obtenir le renseignement et se garde bien de céder l'oiseau préparé à l'autre, qui naturellement, en tirera une gloire. Alors, on lâche... ou ne lâche pas... Il arrive même qu'on propose au type de l'argent, notre propre argent de poche pour l'amener à parler. Le problème pour nous, en effet, est le suivant : es-tu capable de faire parler ce type ? C'est un problème de succès personnel ; on est en compétition quoi... [...] Ce qu'il faut surtout, c'est ne pas donner au type l'impression qu'il ne sortira pas vivant de vos mains. Il se demanderait alors pourquoi parler si cela ne doit pas lui sauver la vie. Dans ce cas-là vous n'auriez aucune chance de savoir quelque chose. Il faut qu'il espère : c'est l'espoir qui fait parler. »

Ces propos appartiennent à un inspecteur de police européen, âgé de trente ans, travaillant en Algérie, pendant *les événements*, la guerre. Il vient voir le docteur Fanon parce qu'il s'est mis à battre sauvagement ses enfants dont un bébé de vingt-mois et son épouse qu'il ligote sur une chaise avant de lui montrer qui est le maître dans la baraque... L'image du tortionnaire bon père et bon époux dans son ménage, un peu trop répandue, pour souligner sans doute sa monstruosité, est à nuancer. Il n'envisage pas de démissionner, mais il demande au médecin

psychiatre "de l'aider à torturer les patriotes algériens sans remords de conscience, sans trouble de comportement, avec sérénité" dixit Fanon.

Je pense à cet homme. Trente ans, c'est jeune... Quel âge avaient les tortionnaires ? Celui-là, quelle tête, quels traits avait-il ? A-t-il eu des remords, a-t-il continué à être violent envers sa famille, a-t-il continué de sévir en France et de quelle manière ? A-t-il écrit ses mémoires ? Je pense à sa femme. Est-elle partie, est-elle restée, le désirait-elle, faisait-elle l'amour avec lui ? Ses enfants, ont-ils su que leur père a été un bourreau ?

Espace. Fanon est l'un des premiers à m'avoir appris que l'espace ne saurait être neutre, mais qu'il est divisé, compartimenté, séparé. Il décrivait l'espace colonial... Cet apport enrichi d'autres lectures et d'expériences spatiales est devenu au fil du temps le filtre à travers lequel j'écoute et interroge. Est-ce une évidence ? Le regard que l'on pose sur le paysage est fonction de la place que l'on y occupe.

Vivant. « Il aimait rire, il aimait la musique, il aimait danser » a dit de lui Josie, son épouse. J'essaye d'entendre son rire qui me le rend si proche, la musique emplie l'air et il danse... *Je suis à ton seuil, au bord de ton cœur, il suffirait que je tende la main...*

Ecriture. Il écrivait avec ardeur, passion. J'ai recopié des paragraphes sur mes cahiers, au gré des lectures. Parfois, je les lis à haute voix, rêvant d'un Récital : "Reprenons la question de l'homme. Reprenons la question de la réalité cérébrale, de la masse cérébrale de toute l'humanité dont il faut multiplier les connexions, diversifier les réseaux et réhumaniser les messages." Lignes figurant dans la Conclusion des *Damnés de la Terre*

Essentiel. Au moins pour un certain nombre de questionnements. Sur le racisme. L'Afrique. Les bourgeoisies nationales. Les effets destructurants du colonialisme, de la torture.

Josie Fanon. J'aurais voulu en savoir plus sur elle. Je ne connais pas son visage. Mais *elle est là...*

Amina AZZA BEKKAT
Frantz Fanon à Blida

Pour beaucoup d'entre nous, le souvenir de Fanon est lié à la ville de Blida et à l'hôpital psychiatrique qui porte désormais son nom. Quelques rares infirmiers très âgés racontent encore comment le docteur procédait avec ses patients et la petite révolution qu'il avait créée en introduisant de nouvelles méthodes pour traiter les malades mentaux. Une pancarte aujourd'hui disparue indiquait en français et en arabe la direction. Les bus se dirigeant vers ce lieu signalent *Frantz Fanon* et même les épiceries tout autour portent ce nom. Sans doute, la population se développant à un rythme très rapide, de nouvelles constructions ont été érigées dans l'enceinte de l'hôpital et un projet vise à en faire un centre régional, mais on retrouve assez bien les lieux dans lesquels évoluait le docteur.

C'est une véritable ville avec des pavillons agréables entourés de jardins et c'est là que Fanon vécut de 1953 à 1956. Il y fut nommé pour prendre en charge la 5^{ème} division composée d'un pavillon de femmes européennes et d'un pavillon d'hommes musulmans. Jusque là hommes et femmes étaient séparés, européens et musulmans également.

Dès qu'il arrive, Fanon veut humaniser l'institution et reconstituer le tissu social « où peut s'exprimer le fil rompu d'une subjectivité en souffrance » (Alice Cherki, 2000 : 98). Il faut rendre aux malades leur identité, les impliquer dans des activités diverses leur permettant de poursuivre leur vie. Il va tout faire pour introduire les méthodes apprises à Saint Alban auprès de Tosquelles, pionnier de la psychothérapie institutionnelle. L'expérience de la social-thérapie eut lieu entre 1953 et 1956 jusqu'à ce que Fanon quitte l'Algérie pour s'engager complètement dans le combat révolutionnaire. Musique, cinéma, création d'un hebdomadaire, *Notre Journal* et plus tard sport avec la construction d'un stade, toutes ces activités devaient permettre aux patients de retrouver le goût de vivre à travers des loisirs où ils se retrouvaient. Avec les pensionnaires musulmans, les débuts sont plus difficiles et, malades et infirmiers commencent à désertir le service. Fanon comprend alors qu'on ne peut importer des méthodes fondées sur d'autres modèles socio-culturels et qu'on doit absolument se référer à la culture de ceux que l'on veut toucher. Il parcourt l'Algérois accompagné souvent de nuit par ses infirmiers musulmans qui lui font connaître leurs coutumes et lui servent d'interprètes. Et il va comprendre pourquoi les ateliers de vannerie qui obtiennent du succès auprès des Européens, sont boudés par les musulmans pour la simple raison que ce sont les femmes qui accomplissent habituellement ce genre d'activités. Les infirmiers musulmans sont formés par Fanon lui-même.

Parmi les activités qui doivent aider les pensionnaires, *Notre journal*, feuille tapée de façon très simple « sur une petite machine scolaire (NJ n°39), parut du 24 décembre 1953 au 20 décembre 1956 quelques jours avant le départ précipité de Fanon pour Paris. Après sa lettre de démission, il avait reçu un avis d'expulsion.

Notre Journal

L'éditorial du numéro 1 intitulé *Mémoire et journal* s'interroge sur le titre à donner à cette petite parution hebdomadaire à usage interne. Il était question de l'appeler d'abord, journal de bord car cette feuille mal imprimée « sans photos et sans goût » met de la vie sur le bateau. On y apprend « les nouvelles du bord mais aussi les nouvelles de l'extérieur ». Et Fanon de conclure pour cette première expérience : « Ecrire est certainement la plus belle découverte car cela permet à l'homme de se souvenir, d'exposer dans l'ordre ce qui s'est

passé et surtout de communiquer avec les autres, même absents. » C'est dans ce journal que Fanon décrit de façon simple et convaincante son approche de la psychiatrie. Avant tout, il faut conserver au malade son identité car écrit-il « la maladie mentale se manifeste souvent par une altération de la notion du JE » (NJ, n° 15). Et puis il faut « faire émerger sur le fonds d'inertie et d'indifférence des tâches, des occupations, des emplois du temps » (NJ n° 17). Les malades peuvent aider les infirmiers à des tâches simples ce qui peut contribuer à les rapprocher et ainsi créer « une atmosphère équilibrée et homogène » (NJ n°18). On trouve dans ce journal des messages émouvants et naïfs de femmes européennes qui remercient le docteur pour ses initiatives et les fêtes de Noël. Elles expriment aussi de façon simple et touchante leurs menus plaisirs et leurs attentes. Dans les derniers numéros, apparaîtront quelques noms à consonance arabe.

Les numéros 19 à 23 proposent toute une politique pour les malades mentaux :

- créer autour du malade une nouvelle société
- rendre au malade sa personnalité
- organiser un cadre de travail avec la règle des trois huit (8 h pour le travail, 8 pour la distraction, 8 pour le repos)
- La distraction est très importante aussi doit-on créer des activités dans ce sens : chorale, cantine, sport, bibliothèque. « La gamme des distractions entretient une sorte d'enthousiasme perpétuel et engage affectivement le malade. » (NJ n°22)

Les relations avec l'extérieur doivent être maintenues car « il faut garder au malade sa place dans la société, dans sa famille et écrire, prendre des nouvelles, raconter est l'une des activités sociales les plus importantes. » (NJ n° 23)

Les fêtes religieuses sont célébrées. Noël pour les chrétiens et l'Aid pour les musulmans. Le mufti de Blida vient pour célébrer l'Aid el Kebir (n°33).

Le numéro du 25 août 1955 marque un grand événement : l'acquisition d'une véritable imprimerie. Le local De Clerambault qui avait été affecté au journal devient trop exigü, il faut donc trouver un véritable atelier. Le personnel devra être changé. Jusque là, des femmes s'étaient chargées de l'impression du journal mais désormais ce sont des pensionnaires hommes qui s'en occuperont. Il y aura plus de pages et plus d'articles. Fanon commente : « L'hôpital comme disent les sociologues, est passé du stade oral au stade écrit.»

Depuis quelques numéros déjà, la signature du docteur Fanon se fait de plus en plus rare et le Docteur Lacaton déplore dans le numéro 42 du 6 octobre 1955 que la chasse à l'éditorial devienne de plus en plus difficile. Peut-on imaginer que le docteur Fanon pris par son engagement soit de moins en moins disponible ? Pourtant dans le numéro 45 (numéro de 4 pages), Fanon exhorte les comités à poursuivre le travail car il y a une sorte de désintérêt qui se manifeste. Pourquoi écrire un journal dans un hôpital psychiatrique ? C'est dans le numéro 48 qu'il élabore un questionnaire en direction des pensionnaires et du personnel. Des noms prennent le relais, médecins, internes qui vont regretter dans les numéros 39 et 40 (parus en même temps) que l'hebdomadaire soit en danger de mort. Ils regrettent que ce journal qui a un rôle primordial dans la vie de l'hôpital soit "englouti dans une vague d'indifférence". »

Le 4 octobre 1956, l'éditorial du Docteur Fanon salue la construction du stade et ses contributions suivantes consisteront à traiter de la difficulté d'établir un règlement intérieur dans le sport. Il va dans le numéro 47 discuter de la pénalisation des fautes. Punir un joueur c'est se comporter comme dans le monde extérieur. Le 6 décembre 1956, il revient sur l'attitude à avoir avec le malade et le 13 décembre, il insiste sur la compréhension qui doit

guider tous les thérapeutes dans leur rapport aux patients : « Chaque fois que nous abandonnons notre métier, chaque fois que nous abandonnons notre attitude de compréhension pour adopter une attitude de punition, nous nous trompons. »

C'est le 20 décembre 1956 que paraît le dernier éditorial de Fanon qu'il consacre encore une fois au comportement de l'infirmier. Parce que le malade se confie à l'institution, il faut lui apprendre à être comme tout le monde mais sans le sanctionner. « Une réglementation disciplinaire serait un non sens thérapeutique. »

La suite de l'histoire de Frantz Fanon à l'hôpital de Blida est bien connue. Alice Cherki commente : « L'HPB était considéré comme un véritable nid de fellaghas. Fanon était bien sûr visé, Georges Counillon était passé au maquis, et une opération de nettoyage se préparait, dont la rumeur nous parvenait. Elle eut lieu un peu plus tard, fin janvier 1957, au moment de la grève générale. Mais, dès décembre 1956, Fanon, dans ce climat de haute répression où même la grève des infirmiers psychiatriques syndiqués à l'UGTA avait été sévèrement punie, décide de démissionner de son poste de médecin-chef de service à l'hôpital psychiatrique de Blida-Joinville. » (p. 131)

Dans sa lettre de démission, Fanon met l'accent sur la vanité de la tâche du psychiatre qui s'obstine à tenter de guérir un malade dans un pays « où l'autochtone, aliéné permanent dans son propre pays vit dans un état de dépersonnalisation absolue. » Comme le souligne Alice Cherki, son attitude et tout son engagement de médecin visant à désaliéner le malade étaient en contradiction permanente avec la situation coloniale.

50 ans déjà que Fanon nous a quittés mais son souvenir demeure tenace dans les écrits et les mémoires. Les jeunes interrogés ne connaissent que l'hôpital ou ce bus nommé Frantz Fanon qui parcourt les rues de la ville. Parmi les plus âgés, certains ont des parents, infirmiers ou patients, qui ont eu un lien avec le docteur. La ville s'est étendue et déborde désormais ce lieu qui semblait au bout du monde. Les photos que l'on retrouve çà et là dans les pavillons nous rappellent l'action de ce psychiatre hors du commun.

Références

*Alice Cherki : *Frantz Fanon*, portrait, Paris, Editions du Seuil, 2000.

* concernant les infirmiers : certains d'entre eux, décédés depuis, racontent dans le film de Abdenour Zahzah, *Mémoires d'asile*, leur rencontre avec Fanon et ses méthodes.

*J'ai pu consulter les cahiers de Mahfoud Longo (cité par Alice Cherki p. 104). Sa fille qui a été mon étudiante me les avait prêtés. D'une écriture appliquée, celui-ci avait pris des notes pendant les cours de F. Fanon qui avait organisé une véritable école d'infirmiers spécialisés en psychiatrie.

Yahia BELASKRI
Mes rencontres avec Fanon

C'est en 1969 que je découvre Fanon. Le Festival Panafricain bat son plein à Alger qui reçoit le monde noir, d'Afrique, du Brésil, des Etats-Unis et d'ailleurs. J'ai dix-sept ans et j'erre dans les rues d'Alger avec deux autres compagnons, subjugués par la créativité exposée sur les places publiques. C'est au square Sofia que nous dormons car tout est complet, hôtels et bains maures. Jeunes, armés de crocs et de rêves, nous buvons les harangues enflammées sur le panafricanisme, les accords musicaux des grands musiciens, Archie Shepp et compagnie, les voix envoûtantes de Myriam Makéba et consorts. Là, sur un banc partagé, illuminé par le ciel d'Alger qui refusait la nuit, un ami, Togolais, me tend un livre,

-Lis, dit-il ;

Je regarde le titre *Les Damnés de la terre*, signé Frantz Fanon. J'ouvre le livre, égrène les pages, saisi par la force des mots, la puissance de la critique. Je lis et me confonds avec ces *damnés*. La nuit tombe sur Alger euphorique, ouverte, fraternelle, bientôt je n'ai plus de lumière, me lève, me mets sous la lumière d'un lampadaire hésitant qui, bientôt, s'éteint, avise un autre, me tiens en dessous, tourne les pages, avide de comprendre, impatient et excité. Il est quatre heures du matin quand je rejoins mes amis, affalés l'un sur l'autre sur le banc. Je ne dors pas et les réveille une heure plus tard car il nous faut prendre le train pour Oran, celui qui s'élance à 6h15. Epuisé, je dors et oublie Fanon et le livre que reprend son propriétaire.

Le lendemain, je suis à la librairie Manès, je cherche Fanon et le trouve, le met sous la veste et me dirige vers la porte. Le libraire me lance,

-Ramène-le quand tu as terminé !

Honteux, je m'arrête, confus, du geste il me signifie que je peux partir. Je lis et relis ce texte, je m'en imprègne et décide que j'ai un contentieux avec la France, puissance colonisatrice. Tout sera jugé, par moi, à cette aune-là. Bien sûr, Karl Marx et Engels, sur la question de la lutte des classes et du capitalisme, aussi Che Guevara et Régis Debray sur la révolution permanente, et tant d'autres. Mais Fanon, antillais devenu algérien par la grâce d'un combat pour la liberté, n'allait plus me quitter. Quand je reprends mes cours à la rentrée, je suis survolté ; dès qu'une question politique est abordée, je sors mon bréviaire *Les Damnés de la terre*, fatigant mes professeurs et mes amis.

En 1989, j'ai trente-sept ans quand je débarque en France, un pays que j'avais refusé de visiter jusque-là, au nom du contentieux qui m'opposait à lui, création de mon imaginaire d'adolescent. Parti défait et éreinté, je découvre la possibilité d'être à nouveau, de reconstruire. Des murs et des hommes, du patrimoine architectural aux idées de liberté, j'apprends la France, diverse, colorée, généreuse, aussi tentée par les démons de l'enfermement, frileuse parfois. J'apprends la France et comprends que l'unique voie est celle du débat, donc du doute, du questionnement. Cette France-là m'adopte et s'offre à moi. Ainsi se dilue mon contentieux. J'ai pensé à Fanon, a-t-il tout faux ?

En 2009, Alger abrite le deuxième Festival Panafricain. Quarante ans après, j'y suis aussi. Ce n'est pas le square Sofia qui me reçoit mais un magnifique hôtel où, avec nombre de mes pairs écrivains, je participe à une résidence d'écriture. D'Afrique, tout comme moi, il y avait le grand écrivain Alain Mabanckou dont la générosité le dispute à la bienveillance, Hamid Skif, le poète ami depuis notre jeunesse oranaise, aujourd'hui disparu, Kébir Mustapha Ammi, citoyen du monde, écrivain voyageur, Louis-Philippe Dalember, le grand Haïtien, Anouar Benmalek, l'homme au sourire permanent, et bien d'autres écrivains et poètes de grande qualité. De grandes et longues discussions animaient nos rencontres et échanges.

Fanon est évoqué bien sûr mais c'est lors d'un colloque international, programmé lors du Festival Panafricain, que je le rencontrai de nouveau. Fanon et *Les Damnés de la terre*. Là, se manifeste à moi une compréhension nouvelle du texte fanonien, peut-être pas, en tous cas je me rends compte de la confusion qui s'est opérée en moi quarante ans plus tôt. Si Fanon dénonçait la violence coloniale et affirmait que, pour s'en défaire, le colonisé doit user de violence, il affirmait, haut et fort « *Chaque fois que la dignité et la liberté de l'homme sont en question, nous sommes concernés, Blancs, Noirs ou Jaunes, et chaque fois qu'elles seront menacées en quelque lieu que ce soit, je m'engagerai sans retour.* » Fanon m'apparaissait sous un jour nouveau et mon contentieux est fondé, pas avec la France, mais avec tous ceux qui foulent la dignité de l'homme. A ce moment, Kébir Mustapha Ammi me souffle qu'un siècle plutôt, un homme s'est dressé pour dire « Tout être est mon être », c'était l'Emir Abdelkader. Et Fanon n'avait rien de faux, il reste actuel.

Akram BELKAÏD
Elle, Fanon et moi

Au dehors, se déroulait la célébration parisienne d'une Révolution deux fois centenaire qui n'avait pas empêché l'asservissement de mes aïeux. J'étais là, dans cette petite cuisine où flottait une vague odeur de blanquette de veau, à me demander ce que je devais faire, s'il me fallait sortir pour me mêler à la foule ou rester à attendre qu'elle rentre. *Devais-je partir ou devais-je rester...* ? Fallait-il la quitter ou continuer de subir en attendant mieux ou un improbable miracle ? J'avais très vite compris que cela ne pouvait finir autrement que par des cris, des mots en forme de lame de rasoirs et quelques pleurs vite essuyés. Dès les premiers jours, en fait dès la première nuit, je n'avais pas aimé la manière dont elle disait « les Arabes ». On aurait dit qu'elle se raclait le haut du palais, un peu comme lorsqu'une bouche de malotru annonce l'expulsion imminente d'un crachat. Par petites touches, par grands heurts, nous avons compris qu'il était des sujets de discussion à proscrire. Ainsi, disais-je la « Guerre d'indépendance » quand elle évoquait « les crimes des Fellaghas ». Ainsi répondait-elle « terrorisme » quand je clamais « lutte de libération ». Parfois, l'actualité du Proche-Orient, ses bombes, ses massacres et ses enlèvements, se chargeaient de rallumer le feu et d'étioler une passion aux fondations fissurées. Une fête sur une péniche, un soir de juin. Un sourire, deux, quelques mots, des rires et un slow. Une histoire qui commence sans que l'un ou l'autre ne devine qu'elle était déjà promise à un naufrage dans les eaux boueuses de la Seine.

« Vous vouliez l'indépendance, on vous l'a donnée. Pourquoi êtes-vous aussi nombreux chez nous ? Et toi, d'ailleurs, qu'est-ce que tu fais en France ? Ne cherche pas à m'épouser. Tu n'auras pas tes papiers grâce à moi », m'a-t-elle dit au bout d'une semaine sans même feindre de plaisanter. Ses provocations et sa hargne froide venaient au moment où je m'y attendais le moins. Avec le recul, je me dis que c'était l'instant où elle ne voyait que l'Algérien en moi. Il m'arrivait d'encaisser en silence, par fatigue, par manque de répartie ou parce que je n'avais nulle part où aller dormir. Mais, même avec retard, je rendais tous les coups, verbalement, s'entend. J'attendais d'être en sa compagnie dans la rue de son beau quartier, pour parler franco-algérien, à voix haute, en laissant tomber les mâchoires, en roulant le r de métro, en disant « *dju beurre* » et en commençant mes phrases par un « *ouèche* » vulgaire et interrogatif. Elle était riche, ou plutôt fille de riche, et, par peur de ce qu'auraient pu penser ses mère et père de ma présence clandestine, elle m'interdisait de répondre au téléphone. Alors, quand la sonnerie se faisait entendre, je faisais mine de me précipiter sur le combiné en lançant un *âââlou* qui la rendait blême.

Un soir, alors que j'étais encore en maraude dans la ville, elle a fouillé dans mes maigres affaires. Peut-être pensait-elle que je la volais. Ou alors s'inquiétait-elle des histoires invraisemblables que je lui racontais pour m'inventer une autre vie au pays. En rentrant, je l'ai trouvée qui m'attendait, les yeux brillant de colère, les lèvres transformées en traits sans commissures. « Tu lis ça ? Je ne veux pas de ce bouquin chez moi ! » m'a-t-elle dit en jetant l'édition algérienne des *Damnés de la terre* par la fenêtre d'où s'engouffraient les rumeurs de l'avenue Mozart et des tourbillons annonciateurs d'un orage d'été. J'ai dévalé l'escalier. A l'extérieur, une grosse pluie chaude s'était mise à tomber et il n'y avait aucune trace du livre. Trepé, les tempes bourdonnantes, je l'ai cherché pendant une bonne heure. En vain. Quelqu'un l'avait peut-être ramassé avant que ne j'arrive ou alors était-il tombé sur une rambarde, un balcon ou dans une gouttière. Les jours d'après, j'ai continué d'espérer le voir posé sur le marbre du hall de l'immeuble ou sur le bois rouge des boîtes aux lettres.

J'aimais ce bouquin. J'en avais corrigé les épreuves pour gagner un peu d'argent immérité tant j'avais bâclé le travail en me laissant prendre par sa lecture. Une fois publié, j'ai annoté et souligné l'exemplaire auquel j'avais eu droit (à l'époque, les surligneurs

fluorescents dont usent et abusent les étudiants d'aujourd'hui n'étaient guère répandus). Ce livre, je l'ai pleuré. C'était un compagnon, un aîné plein d'enseignements et de bon sens qui m'a permis de mettre des mots sur tant de choses confusément ressenties ou tout simplement ignorées. Il m'arrive encore de rêver que je le retrouve.

Ce soir-là, nous avons eu la plus violente de nos disputes. Elle n'aimait pas Fanon. Elle disait même le haïr, l'accusant d'avoir défendu l'indéfendable, d'avoir incité à la haine de l'Occident. « C'est lui qui a inspiré Pol-Pot et ses monstres » ne cessaient-elles de répéter en maudissant « la paysannerie révolutionnaire ». C'est ainsi que j'ai commencé à décrypter une part de sa propre histoire. Sa famille devait une partie de sa fortune à l'Algérie coloniale mais aussi à l'Indochine. Le FLN, le Vietminh et les Khmers rouges lui avaient fait perdre beaucoup d'argent et de standing. Surtout, elle en avait après Sartre et sa préface, « ode à la violence gratuite et à la haine de soi ». Je l'écoutais en essayant de reprendre mon calme, me demandant, si, finalement, le philosophe français n'avait pas rendu un mauvais service à l'œuvre du penseur algéro-martiniquais. *Les Damnés de la terre* avaient-ils vraiment besoin d'une préface ? Fallait-il, déjà (!), qu'une œuvre du Sud, s'adressant à des gens du Sud, soit obligatoirement légitimée, pour ne pas dire adoubee, par une personnalité du Nord, fut-elle aussi prestigieuse ? Bien sûr, c'était l'exigence de l'époque. La cause algérienne et celles des autres pays du Tiers monde avaient besoin de soutiens et de porte-voix. Mais tout de même ! « Une préface de Sartre, ça ne se refusait pas », lui ai-je finalement dit en serrant les dents.

Le lendemain, un peu confuse, elle m'a mis *Le sanglot de l'homme blanc* entre les mains en m'incitant à « l'apprendre par cœur et à le méditer pour me laver la tête de mes fausses vérités tiers-mondistes ». J'ai pris le livre en le soupesant comme on manie un objet malodorant. « J'en ai entendu parler mais je ne l'ai jamais lu » ai-je répondu en le jetant aussitôt par la fenêtre. Elle a éclaté de rire. Nous étions quittes. Mais ce n'était qu'une trêve. Tôt ou tard, la guerre reprendrait. Il me restait encore une semaine avant mon retour à Alger. J'aurais pu aller dormir dans les gares ou frapper à la porte d'amis que j'avais plus ou moins délaissés. Mais mon bouquin perdu criait vengeance.

L'idée m'est venue un soir, alors qu'elle découpait un article dans *Le Quotidien de Paris*. Il fallait que je trouve d'abord un exemplaire du livre. Comme je n'avais plus que quelques francs en poche, je l'ai emprunté – car tel est le verbe approprié – dans une librairie de Saint-Michel. Installé dans un square, j'ai ensuite découpé de grandes feuilles de classeur blanches en trois ou quatre. Puis, sur chaque bande, j'ai recopié un passage tiré *De la violence*. Nul besoin de repères ou d'annotations, je retrouvais sans peine le paragraphe ou la phrase auxquels je pensais. En deux jours, j'ai amassé une centaine de billets à l'écriture claire et sans ratures. En rentrant dans son immeuble, je cachais mon petit travail dans un placard électrique. J'avais trop peur qu'elle ne découvre ce que je lui préparais. La veille de mon départ, ayant terminé mon labeur, je suis retourné à la librairie pour remettre le livre à sa place. Un vigile – un colosse noir qui me dépassait de deux bonnes têtes – m'a vu faire. Il ne m'a rien dit, se contentant de me bien fixer dans les yeux, comme pour me faire comprendre qu'il avait enregistré mon visage. En m'éloignant, je l'ai vu lire la quatrième de couverture. Je me suis mis à sourire, le cœur léger. Pendant la dispute, elle avait parlé de tiers-mondisme. Cela avait provoqué une drôle d'association d'idée. Tiers-monde, Librairie du Tiers-monde : j'allais enfin rentrer à Alger !

Le lendemain matin, à peine était-elle partie pour travailler, que je me suis aussitôt mis à la tâche. D'abord, sa table de nuit, les deux ou trois livres qui s'y trouvaient, une boîte d'aspirine et des pastilles pour la toux. Ensuite, son petit bureau, sa bibliothèque, sa cuisine et même la salle de bain. Je n'ai négligé aucun endroit, aucune cachette possible. Ici, dans l'armoire à pharmacie, j'ai glissé « *la décolonisation, qui se propose de changer l'ordre du monde, est (...) un programme de désordre absolu. Mais elle ne peut être le résultat d'une opération magique, d'une secousse naturelle ou d'une entente à l'amiable* ».

Là, dans une boîte à chaussures de marque, j'ai mis « *la ville du colon est une ville repue, paresseuse, son ventre est plein de bonnes choses à l'état permanent (...) La ville du colonisé est une ville accroupie, une ville à genoux, une ville vautrée. C'est une ville de nègres, une ville de bicots (...) Le colonisé est un envieux. Le colon ne l'ignore pas qui, surprenant son regard à la dérive, constate amèrement mais toujours sur le qui-vive : 'ils veulent prendre notre place'. C'est vrai, il n'y a pas un colonisé qui ne rêve pas au moins une fois par jour de s'installer à la place du colon.* »

Dans la poche intérieure d'une veste de tailleur de marque, j'ai agrafé « *l'immobilité à laquelle est condamné le colonisé ne peut être remise en question que si le colonisé décide de mettre un terme à l'histoire de la colonisation, à l'histoire du pillage, pour faire exister l'histoire de la nation, l'histoire de la décolonisation.* » Sous sa descente de lit, j'ai collé, bien à plat, un passage que j'avais recopié à cinq reprises. Elle allait le trouver sous ses pieds, au fond d'un tiroir de sa cuisine, derrière sa machine à laver, dans un exemplaire du Guide Michelin et dans un paquet de biscottes qu'elle n'avait pas encore entamé. Terribles mots que voici qui ont fait couler tant d'encre et fait déverser tant de fiel : « *Lorsqu'en 1956, après la capitulation de M. Guy Mollet devant les colons d'Algérie, le Front de libération nationale, dans un tract célèbre, constatait que le colonialisme ne lâche que le couteau sur la gorge, aucun Algérien vraiment n'a trouvé ces termes trop violents. Le tract ne faisait qu'exprimer ce que tous les Algériens ressentaient au plus profond d'eux-mêmes : le colonialisme n'est pas une machine, ce n'est pas un corps doué de raison. Il est la violence à l'état de nature et ne peut s'incliner que devant une plus grande violence.* »

La maison était truffée de tracts. Elle allait en avoir pour des semaines, voire des mois ou des années, à tous les trouver. Les lirait-elle ? Peu m'importait. Je me sentais apaisé. Mes semailles terminées, il ne me restait plus qu'à prendre mon sac et à partir pour l'aéroport d'Orly. Sur la porte refermée, j'ai scotché le dernier passage, celui que j'avais recopié en grandes lettres capitales, hautes et bien grasses, pour qu'elles soient aussi lues par celles et ceux qui emprunteraient l'escalier pendant la journée. C'était un morceau choisi de la préface honnie. « *Vous savez bien que nous sommes des profiteurs. Vous savez bien que nous avons pris l'or et les métaux puis le pétrole des 'continents neufs' et que nous les avons ramenés dans les vieilles métropoles. Non sans d'excellents résultats : des palais, des cathédrales, des capitales industrielles ; et puis quand la crise menaçait, les marchés coloniaux étaient là pour l'amortir ou la détourner.* » Elle rentrerait fatiguée, lirait ces lignes et déchirerait certainement la feuille avec des ongles rageurs sans s'imaginer les surprises qui l'attendaient.

J'ai longtemps cru que je n'aurais plus jamais de nouvelles d'elle. Mais, dix ans plus tard, j'ai pourtant reçu un petit colis anonyme à mon journal. A l'intérieur, il y avait une ancienne édition des *Damnés de la terre*, en parfait état mais sans la préface de Sartre, visiblement découpée au cutter. Il y avait aussi écrit ces quelques mots : « j'ai fini par le lire. Il y a des choses que je commence à comprendre. Et toi ? As-tu lu ? Comprends-tu ? ». J'ai gardé cet exemplaire et il m'arrive même de céder à une étrange nostalgie en relisant sa dédicace. Et, à chaque fois, je réalise en riant que je n'ai toujours pas lu *Le sanglot de l'homme blanc*.

Afifa BERERHI

Un héritage fanonien : une voix dans la chaîne de transmission

« Mon ultime prière,
Ô mon corps, fais de moi toujours un homme qui
interroge »

« Je crois en toi Homme »

Je suis un quidam algérois, je déambule dans la ville. J'emprunte le boulevard Frantz Fanon. Je passe par le lycée Frantz Fanon. J'assiste à une réunion à la salle Frantz Fanon à Riadh El Feth. Mon amie travaille à l'hôpital Frantz Fanon près de Blida. Quel est ce personnage dont le nom baptise des lieux publics, un nom de consonance étrangère ? J'apprends que c'est un Martiniquais qui a pris fait et cause pour la révolution algérienne.

Il y a cinquante ans disparaissait Frantz Fanon. Il y a cinquante ans, à Tunis, il recevait les hommages du GPRA par la voix de son représentant, Krim Belkacem. A Ghardimaou, sa dépouille est saluée par un détachement de l'ALN. A la frontière algérienne, son cercueil transporté à flanc de coteau par les moudjahidine chemine vers le cimetière clandestin des martyrs où un gradé de l'ALN prononce l'ultime oraison funèbre avec cette promesse : « Repose en paix, frère Fanon, ta dépouille sera gardée et défendue, si besoin est, par les frères dont la mission consiste à libérer toute la patrie, jusqu'au jour où tu seras inhumé définitivement au cœur même de l'Algérie. » (*El Moudjahid*, 1961 : 649)

Aujourd'hui sa sépulture repose – me dit-on – au milieu de ses frères au cimetière de Souk Arras. La promesse est tenue. Fanon est bien de la mémoire révolutionnaire algérienne. Je n'en sais pas plus. A partir de mon ignorance, je vais à sa recherche. Chemin faisant je rencontre Christiane Chaulet Achour, professeur à l'université d'Alger jusqu'en 1994 et depuis, jusqu'à ce jour, à l'université de Cergy Pontoise. Les étudiants rencontrés me disaient que c'est par elle que Fanon fut inscrit dans les cursus universitaires à Alger, que la lecture des œuvres littéraires du Tiers Monde reposait essentiellement sur le socle référentiel que constituent les essais de Fanon, *Peau noire Masques blancs*, *L'An V de la révolution algérienne*, *Les Damnés de la terre*. Ces ouvrages, sans être ni Bible ni Coran, étaient incontournables dans les bibliographies proposées aux étudiants. Cette assise intellectuelle avec son pendant pédagogique, en écho avec le contexte des premières années de l'Indépendance, était le fruit d'enseignants convaincus dans leur engagement à donner forme et contenu à la nécessité de poursuivre la libération totale dans le dessein d'émergence de la culture nationale appelée à communiquer avec les autres cultures. Christiane Chaulet Achour était de ceux là, un maillon de la chaîne de transmission.

Pourquoi Christiane Chaulet Achour s'est-elle intéressée de si près à Fanon qui a quitté sa lointaine Martinique natale pour embrasser l'Algérie et exprimer le vœu d'y être inhumé ? La réponse je la trouve dans quelques repères biographiques.

Elle se déclare « Algérienne minoritaire puisque d'origine "européenne" », selon la formule consacrée, et convaincue par les propos de Fanon qui concluent *Racisme et culture* : « La culture spasmée et rigide de l'occupant, libérée, s'ouvre enfin à la culture du peuple devenu réellement frère. Les deux cultures peuvent s'affronter, s'enrichir [...] L'universalité réside dans cette décision de prise en charge du relativisme réciproque de cultures différentes une fois exclu irrémédiablement le statut colonial. » (C.C Achour, 2004 : 20)

Ce positionnement tout personnel sans doute est-il infléchi aussi par le positionnement familial. On retiendra qu'Alexandre Chaulet, son père, fut un syndicaliste de première ligne et que, depuis son enfance, elle a évolué dans une famille engagée dans la lutte pour la libération nationale. C'est grâce à son frère, le médecin Pierre Chaulet, que l'occasion lui est donnée

d'apercevoir Fanon dans l'appartement familial. Pierre Chaulet en totale affinité avec Frantz Fanon, le mit en contact avec le FLN. Ensemble ils collaborèrent à des publications clandestines en Algérie et dans des « centres sanitaires nationalistes de Tunis. » (Irène Gendzier, 1976 : 103, 149,150)

Née dans un milieu acquis à la lutte anticolonialiste, plus tard Christiane Chaulet Achour, au cours de ses cursus professionnel et associatif, épouse et transmet tout naturellement les fondamentaux de Fanon. Mais précise-t-elle, « ce n'est pas la répétition qui m'intéresse mais l'actualité d'une pensée et d'une action », et de poursuivre que « c'est dans ce sens que Fanon prend place dans le *Dictionnaire des écrivains francophones classiques* » qu'elle publie en 2010 en prenant en charge l'article Fanon. C'est aussi, précise-t-elle dans un entretien récent, parce qu'« en le lisant [...] on apprend à débattre, à avoir des doutes, à souffrir et à s'enthousiasmer. Et cela à propos d'hommes, de femmes qui sont loin d'avoir repris l'initiative historique dont ils rêvaient dès la première moitié du XX^e siècle. » Propos appuyés par une citation de Fanon : « Allons camarades, il vaut mieux décider maintenant de changer de bord. La grande nuit dans laquelle nous fûmes plongés, il nous faut la secouer et en sortir. Le jour nouveau qui déjà se lève doit nous trouver fermes, avisés et résolus. » (C. C. Achour, 2010)

L'autre aspect de Fanon qui séduit Christiane Chaulet Achour, c'est sa qualité d'écrivain qui fait l'unanimité de ses lecteurs, dont E. Saïd qui souligne son « éloquence subversive » (C.C-Achour, 2008). Elle range les textes de Fanon « parmi les grands de l'humanité », leur style, « exceptionnel », y contribuant. D'aucuns lui reconnaissent « la beauté, la vigueur, la fascination qu'il exerce. » Et comme pour convaincre le lecteur encore à la marge des écrits de Fanon, comme moi, elle choisit cette citation dans l'ouvrage de Joby Fanon, citation reprise à une lettre reçue de Frantz :

« Pour cela j'ai les mots-arcs, les mots-balles, les mots-scies, des mots transporteurs d'ions. Des mots qui soient des mots [...] Car les mots doivent être agiles, malins. Ils doivent se présenter, s'évader, faire de l'œil, s'évanouir.

Il me faut des mots qui ont les bottes de sept lieux.

Des mots ? Mais des mots couleur de chair trépidante,

Des mots couleur de montagnes en feu

Des villes en feu

Des mots ressuscités [...] » (C.Achour, 2010)

La verve poétique est là pour convaincre de la force de l'écriture révolutionnaire. Un travail sur la langue et le langage de l'écrivain du point de vue stylistique et rhétorique reste à faire : « Sa poétique doit être cernée par une étude de l'écriture. L'étude comparée avec d'autres écrivains est aussi nécessaire : écrivains antérieurs comme R. Wright dont il était un fervent lecteur, J.P Sartre auquel il resta fidèle, Césaire qui est très présent dans son écriture, L-G Damas et d'autres écrivains et philosophes dont il s'est nourri ; écrivains contemporains comme A. Memmi, Daniel Boukman, Sony Rupaïre, Mohammed Dib, Kateb Yacine, écrivains postérieurs comme G. Lamming, Daniel Maximin, Gerty Dambury, Rachid Boudjedra. » Christiane Chaulet Achour ouvre cette piste de recherche où la lecture croisée confortera la présence de Fanon-écrivain dans tous les temps et tous les lieux.

Sa stature d'écrivain pourrait par ailleurs se confirmer encore s'il était possible aujourd'hui de retrouver parmi les écrits inédits les pièces qu'il a écrites entre 1949 et 1950. Elles sont signalées par Irène Gendzier, Renate Zahar et Geismar, son autre biographe, qui note : « ... il commença à penser à faire carrière au théâtre ». Les pièces dont il s'agit sont : *Les Mains parallèles*, *L'œil se noie* et *La Conspiration*. Peut-être que Fanon n'est-il pas resté insensible aux écrits d'Antonin Artaud ? Le *Théâtre de la cruauté* qui faisait partie de ses lectures est cité dans *Peau noire masques blancs*. Il a été aussi séduit par les pièces de

Césaire, le grand maître. Par hypothèse, on pourrait croire que le recours à l'écriture dramaturgique comme moyen de catharsis devait probablement compter parmi les initiatives de thérapie psychiatrique dans un processus de resocialisation des malades. Une hypothèse qui converge avec la « socialthérapie » que découvrira Fanon lors de son séjour à Saint-Alban.

Ainsi, Fanon présente-t-il une pluralité de facettes lui « l'importun donc... sans doute important », comme le dit C. Chaulet Achour qui nous le restitue en se positionnant elle-même, avançant ses propres convictions, ses propres analyses et interrogations surtout lorsque l'actualité l'interpelle. Chacune de ses interventions sur Fanon est un hommage vivifiant : « Pour lutter contre l'hommage déférent et stérile, je préfère choisir deux angles qui sont ceux à partir desquels je travaille le plus volontiers : celui de la présence active des femmes dans la société ; celui de l'apport de Fanon aux littératures des pays anciennement colonisés. »

Effectivement, sur le chapitre de l'activité féminine au sein de la société, la lecture de *L'An V de la révolution Algérienne* et, plus précisément, le chapitre sur le voile et sa fonction historique a été pour plusieurs femmes le détonateur des mouvements féministes à travers différentes associations dont *Le groupe Aïcha* créé à l'initiative de Christiane Achour et Dalila Morsly qui ont réuni autour d'elles des universitaires. A la suite de l'analyse de Fanon sur la participation de la femme algérienne à la révolution à travers le port et/ou le rejet du voile, les Algériennes ont retenu le basculement historique de la tradition dans la modernité, « effectivement, par cette irruption fracassante dans la modernité, les Algériennes ont acquis une légitimité et c'est bien ce qu'elles continuent à revendiquer. » (CA Achour, 2004)

Dés lors, un nouveau statut de la femme est réclamé avec principalement, dans un premier temps, la demande d'abrogation du code de la famille. La voix de Christiane Chaulet Achour s'est fait entendre sur ce chapitre à la fois dans la rue et par de multiples actions. C'est à ce combat post indépendance que s'est adonnée l'héritière de Fanon avec son rejet de la discrimination des genres à travers publications personnelles et collectives et groupes de recherche, et en se mettant à l'écoute de la parole des femmes écrivaines pour la porter et la diffuser jusqu'à ce qu'elle fasse mouche. La liste des auteures qu'elle étudie pour mettre précisément en exergue leurs revendications de liberté et d'égalité par la voie poétique est trop longue pour être ici déroulée.

L'auteur de *L'An V de la révolution*, par l'empreinte qu'il a laissée en tant qu'éveilleur de conscience féminine et les motivations qu'il a suscitées, est devenu rétrospectivement et à son insu, le promoteur inaugural de la cause des femmes en Algérie. Et Christiane Chaulet Achour de citer le témoignage de la militante Safia Bazi en 1987 à propos de *L'An V de la révolution algérienne* :

« C'est un livre que j'ai lu alors que j'étais encore en détention, arrêtée comme maquisarde en wilaya IV. Cet ouvrage contient pour moi une analyse exacte de ce que j'ai personnellement vécu :

- 1- Une transformation radicale du comportement de la femme à l'épreuve de la révolution et de sa contribution à celle-ci.
- 2- Un affrontement non moins radical avec la structure traditionnelle de la famille.
- 3- Une prise de conscience très bien analysée par Fanon, au niveau des attitudes des combattants à l'égard des femmes engagées à leur côté et les différentes réactions des uns et des autres à ce problème.
- 4- L'intérêt majeur éprouvé en prison à la lecture de ce livre qui constituait pour moi une découverte : un regard sans complaisance venu d'ailleurs sur notre société en 1959. Un regard à la fois critique et sympathique d'un colonisé des Antilles qui a décidé à la fois de combattre à nos côtés et d'expliquer dans ses écrits la nature exemplaire de ce combat pour lui et pour les autres peuples alors colonisés. »

Depuis, quelques concessions ont été consenties malgré le visage d'une Algérie qui se re-voile. Mais, le voile ici ou exporté dans les sociétés occidentales est une réponse à deux réalités socioculturelles et politiques distinctes qui cependant ont en partage de vivre une situation de régression bien que celle-ci se pose en termes différents selon qu'il s'agisse de l'espace d'ici ou d'ailleurs.

Le deuxième volet, « l'apport de Fanon dans la littérature », Christiane Chaulet Achour lui donne toute sa mesure lorsqu'elle s'intéresse aux littératures de la période coloniale, celle qui offre une tribune au colonialisme et celle produite par les Algériens sous domination. Ses analyses textuelles reposent fondamentalement sur les essais de Fanon, *Peau noire, Masques blancs* et *Les Damnés de la terre*. Dans le chapitre « Fanon et les œuvres littéraires sous domination » de *Fanon l'importun*, elle détaille les différentes étapes par lesquelles transite l'intellectuel sous domination et qu'elle n'a eu de cesse de vérifier avec cependant cette précision de réserve : « Toute classification a les défauts de la schématisation et les qualités de la clarification. Elle permet une appréhension rapide et structurée de l'histoire littéraire sous domination coloniale. Mais par ailleurs, elle ne rend pas compte de la complexité des créations et des parcours individuels, nécessairement spécifiques ; elle part d'une appréciation plus thématique qu'esthétique. Néanmoins elle permet aussi, comme Fanon le fait, de prendre des distances par rapport aux notions ethno-raciales comme celles de la négritude ou du panarabisme et aux amalgames culturels qu'elles entraînent. »

Pour cerner Fanon avec le plus de justesse, Christiane Chaulet Achour convoque essentiellement, pour une mise en dialogue, Jean Paul Sartre, Aimé Césaire et Edward Saïd. Exposant la fraternité de pensée entre Sartre et Fanon, elle n'en souligne pas moins les limites en pointant différents lieux de contestation soulevés par Fanon. Auparavant, est-il nécessaire de revenir sur une antériorité qui leur est commune, la matrice hégélienne et sa *Phénoménologie de l'esprit* dans ses développements sur le couple maître/esclave qui a nourri les *Réflexions sur la question juive* de Sartre et les analyses de Fanon intimement préoccupé par les relations entre colonisateurs et colonisés qui constituent le cœur de la quête de sa propre conscience, la quête de son *exister* au monde. Fanon redevable à Hegel s'en démarque lorsqu'il introduit la spécificité de situation des Noirs colonisés qui se distingue de celle de l'esclave (Fanon, 1952 : 197), de la nature de leur libération, passive pour les uns, en ce qu'elle résulte d'un acte d'agrément, et arrachée pour les autres, au moyen de la lutte engagée et entreprise dans le projet de construction de soi.

Fortement imprégné des idées de Sartre, Fanon ne manque pas toutefois d'aligner quelques points de "contestations très respectueuses". Il fait remarquer dans *Peau noire Masques blancs* que Sartre passe sous silence la différence de souffrance du nègre et du Blanc : « Le nègre souffre dans son corps autrement que le Blanc. » Remarque née de la réaction de Fanon à la lecture de l'Introduction de Sartre à *L'Anthologie* de Senghor et dans laquelle il se montre réservé à l'égard d'une adhésion totale à la Négritude ; celle-ci étant à ses yeux une étape dans le processus d'émergence de la conscience nègre ne saurait constituer une finalité. Face à cette position et en son temps, Fanon, lui-même à la recherche de son propre moi – se dégager du phénomène de l'assimilation – ne pouvait corroborer le cheminement de la pensée de Sartre. Contrairement à ce dernier et pour une période bien circonscrite, il voyait dans la négritude, bien plus qu'une expression poétique, romantique comme cela a été dit, du nationalisme noir, un mouvement politique de désaliénation culturelle. Il était convaincu de la nécessité du nationalisme noir. Fanon dira de *Orphée noir* que c'est « une étude (qui) a détruit l'enthousiasme noir [...] Je ne suis pas une potentialité de quelque chose, je suis pleinement ce que je suis. Je n'ai pas à rechercher l'universel. » Pourtant, au contact des animateurs de *Présence Africaine* et dans la suite de *Légitime Défense* et de *L'Étudiant noir* et surtout confronté aux divergences de point de vue quant à leur perception de la négritude, Fanon gagne en maturité, sa réflexion s'ouvre au changement

et il se repositionne. Il entrevoit alors la formation d'une nation selon une conception universaliste, ce en quoi il rejoint finalement Sartre. Dans *Les Damnés de la terre*, il écrit : « La conscience de soi n'est pas fermeture à la communication. La réflexion philosophique nous enseigne au contraire qu'elle en est la garantie. La conscience nationale, qui n'est pas le nationalisme, est la seule à nous donner dimension internationale. » (Fanon, 1961 : 184)

Il laisse alors derrière lui le mouvement de la négritude contenu dans sa stricte dimension culturelle et continentale : « Cette obligation historique dans laquelle se sont trouvés les hommes de culture africaine de radicaliser leurs revendications, de parler davantage de culture africaine que de culture nationale, va les conduire à un cul-de-sac. » (Fanon, 1961 : 161). Il s'inscrira alors résolument et activement dans la révolution politique qui verra naître « l'Homme Neuf ». Dès lors il épouse la cause algérienne.

Ce parcours fanonien, dans ses escales et ses avancées se réfléchit en quelque sorte dans la progression de ses écrits de *Peau noire, Masques blancs* aux *Damnés de la terre* en passant par *L'An V de la Révolution algérienne* pour se confirmer dans *Pour la Révolution africaine*. C'est la grandeur de cet esprit critique, toujours en dépassement, qui retient l'attention de Christiane Chaulet Achour et qu'elle fait ressortir dans son activité éditoriale. Elle le saisit dans chacune de ses postures. A titre d'exemple elle retiendra la profonde amitié et la réelle connivence que Fanon avait avec son aîné Aimé Césaire pour dresser leur portrait gémellaire quand il s'agit de porter la négritude non comme un chant romantique mais comme moyen de libération et de recouvrement de soi.

Contrarié par *Orphée noir*, ayant foi dans le sens que revêt la négritude comme naissance fondamentale de la conscience noire, Fanon n'a d'apaisement qu'auprès notamment d'Aimé Césaire dont *Le discours sur le colonialisme* et *Cahier d'un retour au pays natal* sont des fondements de *Peau noire Masques blancs*. Les citations massives, véritable socle référentiel, témoignent avec force de l'unicité de pensée qui relie le poète et l'essayiste. C'est ce qui émane du relevé exhaustif qu'effectue Christiane Chaulet Achour dans la succession des pages de l'essai fanonien tout en sériant les thèmes qu'ils ont en partage. Partant de l'exergue, un extrait du *Discours*, jusqu'à la dernière phrase : « Ô mon corps fais de moi toujours un homme qui interroge » en écho, comme elle le souligne, à « Et surtout mon corps », extrait de *Et les chiens se taisaient* de Césaire. (CCAchour, 2010) Le jeu des citations césairiennes participe de la démarche argumentative de Fanon quand il décrit la situation du noir à la recherche de la « blancheur », à travers les paliers du langage jamais neutre, de l'éducation où se joue l'acculturation par identification à l'autre et des relations grugées entre Noirs et Blancs examinées par exemple dans le cas du mariage mixte qui renvoie l'image du racisme.

La gémellité Césaire/Fanon est poursuivie dans l'article « Aimé Césaire et Frantz Fanon, « "Moi, laminaire"... Lui, " Guerrier-silex" ». Là aussi, par le croisement des citations, l'un et l'autre se réfléchissent dans un même miroir. Sur le chapitre de la violence, leurs voix se relaient à l'unisson :

« L'homme colonisé se libère dans et par la violence. Cette praxis illumine l'agent parce qu'elle lui indique les moyens et la fin. La poésie de Césaire prend dans la perspective précise de la violence une signification prophétique. Il est bon de rappeler l'une des pages les plus décisives de sa tragédie où le Rebelle (tiens !) s'explique. » (Fanon, 1961)

Il conviendrait de reproduire ici, au moins en partie, le morceau de la pièce choisi par Fanon et qui permettra d'éclairer le fondé de la violence. (Fanon, 1961 : 45, 46)

« LE REBELLE : Mon nom : offensé ; mon prénom : humilié ; mon état : révolté ; mon âge : l'âge de la pierre.

LA MÈRE : Ma race : la race humaine. Ma religion : la fraternité.

LE REBELLE : Ma race : la race tombée. Ma religion... Mais ce n'est pas vous qui la préparez avec votre désarmement... C'est moi avec ma révolte et mes pauvres poings serrés et ma tête hirsute. [...]

LA MÈRE : Hélas tu mourras.

LE REBELLE : Tué... Je l'ai tué de mes propres mains... Oui : de mort féconde et plantureuse... C'était la nuit [...]

LA MÈRE : j'avais rêvé d'un fils pour fermer les yeux de sa mère.

LE REBELLE : J'ai choisi d'ouvrir sur un autre soleil les yeux de mon fils.

LA MÈRE :... Ô mon fils... de mort mauvaise et pernicieuse

LE REBELLE : Mère, de mort vivace et somptueuse.

LA MÈRE : pour avoir trop haï

LE REBELLE : pour avoir trop aimé.

LA MÈRE : Épargne-moi, j'étouffe de tes liens. Je saigne de tes blessures

LE REBELLE : Et le monde ne m'épargne pas... Il n'y a pas dans le monde un pauvre type lynché, un pauvre homme torturé en qui je ne sois assassiné et humilié.

LA MÈRE : Dieu du ciel, délivre-le.

LE REBELLE : Mon cœur tu ne me délivreras pas de mes souvenirs... C'était un soir de novembre [...]

Sans exclure les différentes lectures qui ont été faites du discours de Fanon sur la violence pour le récuser même tacitement, il n'est qu'à interroger cette pièce de Césaire pour constater la filiation de pensée qui permet d'accréditer plus aisément le partage d'une conception fanonienne de la violence entre ceux qui ont contesté l'ordre colonial. De Césaire à Fanon, de l'expression poétique au dire essayiste, la violence participe comme par nécessité du processus d'émancipation ; et, au plan individuel, elle est ce par quoi se vit, s'affirme la participation à la révolution et se produit la catharsis. Dans le dernier paragraphe du chapitre I des *Damnés de la terre*, on note cette phrase : « Au niveau des individus, la violence désintoxique. Elle débarrasse le colonisé de son complexe d'infériorité, de ses attitudes contemplatives ou désespérées. Elle le rend intrépide, le réhabilite à ses propres yeux. » C'est le portrait même du Rebelle d'Aimé Césaire.

Pour l'un et pour l'autre, il s'agit d'une violence saine parce que « purificatrice » et « rédemptrice ». Cette attitude s'origine dans leur combat commun contre le racisme inhérent au colonialisme. Sur ce point, Christiane Chaullet Achour trouve également la jonction par la mise en parallèle d'un extrait du *Cahier* et de la *Lettre à un Français* (Fanon, 1975) ; Elle relève aussi « des échos du *Discours sur le colonialisme* dans *Racisme et culture*, texte de l'intervention de Fanon au premier Congrès des Écrivains et Artistes noirs à Paris » et de poursuivre en convoquant la pièce de Césaire, *Une tempête*, d'après la pièce de même titre de Shakespeare, pour donner la voix à Caliban s'adressant à Prospero : « Prospero, tu es un grand illusionniste/ Le mensonge, ça te connaît./ Et tu m'as tellement menti ;/Menti sur le monde, menti sur moi-même,/ Que tu as fini par m'imposer/ Une image de moi-même:/ Un sous-développé, comme tu dis,/ Un sous-capable,/Voilà comment tu m'as obligé à me voir,/ Et cette image, je la hais ! Et elle est fausse. »

Du mirage à la praxis ou le sursaut de Caliban en narration, c'est tout le travail de démonstration rigoureuse, aux niveaux de la société et de l'individu colonisés, qu'effectue de son côté Fanon dans ses essais qui font date et qui interpellent fortement E. Saïd dans son magistral *Culture et impérialisme*. Dans sa démarche comparatiste, Christiane Chaullet Achour situe leurs points de recoupement : « Inlassablement Saïd a voulu dire, faire le "récit" de points dont la convergence avec les prises de position de Fanon sont patentes ». Globalement cela se résume en ceci :

« - Le refus de reconnaître l'existence de l'autre et de s'interroger, psychanalytiquement, sur ce refus que Saïd nomme "l'hallucination négative" qui est de ne pas voir l'autre.

-L'approfondissement jamais interrompu, dans leurs textes, de « la structure de l'oppression » pour cerner « ce que l'opresseur projette sur l'opprimé » avec comme champ privilégié mais non exclusif, pour Fanon, la violence coloniale française projetée sur le peuple algérien et, pour Saïd, la violence israélienne sur le peuple palestinien. »

« Structure de l'oppression » qui se vérifie et se confirme jusque dans les propositions scientifiques. Sur ce segment, Saïd, dans le sillage de Fanon, démontre les limites de la psychanalyse freudienne qui n'échappe pas aux dérives de l'eurocentrisme précisément parce qu'elle s'édifie dans l'ignorance et la négation des cultures des sociétés non occidentales. C'est toute la démonstration qu'inaugure déjà Fanon lorsque, dans *Peau noire masques blancs*, au chapitre 4, « Du prétendu complexe de dépendance du colonisé », il relève les failles de l'ouvrage d'Octave Mannoni, *Psychologie de la colonisation* : « Nous montrerons que M. Mannoni, bien qu'ayant consacré deux cent vingt cinq pages à l'étude de la situation coloniale, n'en a pas saisi les véritables coordonnées ».

Fanon n'a pas trouvé chez O. Mannoni une explication de la situation coloniale parce que dit-il, ce dernier « n'a pas essayé de ressentir par le dedans le désespoir de l'homme de couleur en face du Blanc » ; et, plus généralement, de l'homme en contexte socio-économique et historique d'inféodalisation et de minorisation. Se fondant sur l'occultation de cette réalité, conjointe au « complexe de Prospero », Fanon évolue dans l'argumentation a contrario pour récuser le raisonnement de Mannoni et rejeter « le complexe de dépendance ».

Une autre concordance est notée entre Fanon et Saïd : celle de la nécessité de violence dans le processus de libération de l'individu engagé dans la lutte de décolonisation. Christiane Chaulet Achour retient surtout que Saïd, commentant le chapitre 1 de *Les Damnés de la terre*, s'en explique : « Si j'ai tant cité Fanon, c'est parce qu'il exprime en termes plus tranchés et décisifs que tout autre un immense basculement culturel, du terrain de l'indépendance nationale au champ théorique de la libération [...] Fanon est inintelligible si l'on ne voit pas que son œuvre est une réaction à des constructions théoriques produites par la culture du capitalisme occidental tardif, reçue par l'intellectuel indigène du tiers monde comme une culture d'oppression et d'asservissement colonial. »

Le choix de cette citation apporte la preuve indéniable de la complicité intellectuelle de Saïd avec Fanon. Il entend insister, quant à lui, sur le caractère général de la pensée fanonienne qui dans son développement et sa finalité « cherche en fait à lier l'Europe et l'indigène dans une nouvelle communauté non antagonique de la conscience et de l'anti-impérialisme. »

Au terme de cette présentation de l'héritage fanonien assumé par Christiane Chaulet Achour, une voix dans la chaîne de transmission qui nous touche et nous incite à lire Fanon, il nous apparaît que son parcours en écriture sur ce damné de la terre libéré, est en quelque sorte le miroir en partie et en creux de sa biographie, de son positionnement intellectuel, de son engagement idéologique, de sa persévérance à gagner le terrain de la liberté et de la justice. Lire Fanon dans le prisme de la lecture qu'en fait Christiane Chaulet Achour n'est pas une lecture de seconde main. C'est aussi constater, après l'avoir longtemps fréquentée en amitié, que son témoignage est une façon de se dire elle-même en passant par cet écran si transparent. Fanon fait partie de sa mythologie personnelle. Elle croit en lui parce qu'il est son semblable. Lui disparu, elle le relaye quand elle n'a de cesse d'insister sur son actualité. L'histoire au présent lui donne raison car les événements du jour plaident pour la reconnaissance des observations et analyses de Fanon, pour la pertinence de ses idées, la justesse de son combat, la légitimité de ses interrogations et de ses doutes.

Aujourd'hui c'est le mouvement de revendication démocratique du monde arabe et du Maghreb qui offre l'opportunité de se remettre en dialogue avec Fanon. Il n'est pas inutile de rappeler ses appréhensions de voir se reproduire le schéma dominants/dominés avec la naissance de bourgeoisies nationales post coloniales pour comprendre l'histoire qui est entrain de s'écrire sous nos yeux.

Sans que référence soit faite à Fanon, la pérennité de ses idées, rappelée par Christiane Chaulet Achour, est lisible dans les articles journalistiques algériens. Je citerai deux exemples aux titres révélateurs de leur convergence avec Fanon ; celui du billettiste du quotidien *Liberté*, du 7 Mars 2011, M. Hammouche qui voit dans « La révolution arabe (le) couronnement d'une décolonisation » ; et celui de Ali Yahia Abdenour, ancien Président de la Ligue des Droits de l'Homme, actuellement membre de la Coordination Nationale pour le Changement et la Démocratie, qui apporte sa contribution au journal *El Watan* du 17 Mars 2011, sous ce titre, « Le 19 Mars 1962 a chassé le colonialisme extérieur, le 19 Mars 2011 sonne le glas pour le colonialisme intérieur. » Les premiers paragraphes que nous citons et la teneur de l'ensemble font renaître l'esprit fanonien et le langage des *Damnés de la terre* :

« Le colonialisme, qui a mené une expédition militaire de 46 ans, accompagnée d'actes barbares, de pillages, de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité, a asservi, opprimé, réprimé le peuple algérien par une humiliation totale et totalement ressentie. Au nom de la conscience politique, de la dignité, du cœur et de la raison, le peuple algérien a combattu les armes à la main le colonialisme, système odieux et néfaste. Le FLN a sorti le peuple algérien du colonialisme avec beaucoup de sacrifice et de souffrances mais a basculé dans la dictature. La libération du territoire national en 1962 n'a pas entraîné celle des Algériens. La mort du colonialisme n'est pas mort du colonisé qui va subir les méfaits du colonialisme interne. Le système politique instauré après l'indépendance du pays, est revenu à la cécité politique du colonialisme. Il a engendré des dirigeants qui ont confondu nation, état, peuple, socialisme national, socialisme et capitalisme d'état, socialisme national et national socialisme, droit du peuple à disposer de lui-même et droit de l'état à disposer du peuple [...] La colonisation a réduit le colonisé à une infériorité permanente, le système politique a fait du citoyen un sujet... »

N'est-ce pas là la description, cinquante ans après, de la « mésaventure de la conscience nationale » dont parlait Fanon.

Dans l'Algérie actuelle, vidée d'une partie de son élite intellectuelle après la « décennie noire », Fanon, comme beaucoup d'autres, est une oblitération. Restent ses textes devenus périphériques par la rareté des transmetteurs de sa pensée qui, comme lui, demeurent en quête de « L'Homme Neuf ». Christiane Chaulet Achour compte parmi eux. Ses textes qui nous parviennent et circulent en Algérie sont un moyen de préservation de la mémoire intellectuelle et révolutionnaire de l'Algérie.

BIBLIOGRAPHIE

FANON Frantz, *Peau noire masques blancs*, Paris, Le Seuil, 1952, rééd. Seuil Points, 1971 – *L'An V de la révolution algérienne*, publié sous le titre *Sociologie d'une révolution*, Paris, Maspero, 1959, rééd. Petite collection Maspero, 1968, 1972 – *Les Damnés de la terre*, Paris, Maspero, 1961, (avec une préface de J-P. Sartre), rééd. Petite collection Maspero, 1968, 1974 – *Pour la révolution africaine*, Paris, Maspero, 1964, rééd. Petite collection Maspero, 1975.

Récit des obsèques de F. Fanon, *El Moudjahid*, (Tunis), Vol 3, N° 88, 21 décembre 1961.

CHAULET ACHOUR Christiane

- *Frantz Fanon, l'importun*, Montpellier, éd. Chèvrefeuille étoilée, 2004.

- « Frantz Fanon, un classique de la décolonisation », dans *Littératures, savoirs et enseignement*, M. Ngalasso-Mwatha (dir.), Presses universitaires de Bordeaux, Université Michel de Montaigne- Bordeaux 3, septembre 2007, pp. 47 à 57.
- « Alexandre Chaulet » dans *Mon père*, ouvrage collectif coordonné par Leïla Sebbar, Montpellier, Chèvrefeuille étoilée, 2007, pp. 103-117.
- « Edward W.Said, lecteur de Fanon, relais et prolongement », dans *Sud/Nord – Folies & Cultures*, revue internationale, éditions Erès, n°22, janvier 2008, p. 21 à 34.
- « Aimé Césaire et Frantz Fanon – "Moi laminaire"... Lui "guerrier silex" » » Juillet 2009, *Tombeau d'Aimé Césaire*, ouvrage coordonné par Daniel Delas, à paraître aux éd. Aden.
- Entretien Avec Monique Houssin, « *Frantz Fanon : Colonisation/Décolonisation* », numéro consacré à J-P. Sartre, *Commune*, N° 60, Décembre 2010.
- *Dictionnaire littéraire des écrivains francophones classiques (Afrique sub-saharienne, Caraïbe, Machrek, Maghreb, Océan indien)* - C. Chaulet Achour (Dir.) en collaboration avec Corinne Blanchaud, Paris, Champion, Les Essentiels, 2010, 472 p. (article sur F. Fanon)
- « Lectures d'une écriture : *Peau noire masques blancs* de Frantz Fanon », N°1 de *Paris-Est-Cahiers Francophones* (Dir ; Pr. Papa Samba Diop), Université de Paris-Est, 2010.
- GENDZIER Irène, *Frantz Fanon*, Paris, Le Seuil, 1973.
- SAÏD Edward
- *Culture et impérialisme*, Fayard/Le Monde diplomatique, 2000
- *Freud et le monde extra-européen*, éditions Le Serpent à plumes en 2004

Maïssa BEY
Ouvrir l'horizon

« On peut parler de tout,
mais quand on décide de parler de cette chose unique dans la vie d'un homme,
que représente le fait d'ouvrir l'horizon, de porter la lumière chez soi,
de mettre debout soi-même et son peuple, alors il faut musculairement collaborer »
Les Damnés de la terre

Je me souviens très précisément de la première fois où j'ai vu la couverture ocre jaune du livre de Franz Fanon, « Sociologie d'une révolution », publié dans la petite collection des éditions Maspéro. Je me souviens de bien des livres de cette même collection, appartenant à mon oncle M., membre actif du Parti Communiste Algérien, dès sa création en Algérie, bien avant qu'il ne devienne le P.A.S. Des livres dont les titres, rébarbatifs à mon goût, ne retenaient pas mon attention. J'étais encore trop jeune, me disais-je, pour m'encombrer du poids du monde. Ces livres, je les retrouvais sur les étagères de la librairie Dominique, rue Charras à Alger, où ce même oncle m'emmenait régulièrement en ces années d'effervescence politique et idéologique qui ont accompagné la naissance de l'Etat algérien. Je préférais pour ma part rôder autour des rayons littérature. Et c'est là que j'ai découvert les classiques russes, Tolstoï, Gorki et Tourgueniev en particulier, des petits livres à couverture rouge – éditions soviétiques – importés d'URSS, puissance amie alors, et traduits en français, que nous achetions pour une bouchée de pain et dont je me régalaient avec délices.

Une autre proximité de Fanon venait du fait qu'il faisait aussi partie de notre environnement physique. Le lycée de Bab-el-Oued, anciennement Savorgnan de Brazza, dans lequel une de mes cousines faisait ses études secondaires, portait son nom. Pourquoi Franz Fanon ? Qui était cet homme dont le patronyme ne me permettait pas de deviner l'origine ? De plus, à Blida où nous allions souvent dans notre famille, l'hôpital psychiatrique venait d'être baptisé lui aussi de son nom. Nous, nous disions toujours Joinville. Dans la voiture, mon oncle nous avait expliqué un jour que Fanon, un psychiatre d'origine martiniquaise, avait aidé la révolution algérienne et qu'il était enterré – à sa demande – dans un cimetière de l'est algérien. C'était donc un héros. Et pendant longtemps, je n'ai pas cherché à en savoir plus.

Il m'a fallu du temps pour rencontrer Fanon. Pour lire Fanon. J'ai alors emprunté à mon oncle le livre en question et – je dois l'avouer aujourd'hui – je ne le lui ai jamais rendu. Il est là près de moi. La couverture est un peu défraîchie, mais le texte est là. Encore actuel.

...
« Je n'arrive point armé de vérités décisives. Ma conscience n'est pas traversée de fulgurances essentielles. Cependant, en toute sérénité, je pense qu'il serait bon que certaines choses soient dites. Ces choses, je vais les dire, non les crier. Car depuis longtemps le cri est sorti de ma vie. »

C'est par cette citation extraite de l'introduction de *Peau noire masques blancs*, glanée je ne sais où, que Fanon est vraiment entré dans ma vie. Une de ces citations dont j'étais friande et dont, à vrai dire, je ne comprenais pas toute la portée. Des mots, des phrases qui alimentaient non pas la réflexion mais la révolte, celle qui s'inscrivait dans le corps même de ce qu'adolescente je vivais dans une réalité bardée d'interdits. J'avais noté ainsi sur les pages de garde de mes cahiers une multitude de phrases qui me semblaient correspondre à mes élans, à mes questionnements sur les insondables mystères de La Vie et l'injustice profonde des règles qui bridaient ma vie. Ainsi, de Camus : « Une vie ne vaut rien mais rien ne vaut la vie » ou bien encore l'incipit du texte de Paul Nizan, *Aden Arabie* : « j'avais vingt ans et je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie ». En somme, des phrases qui me

confortaient dans mes rejets, dans mes passions, dans mes engagements – fort restreints, je dois le dire, par une mère exagérément soucieuse de me protéger contre toutes les dérives et tentations de liberté qui auraient pu faire de moi une jeune fille « *matlougua* » c'est-à-dire libérée, mais avec toute la connotation négative que ce mot peut revêtir en arabe.

Mais revenons à Fanon, encore que je ne croie pas m'en être pas éloignée en évoquant la conscience du corps, de mon corps, et de la liberté, ma liberté.

Cela peut paraître un peu étrange, mais je dois reconnaître que je n'ai vraiment découvert ou retrouvé Fanon, pourtant si proche, si présent dans mon environnement quotidien, que l'année où, étudiante à la Faculté de Lettres d'Alger, j'ai lu le roman de Jacques Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, œuvre au programme, mon premier contact avec la littérature antillaise. C'est alors seulement, sans doute grâce aux résonances de cette œuvre dans les écrits de Fanon – soulignées par les commentaires de mes enseignants – que je me suis sentie, par un curieux effet de retour, impliquée dans le « nous » de Fanon.

Tout, oui, tout dans cet homme m'a alors fascinée. Ses choix. Ses engagements. Ses convictions. Des convictions si profondes qu'elles déterminent son parcours à la fois bref et lumineux, en somme fulgurant. Le style aussi de sa prose, imprégnée justement par la force de ses convictions. Et surtout les bifurcations qu'il a fait prendre à sa vie. Né Martiniquais et mort Algérien, enterré, ainsi qu'il en avait exprimé le souhait, sur une terre dont il avait épousé la tragédie et la souffrance mais aussi la lumière et les rêves de liberté.

Je me suis immédiatement et directement sentie concernée par ses écrits. Mais plus particulièrement, et l'on ne s'en étonnera pas, par le portrait qu'il dresse de l'Algérienne dans le contexte révolutionnaire de l'époque. Comment nier aujourd'hui qu'en le lisant, à dix-huit ans, je me suis reconnue dans ce portrait, dans la description de cette « *fille algérienne qui émerge dans le ciel mouvementé de l'histoire* » (p. 95) ? J'étais cette femme nouvelle surgie au sortir de la guerre d'indépendance. Comment ne pas évoquer ces années 60 et 70 où j'ai cru, où nous avons toutes et tous cru, à sa suite, en l'avènement d'une ère où « *La société algérienne dans le combat libérateur dans les sacrifices qu'elle [a]consent[i] pour se libérer du colonialisme se renouvelle et fait exister des valeurs inédites de nouveaux rapports intersexuels* » ?

C'est dans le chapitre de « Sociologie d'une révolution » intitulé « l'Algérie se dévoile » que je puise aujourd'hui encore, pour les besoins de mon écriture, des éléments de réflexion. Non seulement pour appréhender la perception que la société algérienne avait d'elle-même à une époque bien particulière, un moment de rupture dans son histoire, mais aussi pour saisir la nature et la violence des entreprises de dépersonnalisation culturelle et sociale de cette même société, déstructurée jusque dans ses fondements par la domination coloniale. Entreprises essentiellement construites sur des actions d'ordre psychologique et ciblant de façon prioritaire la partie la plus « sensible » de la population, celle tenue jalousement à l'abri des regards et des convoitises de l'occupant. Ainsi, écrit Fanon, « [...] *La stratégie coloniale de désintégration de la société algérienne au niveau des individus, accordait une place de premier plan à la femme algérienne.* » (p. 29)

A ce sujet, les anecdotes rapportées par Fanon sur ces entreprises de délitement de ce qu'il qualifie de « systèmes de défense des sociétés autochtones », rejoignent des témoignages que j'ai recueillis, il y a bien longtemps, sur des séances de cinéma auxquelles étaient « conviées » (parfois manu-militari), en temps de guerre, les femmes dans des villages de l'Algérie profonde. Chaque lundi, m'ont rapporté certaines de ces femmes, des projections étaient organisées à l'intention des femmes du village qui se retrouvaient dans une salle obscure. Il faut bien reconnaître que si certaines d'entre elles appréciaient ces sorties, la plupart n'étaient pas dupes des intentions des organisateurs des spectacles en question. Ces femmes, qui n'avaient d'autre horizon que leur village, découvraient alors sur l'écran, avec stupeur, et souvent réprobation, des scènes qui, m'ont-elles confié, loin de leur faire prendre conscience

de leur état de sujétion – objectif premier de ces initiatives –, ne faisaient que rendre concret, si besoin était encore, le fossé immense qui les séparait des *roumis*, autrement dit leur incapacité à se projeter dans un système de valeurs unanimement décrié et irrémissiblement étranger. Je n'ai pas pu savoir quels films étaient projetés, mais aucune d'entre elles ne se sentait concernée ou interpellée par ce qui se passait sur l'écran. Bien mieux, cela a nourri des réactions parfois violentes de contre-acculturation qui, il faut bien le dire, restent encore d'actualité et sont réactivées à chaque fois que la nécessité s'en fait sentir.

Dans la même perspective, une lecture rapide des propos de F. Fanon sur le port du voile et son instrumentalisation pourrait entraîner des interprétations erronées sur son positionnement. Je l'ai souvent constaté. Certains d'ailleurs ne s'en privent pas aujourd'hui. Mais j'ai tout de suite adhéré à ses analyses, sans doute parce que je faisais partie de cette génération dont il annonçait la venue, une génération pour laquelle cette question ne se posait pas. Avec la liberté retrouvée, toute entrave était abolie, *de facto*, et le voile, rempart contre le regard de l'occupant, de l'étranger et de ses tentatives d'acculturation n'avait plus aucune raison d'être. Du moins nous l'avons cru, pendant des années. Si nos mères continuaient à le porter, c'était parce qu'elles avaient du mal à s'adapter à cette nouvelle réalité, clamions-nous. Sans vouloir l'imposer à leurs filles, elles ne pouvaient concevoir de sortir « nues ».

Par la suite, des lectures approfondies de ses interventions sur le même sujet m'ont convaincue que si Franz Fanon insistait sur les mutations et les bouleversements nécessairement engendrés par des conditions exceptionnelles, à savoir l'engagement conjoint des hommes et des femmes dans la lutte pour l'indépendance, c'était essentiellement pour en souligner en même temps et sans cesse les effets positifs, à court et à long terme, autrement dit ce qu'il considérait comme « une *nouvelle dialectique du corps et du monde* » pour les femmes, et qui donnerait, il ne semblait pas en douter, de « *nouvelles dimensions à la société algérienne* »(p. 43).

Fanon est mort une année avant l'indépendance. Il n'a pas pu constater qu'une fois cette situation d'exception levée, beaucoup et parmi eux ceux qui se qualifiaient de révolutionnaires, ont estimé que tout devait rentrer dans l'ordre. Dans l'ordre séculaire, bien entendu. Ce qui a fait dire à Simone de Beauvoir, assez péremptoirement, que « *Fanon s'est bien trompé quand il prédisait que grâce au rôle qu'elles ont joué pendant la guerre les femmes algériennes échapperaient à l'oppression masculine.* » (p. 562)

S'il est vrai que le code de la famille promulgué en 1984 – élaboré et voté par des hommes dont beaucoup étaient des anciens combattants ! – est venu étayer ces dires et marquer une régression sensible des droits de la communauté féminine, il n'en reste pas moins que les Algériennes se sont approprié l'espace public, et cela de façon irréversible, dès les premières années de l'indépendance et même avant, lorsqu'elles devaient suppléer l'absence des hommes, pendant la guerre. Et bon nombre d'entre elles, toutes générations confondues, pourraient dire à la suite de Fawzia Zouari : « *Maintenant que je suis sortie, je ne rentrerai pas. Maintenant que j'ai parlé, je ne me tairai pas.* »(p. 16)

Et pour rester dans cette tonalité dérangeante pour certains, je voudrais ajouter que je connais beaucoup de femmes qui pourraient faire leur cette déclaration de Franz Fanon : « *Je ne suis pas une potentialité de quelque chose. Je suis pleinement ce que je suis.* ».

L'on est loin aujourd'hui des images véhiculées par un imaginaire occidental encore tributaire des représentations et des fantasmes dénoncés par Fanon, très précisément. Une vision réductrice de la femme arabe, femme « *humiliée, mise à l'écart, cloîtrée* » (p. 10). Les récents débats sur le port du voile sont, à ce sujet, très révélateurs.

La surenchère est également révélatrice des crispations. De l'autre côté, l'on instrumentalise les propos de Fanon sur le voile, en en faisant une lecture tronquée, à dessein, pour tenter de justifier les prises de position les plus radicales. Et l'on parle non plus de « *la stratégie coloniale de désintégration de la société algérienne* » mais de stratégie « occidentale ». Et le

tour de passe-passe est joué ! Tout se passe comme si – et là il faut rejoindre le Fanon de *Peau noire, masques blancs* – l'ancien colonisé ne pouvait se regarder que dans le miroir que lui tend l'ancien colon. Et l'on brandit le spectre de la modernité perçue comme le cheval de Troie de la culture dite dominante. Dans ces enjeux et ces jeux d'interdépendance, c'est à une lecture des textes de Fanon, dans leur intégrité, qu'il faut aujourd'hui convier ceux qui, depuis longtemps et aujourd'hui plus que jamais, tentent de confisquer les révolutions et de réactiver les « vieilles mystifications » pour reprendre l'expression fanonienne, et qu'affrontent ceux qui veulent, à mains nues « *ouvrir l'horizon, [de] porter la lumière chez soi, [de] mettre debout soi-même et son peuple* ».

Quant à moi, je me contenterais de dire, pour conclure, qu'à l'heure des choix qui engagent ma vie aujourd'hui, je veux parler de ce dévoilement parfois difficile qu'est l'écriture, j'ai, une fois encore, inscrit cette phrase de Franz Fanon sur la page de garde d'un de ces cahiers à spirales que j'affectionne et sur lequel j'ai fait mes premiers essais : « *Je ne suis pas prisonnier de l'Histoire. Je ne dois pas y chercher le sens de ma destinée. Je dois me rappeler à tout instant que le véritable saut consiste à introduire l'invention dans l'existence. Dans le monde où je m'achemine, je me crée interminablement.* »

Juin 2011

Références et précisions

-Maïssa Bey, « Femmes en guerre, femmes guerrières » dans le cadre du colloque « Assia Djebar, Nomade entre les murs » sous la direction de Mireille Calle-Gruber, Valencia 3, (Valencia) Espagne, Août 2005, p.232. Lecture de trois romans d'Assia Djebar à la lumière des analyses de Frantz Fanon sur le rôle des femmes pendant la guerre de libération algérienne.

-Simone de Beauvoir, « Tout compte fait », Gallimard, 1972.

-Frantz Fanon, *Peau noire masques blancs*, Le Seuil, 1952 et *Sociologie d'une révolution*, petite collection Maspéro, 1968.

-Fawzia Zouari, *Pour en finir avec Shahrzad*, Cérès, Tunisie, 1996.

-En arabe algérien, on employait le terme « nue » (*aaryana*) pour désigner une femme qui sortait sans voile par opposition à celles qui sortaient « civilisées » (même adjectif, repris en langue dialectale).

-PAGS, Parti d'Avant-Garde Socialiste, créée après l'interdiction et la dissolution du PCA en 1964.

Zohra BOUCHENTOUF-SIAGH

Ubiquiste Fanon

Je reviens d'un voyage d'études dans ton île où tu étais présent partout : sur la tombe de ton ancien professeur au lycée Schœlcher, Aimé Césaire qui disait de toi que tu étais non seulement un grand théoricien mais aussi un grand poète ; dans les rencontres amicales à Fort-de-France, avec Daniel Boukman évoquant l'OJAM et le refus de jeunes Martiniquais comme lui, de prendre les armes contre le peuple algérien ; autour d'un colombo de poisson, offert à notre groupe de 20 personnes, collègues et étudiants, par Marie-Christine et Victor Permal qui parlent de toi comme si tu allais tranquillement prendre place parmi nous et partager le *ti punch* de bienvenue ; mais surtout, résonnaient en moi des passages de *Peau noire masques blancs*, tandis que, en si peu de jours dans ton île, je tentais d'en percevoir toutes les vibrations ! Douloureuses vibrations car *Madinina* me semblait à moi aussi, « un bateau à la dérive », pour reprendre l'expression d'un jeune écrivain de chez toi, Alfred Alexandre. Mais je ne vais pas te parler des lieux qui t'ont vu naître et devenir ce que tu as été pour nous, Algériens!

Années 70 : il m'est arrivé à maintes reprises, d'arpenter l'hôpital psychiatrique qui porte ton nom : « Docteur Frantz Fanon », à Blida. Rencontrer des psychiatres ami-e-s qui y travaillaient et habitaient sur place, au milieu des patients. Rencontres amicales et stimulantes, dans ce lieu où tu avais exercé, d'intellectuels qui entendaient bien – ils le croyaient alors, si fort – continuer ton action : lire autrement la maladie mentale, dans un pays exsangue et traumatisé par la guerre de libération nationale. J'y allais également pendant quelques temps pour rendre visite à ma tante, la femme de mon jeune oncle maternel. A son retour du Vietnam en tant que soldat français, cet oncle s'était engagé dans la lutte de libération nationale. Sa femme, parturiente de deux jours, avait vécu l'enlèvement de son mari par les parachutistes en pleine nuit, avec toutes les violences que l'on imagine. Elle en a perdu son bébé et « la raison » ; mon oncle ne reviendra jamais. Elle traînera alors d'hôpital en pavillons psychiatriques, sans rémission possible. Elle avait été transférée là, dans ton hôpital, où elle a choisi de s'éteindre. Douleuse prise de conscience alors, dans le « vif », de tes approches de la maladie mentale comme expression de la violence en contexte colonial et post-colonial.

C'est dans ton hôpital que j'ai pris alors conscience, devant le dénuement matériel et culturel de cette tante malgré la présence de ses proches, de la façon dont les nouvelles institutions traitaient les malades mentaux.

Et ce n'était pas le fait des psychiatres et du personnel médical qui tentaient de faire de leur mieux, espérant enfin une embellie. Le pays tardait tant à rendre concrètes les belles promesses de la lutte de libération ! Toi, tu appelais à la considération de chaque individu de ce peuple !

Lors de l'une de mes visites, un modeste travailleur de l'hôpital m'a dit avec émotion, se souvenir de toi. Il m'a raconté leur fierté mêlée de surprise – lui et les siens – lorsque tu décidais, faisant fi du mépris colonial à l'égard de la culture « indigène », de faire entrer leur culture à l'hôpital. Lors d'une veillée de ramadhan, tu avais invité un chanteur populaire local.

Mais il y a surtout la lecture de tes textes, à l'université, qui m'a rendue plus lucide sur ma société et sur les mouvements imperceptibles qui l'agitaient ou tentaient de la freiner. Dont un surtout : *L'Algérie se dévoile*. Depuis, je n'ai jamais rien lu sur le sujet, d'aussi complexe ni d'aussi éclairant. Combien juste et sensible non seulement pour l'époque décrite mais encore valable aujourd'hui ! Interne toute l'année mes sœurs et moi, nous ne sortions pas

de la maison durant tout l'été. Voilées sans voile. Mais il m'arrivait de vouloir accompagner ma mère et je devais parfois porter le voile. Exact, ce que tu écris sur le schéma corporel, la sensation du corps : j'avais la sensation de ne plus être la même et de devoir inventer une gestuelle et une démarche inconnues. C'est le phénomène inverse que tu analyses, vécu par les jeunes filles algériennes jetées dans la bataille : se dévoiler et réapprendre à maîtriser l'espace pour tromper l'ennemi. Cette expérience a été très bien mise en scène dans le film de Ponte Corvo, *la Bataille d'Alger*. Quel pas de géantes, toi dont tu fus le témoin attentif et engagé, les femmes algériennes avaient accompli alors, faisant craquer gangue patriarcale et prison coloniale ! Tu écris : « L'Algérienne qui entre toute nue dans la ville européenne réapprend son corps, le réinstalle de façon totalement révolutionnaire. »

Pour conclure tristement : *L'Algérie s'est (re)voilée*. Le pays où tu reposes est aujourd'hui (je n'ose écrire : en partie) voilé. N'y a-t-il donc plus rien à conquérir ? Quel danger dehors, refoulant les femmes dans leur intérieur ou les emprisonnant dans un carcan ? Quelle domination les Algériennes vivent-elles aujourd'hui ? Face à quelles peurs, quels oukases rétrogrades et mortifères, femmes, jeunes filles et jusqu'aux petites filles sont-elles obligées de battre en retraite et de s'emmurer dans des étoffes d'un autre âge ? Ce que tu écris en annexe à ce texte sur le voile, à propos des méthodes coloniales pour briser le peuple algérien, pourrait à mes yeux, caractériser également les forces qui, en Algérie, depuis les années quatre vingt, ont travaillé à vider les idéaux de la guerre de libération nationale, de leur contenu : « Il n'y a pas une occupation du terrain et une indépendance des personnes. C'est le pays global, son histoire, sa pulsation quotidienne qui sont contestés, défigurés, dans l'espoir d'un définitif anéantissement. »

Te dire, Fanon, que dans ma vie, tu es la braise toujours incandescente.

Références

- *Ubiquiste*, au sens défini en écologie : c'est la capacité d'un être vivant à habiter dans des biotopes variés. En biologie, se dit d'une molécule qui peut se retrouver dans tous les types cellulaires ; elle est essentielle à leur survie, quelle que soit la spécialisation de ces cellules.
- OJAM = Organisation de la Jeunesse Anticolonialiste de la Martinique (1962).
- Frantz Fanon, *L'An V de la Révolution algérienne*, chapitre « L'Algérie se dévoile ».

Aziz CHOUAKI
La glaise et les rêves

Des goyaves goulues des Antilles aux figues fraîches d'Algérie*, c'est en cet arc fruitier que se signe, à la fois intense et fugace, le vécu du père des *Damnés de la Terre*. Dans sa géographie de la douleur, Fanon aura pensé le tiers monde pour certains, pour d'autres il aura déconstruit le concept de la peau comme drapeau, de la noire en l'occurrence, celle de la nuit de l'encrier, si chère à Mallarmé.

Artisan légendaire d'une praxis marxienne, pour casser la fatalité d'Abel et Caïn (genèse mythologique de la violence), Fanon chérira toute sa vie l'utopie de l'homme-frère, ou plus précisément celle de *l'être-pour-l'autre* de Hegel, matrice cardinale de sa critique du drame colonial. La violence, la névrose, le psychiatre va la traquer y compris là où on ne la cherche pas, c'est à dire entre les mains tremblantes des victimes.

« La violence qui a présidé à l'arrangement du monde colonial, qui a rythmé inlassablement la destruction des formes sociales indigènes [...], sera revendiquée et assumée par le colonisé... » (*Les Damnés de la Terre*.) Loin de se constituer ordonnance médicale, ou injonction d'une oiseuse thérapie, la violence est d'abord pour Fanon un terrible diagnostic, en tant qu'elle se fonde d'abord et avant tout comme point de capiton singulier, celui, bien dialectique, du couple colon/colonisé. Cette violence, désormais seule modalité d'interlocution va se reproduire partage et vérifier l'antique loi de la mécanique : action/réaction.

« Ce n'est pas d'abord leur violence, c'est la nôtre, retournée, qui grandit et les déchire. » (Sartre, préface aux *Damnés de la terre*). Patate chaude à passer du bourreau à la victime, ce legs de la violence transformera la victime en futur bourreau de ses propres frères, cela Fanon en fut l'oracle bien lucide ; balle au centre, c'est le retour d'Abel et Caïn. Tragique glissement de l'histoire, les indépendances dupliqueront l'exact schéma structurel colonial, validant toute légitimité à la toise de la violence comme unique rhétorique. Les dictatures bananières de nos tristes jours en sont, hélas, l'ébouriffant spectacle.

« Il faut faire comprendre aux gens que nous n'avons plus le droit de mettre tous les problèmes des sous-développés sur le dos de la colonisation. [...] Un enfant qui ne va pas à l'école est une torture. Quelqu'un qui meure dans une embarcation en Méditerranée [cherchant à rejoindre le continent européen] est une torture... » (*Les Damnés de la Terre*). Cette dernière phrase glace le souffle, car sous la quille des mots, c'est bien les quotidiennes embarcations de 'harragas' en route vers de funestes Eldorados, que vaticine Fanon. Peuples en dérade, sauve qui peut la vie.

Ce qui se tamise comme reliquat aujourd'hui, et qui hèle ma subjection d'écrivain, c'est cette question somme toute liminale : que reste-t-il de Fanon aujourd'hui ?

Son discours ?

Le marxisme comme discours a dévoré son aliment primal : l'homme, bannissant du coup le communisme du grand marché des rêves. Le livre noir des 'lendemains qui chantent' est aujourd'hui carmin du sang de ses propres ouailles. L'égalité prolétarienne, (la même chose pour tous) est remplacée par l'équité citoyenne (ce qui est juste pour chacun). « L'égalité, c'est l'infini à la portée des caniches » disait Céline.

Le tiers-mondisme ?

Alibi moral des casquettes et des fouets, des sordides et sombres Saint Just prompts à brader pétrole et richesses, ce vocable a désormais muté barnum planétaire néo-libéral du si brutal aujourd'hui. Facebook et Internet ont remplacé la verticalité de la révolution par l'horizontalité des réseaux sociaux, l'espoir s'abreuve au digital désormais, il n'est que de voir les divers et heureux printemps récents.

L'anti racisme ?

« La peau est non seulement l'enveloppe de l'organisme, elle en est aussi le miroir et le résumé. » Jean-Paul Escande (dermatologue). Fanon avait déjà démasqué les peaux noires à âmes blanches, (ces Bounty, barres de chocolat, noir dehors et blanc dedans). A faire de la dictature de la mélanine le catéchisme et le matériau de révolutions à venir, ces dealers de conscience lézardent le visage de *l'être-pour-l'autre* si chère à Fanon, et, partant, reconvoquent l'Abel et le Caïn des origines. Le racisme meurt dans l'algèbre, positif ou négatif, Fanon, comme plus tard Nelson Mandela, postuleront la négation de l'autre comme ultime Rubicond. Dès lors, la diffraction identitaire devient solaire dans la pensée de Fanon, dans la mesure où les éclats de douleur sont bien plus sous l'égide de l'hétérogène que de l'homogène. Car se fixer sur l'arbitraire d'un seul paradigme (couleur de peau) c'est éliminer toute le reste de la chaîne signifiante identitaire (classe sociale, culture, etc), « Si je me définis par mon doigt, je renie ma main. » disait Huey P. Newton. Ni trophée, encore moins alibi, la couleur de la peau n'est jamais qu'un index parmi d'autres, dans l'archipel du miroir. La nature de la valeur civique entre deux êtres humains, le degré zéro de la civilisation en sorte, n'est jamais qu'un savant et heureux dosage entre leur nature et leur culture (Levi Strauss). En d'autres termes, l'aliénation de l'épiderme est bel et bien l'enfant maudit de l'aliénation coloniale.

Que reste-t-il alors ?

Il me reste de Fanon, ce qui, élagué de toutes les taxes intellectuelles auxquelles son œuvre a été soumise (communisme dépassé, anti colonialisme primaire, etc), parfume encore et toujours ma démarche d'écriture. C'est à dire ce quelque chose de diffus, bien moins de l'ordre des valeurs à partager, que des charmes à savourer. Je prends volontiers le désuet, le lyrique candide, ce romantisme de la liberté qui résiste encore. Et surtout, les questions, car à vrai dire, le champ fanonien est plus interrogatoire qu'incantatoire, juste de humer les derniers mots de *Peau noire masques blancs* : « Mon ultime prière : Ô mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge. »

Ce Fanon-ci, sa pensée de glaise et de rêves, toute ductile et stellaire, celui dont l'œil poétise la douleur et flèche l'homme dans toute sa geste, effroyable et grandiose, ce Fanon-ci, j'aime à le voir, parfois, m'aider à tenir ma plume, proue suprême, dans mon babil d'écriture.

Souad LABBIZE

Echo du Symposium international d'Alger de 1987...

Du symposium international sur Fanon, je garde une photo prise depuis la salle plongée dans un silence impressionnant, attentif. Une photo en couleurs pour un hommage en noir et blanc, la photo de l'affiche qui représente Fanon est plutôt sombre, l'homme n'avait pas de masque blanc, mais la peau noire, ah oui! Le regard sérieux, Fanon fixe je ne sais quel point proche, très proche. Peut-être posait-il pour une photo officielle, un portrait pour une carte d'identité... Savait-il déjà? Les actes de ces journées d'hommage marquaient l'importance de Fanon dans l'histoire proche de l'Algérie, de la décolonisation en marche. Il ne s'agissait pas que d'indépendance, mais de la fin d'une époque où le monde sous tutelle avait entamé sa douloureuse marche vers le « soleil des indépendances ».

Pour moi, l'histoire de mon pays appartenait, du moins à l'époque, à ceux qui la racontaient et que l'on ne pouvait contredire. Nos aînés parlaient beaucoup de la révolution, de la guerre de libération nationale, du choix des armes, des stratégies, de la colonisation. Des braves. Tous morts, les vivants, eux semblent avoir échappé à la mort justement pour se souvenir. J'avais vingt-deux ans et de l'histoire de mon pays, je ne connaissais que des mythes qui me barbaient. Moi je voulais être libre dans un pays où les femmes devaient lutter encore pour des petites libertés insignifiantes.

Sur la scène, une rangée d'étudiants alignés face au public de cette prestigieuse salle du très moderne complexe Riadh El Feth. Quel autre lieu aurait pu accueillir cet hommage à un intellectuel engagé comme Frantz Fanon? J'entendais le nom d'un colonel qui dirigeait le fameux complexe dédié aux chouhada, à nos martyrs. Un certain Snoussi, je crois. En réalité, je ne saisisais pas le rôle de cet ex-militaire dans ce grand rassemblement autour de la mémoire d'un théoricien de la révolution. Le colonel s'est avéré être sympa finalement.

C'était en 1987, je suivais alors les cours de la Licence de français à la fac centrale d'Alger, capitale d'un pays que Fanon a connu colonisé. Lui, le psychiatre engagé, lui le Français qui croyait en la justesse de la révolution algérienne, *ethaoura*. Fanon, l'unique Algérien qui ignorait qu'il avait obtenu cette citoyenneté chèrement acquise. Algérien à titre posthume. D'autres, comme l'Albert, très attachés à mon pays, sont morts français. Et, dans leur Algérie, il y avait des Français d'Algérie et puis et puis des Arabes. Des Arabes qui n'étaient pas entièrement français, des Français qui aimaient leur Algérie mais qui n'étaient pas algériens. En fait, il n'y avait pas d'Algériens avant 62. Il y avait l'Algérie française, un territoire aux frontières étonnantes. Un pays brouillé avec ses racines noires et entretenant des rapports ambigus avec les voisins du Nord de la Méditerranée.

Quand nos enseignants nous ont contactés pour ce nouveau montage poétique, nous avons immédiatement accepté la proposition. A vrai dire, l'année précédente, les mêmes enseignants avaient réussi à nous impliquer dans une création originale. L'occasion valait bien la peine et les efforts consentis. *Nedjma*, cette autre Algérie, atteignait l'âge de trente ans. Nous nous devons de la fêter, honorer une œuvre difficile à comprendre pour moi. Nous l'ignorions, mais Kateb lui-même allait venir nous écouter. Les deux noms, pour moi, sont intimement liés l'un à l'autre. Kateb, Fanon. Césaire n'est pas loin. Mais d'autres noms allaient s'ajouter : Marcel Khalifé et Cheikh Imam, bien sûr! Les textes choisis pour ce nouveau montage poétique se mariaient bien avec des compositions de Khalifé, chanteur libanais dont

la jeunesse arabe répétait les chansons aux accents fébriles et néanmoins poétiques. Sur scène, nous rendions hommage à Fanon, certes. Mais Cheikh Imam, Kateb Yacine et même Edith Piaf allaient nous prêter leur musique ou leur poésie, Fanon le méritait bien:

«Terre spoliée, humiliée éventrée, tu portes dans tes gravats des coquilles de mollusques, des roches et des sables calcinés et en poussière...»

Ces paroles, je m'en souviens, me reviennent régulièrement quand j'écoute par hasard le morceau de musique instrumentale de Marcel Khalifé, de l'entrain des voix, des sons du *'oud*, des sourires des camarades de fac, du trac. J'entends encore la voix de cette copine que nous appelions *la Piaf* et dont la voix donnait à ce montage prosaïque un caractère artistique. Nous étions face à un public attentif, enthousiaste, sans doute ravi d'assister à cet intermède festif. En réalité, nous avions le trac de passer devant une salle de 500 invités, mais les enseignants veillaient, étaient là confiants, nous rassurant de leur présence d'adultes complices. Les textes en français, en égyptien ou en kabyle donnaient à cet hommage sympathique la couleur universelle de la pensée de Fanon.

Ouf, la fin du spectacle arrive, les applaudissements semblent sincères. Puis, arrive un barbu, qui gravit les marches de la scène, nous rejoint. La salle se lève pour applaudir l'arrivée d'une star aimée, celle qui chantait nos causes justes. Palestine. Liban meurtri par une guerre insensée qui n'en finissait pas. Personne sur scène n'en croit ses yeux, Marcel Khalifé est là, nous a applaudis, se joint à nous pour entamer sa célèbre chanson *Mounadhiloun*. L'émotion ne nous a pas empêchés de chanter avec le doux Marcel. La salle est restée debout, une ambiance bon enfant dont je me souviens très bien.

Mais, nous n'étions pas au bout de nos surprises, une grande dame est dans la salle. Elle était là. La voici qui vient nous féliciter au moment où nous quittons la salle. Djamila est donc vivante, elle aussi a survécu à la longue guerre, à l'ignominie. Djamila Bouhired, en chair et en os, m'a prise dans ses bras. J'en profitais pour lui glisser, confusément, que Djamila était le pseudo de guerre de ma mère...

Je l'ignorais, Fanon, avait observé les miens, les considérait comme des êtres humains dignes d'intérêt et d'étude, lui qui commença sa carrière de praticien en obtenant un diplôme de médecine légale. Comptait-il disséquer le cadavre du colonialisme? Fanon était un visionnaire, un grand frère de ce peuple martyrisé par un empire passé de mode. Je l'ignorais à l'époque, ce que nous appelions la révolution algérienne avait fasciné des citoyens du monde au point d'y consacrer leur vie.

Fanon, sais-tu que des écoles portent ton nom en Algérie?

Dominique LE BOUCHER
Le temps des peuples retrouvés

« Le bruit rapide et tranquilisant des cités libérées qui rompent leurs amarres et s'avancent grandiloquentes mais nullement grandioses, ces anciens militants aujourd'hui admis définitivement à tous leurs examens qui s'asseyent et... se souviennent, mais le soleil est encore très haut dans le ciel et si l'on écoute l'oreille collée au sol rouge, on entend très distinctement des bruits de chaînes rouillées, des 'han' de détresse et les épaules vous en tombent tant est toujours présente la chair meurtrie dans ce midi assommant. L'Afrique de tous les jours, oh ! pas celle des poètes, pas celle qui endort, mais celle qui empêche de dormir, car le peuple est impatient de faire, de jouer, de dire. Le peuple qui dit : je veux me construire en tant que peuple, je veux bâtir, aimer, respecter, créer. Ce peuple qui pleure quand vous dites : je viens d'un pays où les femmes sont sans enfants et les enfants sans mère et qui chante : l'Algérie, pays frère, pays qui appelle, pays qui espère.

C'est bien l'Afrique, cette Afrique-là qu'il nous fallait lâcher dans le sillon continental, dans la direction continentale. Cette Afrique-là qu'il fallait orienter, mobiliser, lancer à l'offensive. Cette Afrique à venir. »

Frantz Fanon

« Unité africaine » in *Pour la révolution africaine Ecrits politiques*, Maspero, Paris, 1964, 1969.

Ce temps de la révolte des peuples d'Afrique que Frantz Fanon l'écrivain antillais militant de l'Indépendance algérienne vit et dont il imagine le futur avec l'intuition des passeurs de paroles ces griots conteurs poètes quand il rédige ses articles à Tunis dans l'équipe des animateurs d'*El Moudjahid* dont ce sont les premiers numéros en 1957 et qui renvoie à nos quinquets ravis sa lumineuse évidence quasi soixante ans après, nous n'avons pas cessé de l'attendre... Il faut dire que de l'Afrique nous les arrières petits-enfants des paysans ouvriers des années 1870 qui naissons au moment où vient de commencer la guerre d'Algérie et où à lieu la Conférence des non-alignés de Bandung en 1955, nous ne savons rien ou si peu... Nous mêmes des faubourgs et de la banlieue naissante qui grandissons au milieu des populations immigrées maghrébines et africaines à la période des Indépendances, nous ignorons aussi bien l'assassinat de Patrice Lumumba en 1961 au Katanga que la tenue du Premier Congrès des Ecrivains et Artistes Noirs à Paris en 1956...

Ce temps de la révolte des peuples d'Afrique qui est aussi celui où le mouvement des droits civiques des Noirs grandit aux Etats-Unis envoie à l'histoire occidentale deux signaux qui au moment où j'écris soixante années plus tard et où un nouveau printemps africain s'esquisse au milieu du silence des intellectuels et des créateurs, nous donne s'il en est besoin la mesure de ce que Fanon appelait « *cette Afrique à venir* ». A la reconquête de leur dignité d'hommes, de leurs territoires et de leur liberté, ceux qui ont été tenus si longtemps aliénés sous le joug de l'empire colonial allient celle de leur identité culturelle qui allume son premier brasier poétique lors de ce Congrès à la Sorbonne. Qu'on imagine rassemblés là au cœur de cette tanière du savoir et des lumières : Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor, Hampaté Bâ, Frantz Fanon, Edouard Glissant, René Depestre, Cheikh Anta Diop, Jacques Rabemanjara, Aminata Traoré entre autres... Ils y étaient tous celles et ceux dont personne ne parle aux enfants des milieux populaires, ni à la maison ni dans les écoles de la République.

Non nous n'entendrons pas prononcer alors les mots de « francophonie » ni de « négritude », pas plus qu'on ne nous fera étudier *Matinale de mon peuple* les poèmes de Jean Sénac inspirés de la révolution algérienne, ou *Cahier du retour au pays natal* d'Aimé

Césaire. Quant à Fanon c'est son engagement sans nuances, et la conscience historique de l'homme aliéné qu'il ne va cesser de fouiller et d'écrire dans le combat de l'Indépendance algérienne comme exemple de la lutte acharnée et incandescente du corps à arracher à son esclavage autant que de l'esprit, qui sont toute son originalité de créateur d'une culture de combat. Et sa lucidité face à « *la grande erreur blanche* » et au « *grand mirage noir* » aurait été une nourriture de réalité et de présent pour cette action où nous nous précipitions alors adolescents des années 75 et à laquelle en rupture de familles, de clans, de sociétés et d'héritages, nous avons voulu donner notre force, l'élan de notre jeunesse et notre passion pour ceux que Fanon allait nommer *Les Damnés de la terre*. La situation qui était la nôtre, enfants d'ouvriers et de petits employés à qui aucune transmission de la lutte des classes du temps pas si lointain encore de la banlieue rouge n'avait été léguée, nous laissait le choix entre la résignation dont nos parents portaient le masque à misère et la révolte. Nous avons empoigné la révolte à pleines mains et nous sommes partis à la reconquête de nos racines paysannes et de la culture orale ainsi que des talents d'artisans de ceux qui ne savaient pas écrire.

En 1958 Fanon participe à la première conférence des Etats Africains Indépendants qui se tient à Accra la capitale du Ghana sous l'égide de Kwamé N'krumah qui affirme : « *Il est essentiel que nous soyons nourris de notre culture et de notre histoire si nous voulons créer cette personnalité africaine qui doit être la base intellectuelle de notre avenir panafricain.* » A ce moment-là la marche de l'Afrique vers le temps des Indépendance vient de commencer et Fanon est en plein dans l'illusion partagée par tous ceux qui croient comme nous y avons cru aussi à ces futurs « *Etats-Unis d'Afrique* ». C'est ce dont il témoigne dans *El Moudjahid* N°34 en décembre 1958 : « *Ce qui a frappé l'observateur à Accra, c'est l'existence au niveau le plus spontané d'une solidarité organique, biologique même. Mais au-dessus de cette sorte de communion affective, il y avait bel et bien le souci d'affirmer une identité d'objectifs et aussi la volonté d'utiliser tous les moyens existants pour expulser le colonialisme du continent africain.* »

Avec ces deux phrases tout est dit des rêves sur lesquels vont prendre appui une ou deux générations de rebelles issus aussi bien des milieux ouvriers que bourgeois, nourris aux utopies généreuses, pacifistes et antimilitaristes, tiers-mondistes et anti-colonialistes, prêts à s'impliquer physiquement et dans une perspective à long terme pour transformer l'élan du printemps 68 en une lutte commune qui prendra pour point de mire ce devenir panafricain et panarabe si proche et si désirable. Notre temps d'alors à bord des villages communautaires où nous freinions de toutes nos forces devant la société virtuelle qui arrivait... notre temps insoumis nous ramenait bien plus loin en arrière à l'origine des nôtres paysans ouvriers, hors de toute référence au prolétariat des villes déjà décadent des années 60 que nous avions fui tant sa capacité autodestructrice nous remplissait de sa violence. Nous qui n'avons jamais été des intellectuels par refus, et par goût de l'aventure paysanne et de la création manuelle, ce moment précis de notre révolte faisait de nous qui n'avons toujours pas lu Fanon les metteurs en œuvre de cette technique du combat qu'il envoie avec la précision et la détente du lanceur de javelot vers les intellectuels colonisés, et qui consiste à « *musculairement collaborer* ».

Quand Fanon écrit en parlant de l'Algérie dans *Les Damnés de la terre* et en faisant allusion à « *cette recherche passionnée d'une culture nationale en deçà de l'ère coloniale* » : « *Allons plus loin, peut-être que ces passions et que cette rage sont entretenues ou du moins orientées par le secret espoir de découvrir au-delà de cette misère actuelle, de ce mépris pour soi-même, de cette démission et de ce reniement, une ère très belle et très resplendissante qui nous réhabilite, à la fois vis-à-vis de nous-mêmes et vis-à-vis des autres* », il ne peut que nous toucher. Et quand je dis nous, je veux parler pour tous ceux qui,

enfants des classes sociales les plus défavorisées et les plus abandonnées déjà broyées par les cadences ouvrières et par l'abêtissement ou sans doute l'abrutissement, ont participé à notre exode en direction des campagnes dont nos parents étaient tous originaires. Eux aussi faisaient partie de ces *Damnés de la terre* et ils ont cru contre toute évidence programmée depuis des siècles de servage combattu par les leurs, que le temps était venu enfin, un temps réel et non plus un temps fantasmé mis entre parenthèses du temps historique et laborieux (ce temps volé de vie par chaque journée de travail abrutissant et répété, ce temps fracassé ce temps en miettes)... Un temps d'imagination populaire devenue action et création quotidiennes dans ce creuset des foules qui savent à nouveau s'organiser en communes et qui devrait être le nôtre... Un temps qu'on aurait pu appeler au moment où Fanon écrivait sur ce futur de l'Afrique, le temps des peuples retrouvés.

Nous qui étions traités de néo-ruraux et d'Indiens par les paysans alliés aux petits commerçants et artisans locaux de ces provinces du Sud de la France qui, nous voyant débarquer avec notre enthousiasme et nos convictions, se moquaient bien de nos discours tiers-mondistes et de notre quête d'une culture populaire dont ils étaient eux aussi les dépositaires, Indigènes jadis camisards les armes camouflées au fond des tunnels... nous luttions contre un colonialisme qui allait recouvrir le monde. Celui de l'asservissement inhumain à la production d'objets de plus en plus rapide, de plus en plus frénétique et insensée, et à leur consommation jusqu'à ce que le corps lui-même et l'esprit soient devenus les proies absurdes de cet enchaînement. Si Fanon peut écrire en 1961 que « *la temporalité doit cesser d'être celle de l'instant ou de la prochaine récolte pour devenir celle du monde...* », les néos ont très vite appris que les luttes partagées contre les militaires sur le plateau du Larzac étaient déjà derrière eux. Le temps nous avait pris de vitesse dans sa marche lancinante et secrète, et les moissons fraternelles n'auraient pas lieu.

Notre ignorance des multiples réalités africaines était totale et notamment du rôle fondamental joué par les tribus, comme l'assassinat organisé par l'ancien colonisateur belge de Patrice Lumumba à Elisabethville au Katanga, exécuté par Moïse Tshombé et ses acolytes sous commandement d'un officier belge aurait pu nous le faire comprendre. Tout ce que nous connaissions de l'Afrique avant d'avoir découvert les premiers documentaires de Jean Rouch, c'était la puissance brute et éclatante du jazz et du blues afro-américains qui anéantissait le vide programmé et alimenté par les organisateurs des Expositions coloniales avec villages nègres et zoos humains effaçant les cultures et les civilisations africaines, de façon aussi efficace qu'ils avaient balayé les cultures paysannes et ouvrières populaires du vieil Occident. « *Dans ses muscles, le colonisé est toujours en attente...* » écrit Fanon. Cette attente nous la partagions et malgré le nettoyage que le corps de l'Afrique et des Africains n'avait cessé de subir depuis leur mise sous tutelle, nous imaginions que la culture orale traditionnelle rayonnant comme un brasier vif dans la mémoire des peuples du Sud associée à l'engagement dans l'action, allait leur permettre toujours selon les mots de Fanon, d'écarter soudain la posture de « *spectateurs écrasés d'inessentialité* » pour passer à celle d' « *acteurs privilégiés, saisis de façon quasi grandiose par le faisceau de l'Histoire.* »

« *Il ne saurait y avoir de cultures rigoureusement identiques. Imaginer qu'on fera de la culture noire, c'est oublier singulièrement que les nègres sont en train de disparaître, ceux qui les ont créés étant en train d'assister à la dissolution de leur suprématie économique et culturelle. Il n'y aura pas de culture noire parce qu'aucun homme politique ne s' imagine avoir vocation de donner naissance à des Républiques noires. Le problème est de savoir la place que ces hommes ont l'intention de réserver à leur peuple, le type de relations sociales*

qu'ils décident d'instaurer, la conception qu'ils se font de l'avenir de l'humanité. C'est cela qui compte. Tout le reste est littérature et mystification. »

Les Damnés de la terre, « Sur la culture nationale »

Ceux parmi nous qui ont refusé étant enfants des classes moyennes de se préparer à jouer un rôle qui les mettrait du côté des dominants sont alors volontairement passés du côté des fils et des filles de ce Lumpenprolétariat à la française en choisissant les petits boulots des sociétés d'Intérim, les travaux agricoles saisonniers voire l'apprentissage d'un métier manuel tel que maçons tailleurs de pierres, charpentiers couvreurs, mécaniciens auto, imprimeurs... Nous avons l'intuition que changer le monde dont nous avons hérité ne pouvait pas se faire à travers le brassage des idées ou des grands élans intellectuels comme ceux que le printemps de 68 venait de faire jaillir à notre portée. Il fallait commencer par se réapproprier un temps arrêté au début de l'ère industrielle de la fin du 19^{ème} siècle et s'investir d'un rôle que les ouvriers paysans de cette époque n'avaient pu jouer à cause de la misère pressante qui les cernait constamment et de la séparation dans laquelle ils étaient tenus vis-à-vis des autres classes sociales. Qui s'est jamais soucié parmi les élites pensantes d'alors de donner à ces gens pour beaucoup analphabètes la connaissance nécessaire afin de mener un combat libérateur sauf les Communards de 1871 et quelques êtres rares comme Louise Michel ? « *Les gens doivent savoir où ils vont et pourquoi ils y vont. L'homme politique ne doit pas ignorer que l'avenir restera bouché tant que la conscience du peuple sera rudimentaire, primaire, opaque.* » ne cesse de répéter Fanon dans *Les Damnés de la terre*.

Car ce problème du temps et de l'histoire c'est bien là qu'il se pose, à ce carrefour des pistes en provenance d'un passé méconnu pour les peuples, quelles que soient les différences entre les Indigènes des pays de l'Afrique colonisée et nous autres enfants nés dans les banlieues prolétaires des années 60, fils et filles d'autres Indigènes expatriés de leurs campagnes afin de devenir main d'œuvre ouvrière à la merci des nouveaux seigneurs de l'industrie. Ce que Fanon appelle dans son article d'*El Moudjahid* N°37 de février 1959, « *Un temps historique falsifié* », s'applique parfaitement à celui qu'ont eu à vivre et à porter sur leurs épaules d'anciens paysans dont le travail avait à la fois un sens fort celui de donner à manger, un rythme celui des saisons, un temps relié au temps cosmique et universel que connaissent ceux qui ont un jour labouré la terre derrière la croupe puissante d'un cheval, et une légende populaire racontée dans les veillées et les fêtes rituelles. Ces serfs des usines automobiles, des chantiers et des entrepôts alimentaires installés sur les chaînes où ils devaient produire à l'intérieur d'un temps fracturé, décomposé en 3/8 ou 2/8 des quantités considérables d'objets dans l'absurdité et la négation de toute destinée.

Il s'agissait pour la maîtrise de les persuader que ce néant quotidien était un progrès qu'ils devaient à la civilisation industrielle et que ce qu'il y avait eu "avant" n'était qu'obscurantisme et barbarie... « *Misère du peuple, oppression nationale et inhibition de la culture sont une seule et même chose* » écrit Fanon en 1961 précisant au moment de la victoire des Indépendances ce qu'il affirmait avant dans l'article N°37 d'*El Moudjahid* « Vers la libération de l'Afrique » publié en février 1959 : « *le colonialiste, par un mécanisme de pensée somme toute assez banal, en arrive à ne plus pouvoir imaginer un temps se faisant sans lui...* » Fanon avait déjà compris et théorisé que cet "avant" des peuples colonisés rejoignait un autre "avant" celui des peuples objectivés... chosifiés... Celui des paysans sans terres des ouvriers sans outil de travail qui déjà séparés et coupés d'eux-mêmes et des autres par la perte de vue de leur idéal commun ont oublié aussi la culture populaire qui les enracine dans un temps partagé...

Dans le chapitre des *Damnés de la terre* intitulé « Sur la culture nationale » Fanon cite intégralement un poème lyrique qui a l'allure d'une épopée accompagnée d'instruments africains tels la cora qui est d'origine mandingue, outil de travail préféré des griots africains avec saalebasse reliée à un manche par de très nombreuses cordes en fil de pêche, et le balafon grand xylophone composé de lames de bois résonnant dans des calebasses, ainsi que de guitares. Ce récit écrit par le poète guinéen Keita Fodeba ancien directeur des Ballets Africains, Fanon le commente ainsi : « *Il ne suffit pas de rejoindre le peuple dans le passé où il n'est plus mais dans ce mouvement basculé qu'il vient d'ébaucher et à partir duquel subitement tout va être mis en question. C'est dans ce lieu de déséquilibre occulte où se tient le peuple qu'il faut que nous nous portions car, n'en doutons point, c'est là que se givre son âme et que s'illuminent sa perception et sa respiration.* » A la lecture de ce récit scandé et cadencé j'ai songé aussitôt à notre temps d'aujourd'hui, nous qui sommes retournés vivre à l'intérieur des cités périphériques de notre enfance et qui partageons le temps impatient et tendu à bloc comme l'élastique de nos lance-pierres des jeunes fils et filles des ex-colonisés. Ces exilés de la prodigieuse épopée africaine que les griots ne racontent pas, veilleurs d'un monde qui s'invente à mesure que les peuples apprennent à relier ensemble les périodes où ils ont décidé d'être responsables de leur destinée.

« AUBE AFRICAINE

En effet, c'était l'aube. Les premiers rayons de soleil frôlant à peine la surface de la mer doraien ses petites vagues moutonnantes. Au souffle de la brise, les palmiers, comme écoeurés par ce combat matinal, inclinaient doucement leurs troncs vers l'océan. Les corbeaux, en bandes bruyantes, venaient annoncer aux environs, par leur croassement, la tragédie qui ensanglantait l'aube de Tiaroye... Et, dans l'azur incendié, juste au-dessus du cadavre de Naman, un gigantesque vautour planait lourdement. Il semblait lui dire : ' Naman ! Tu n'as pas dansé cette danse qui porte mon nom. D'autres la danseront. »

Les Damnés de la terre, « Sur la culture nationale »

Ce poème qui est l'histoire de Naman le paysan, et le sens que Fanon lui donne retentissent d'une manière particulièrement intense en ce printemps des peuples africains, car ce à quoi la jeunesse tunisienne et la jeunesse égyptienne s'affrontent ce sont les murailles encore solides et tenaces des forteresses que nous avons commencées à abattre en essayant de mettre en route ce rapprochement entre les fils d'ouvriers des villes que nous étions et le monde paysan des années 70, qui réapprenait sur le Plateau du Larzac l'efficacité des anciennes jacqueries. Et la création des premiers syndicats paysans qui vient d'avoir lieu en Egypte est un espoir tout neuf de voir enfin cette prophétie se réaliser... Ces jeunes gens pauvres qui ont mené un combat de toute grandeur ont à chercher des modèles pour donner un sens à leur lutte en deçà et au-delà de l'histoire récente qui les a coupés à la fois des combats menés par ceux qui ont conquis leur liberté avant que l'Afrique ne soit partagée en fragments d'empire pour remplir les écuelles de l'Occident, et à la fois de ceux qui sur d'autres territoires et dans d'autres situations ont pris conscience comme l'écrit Fanon dans *Les Damnés de la terre* que ce « *qui se propose de changer l'ordre du monde, est, on le voit, un programme de désordre absolu.* »

Ce temps de jouissance du présent exalté de solidarités nouvelles que nous offrent les peuples d'un printemps venu en hiver nous arrive 130 ans après la grande révolte de la Commune de Paris, et il est pour nous qui n'avons cessé d'attendre que renaisse un temps des peuples retrouvés, un moment en marge de l'absurdité quotidienne et de la peur de se retrouver à la rue demain. Cette flagrante incursion au cœur du réel qui est peut-être sans devenir éveille l'écho de l'expérience révolutionnaire menée par Thomas Sankara au Burkina

Faso jusqu'à son assassinat en 1987, porteuse d'une énergie populaire poétique et rebelle où nous avons été témoins et scribes engagés dans le récit de l'épopée en train de s'accomplir sans attendre qu'elle s'inscrive dans la durée.

Aujourd'hui les jeunes combattants tunisiens et égyptiens ont à affronter les projets de redécoupage du continent africain par les ex-colonisateurs qui ont mis en marche leur machine de guerre physique et psychologique de laquelle il n'y a à attendre que du temps mort et à laquelle répond déjà un « *tam-tam poétique* » éclaboussé par tous les soleils du Sahara. Loin au-delà du silence des intellectuels occidentaux nous qui ne sommes que des écrivains publics passeurs de témoin d'une parole populaire nous transcrivons au jour le jour l'épopée fabuleuse de la jeunesse du monde.

« *Osons inventer l'avenir* » Thomas Sankara

« *Le présent n'est plus fermé sur lui-même mais écartelé.* » Frantz Fanon

Seloua LUSTE BOULBINA

Loving Fanon

« C'est à partir du commun que pourront surgir les intentions créatrices.
Mais je continuerai un autre jour... »

Elridge Cleaver et Angela Davis, les Black Panthers et Mohamed Ali, les luttes et les indépendances, le Tiers Monde et Alger : Frantz Fanon s'insère pour moi dans un réseau serré de solidarités intimes. Et pourtant, je ne savais pas même qu'il était algérien. C'est *Peau noire, masques blancs*, l'être pour autrui sartrien, le regard de l'autre et la fausse nécessité de se conformer absolument à ce qui n'est pas soi qui m'ont parlé d'abord. J'ignorais *Les Damnés de la terre* et le reste. Formée abstraitement aux textes et à leur contenu, j'étais vouée à ignorer les faits. Fait de génération, pourtant, j'étais dédiée à la révolution et à ses progrès, au peuple et au pays sans que personne ne me parle de colonie et d'empire, quand tous pourtant partageaient le vocabulaire de la puissance étrangère, de l'impérialisme et du néo-colonialisme. Pour moi alors, l'algérianité était l'idéal inatteignable qui impliquait d'être arabe et musulman, de parler la langue nationale, dans toutes ses formes, de saluer les francs succès de la politique menée depuis l'indépendance, de lever son passeport à la face du monde ; mais aussi, l'algérianité supposait des campagnes et des cousins, des mariages et des circoncisions, les allées et venues de toute une population familiale dont je n'avais, pratiquement, pas la moindre idée. Algérienne, jamais je ne le serai tant c'était tâche difficile, rêve inaccessible. Le nationalisme dont je découvrirai ensuite les critiques formulées par Fanon n'était pas pour moi une coquille vide mais une coque fermée. On pouvait en faire le tour, non y entrer. La relégation frappait tous ceux qui ne se coulaient pas dans le moule politique et social ; celui qui faisait de l'Algérien un homme nouveau : les femmes, déjà, étaient largement laissées pour compte, minorisées et minorées, quelles que fussent leurs ardeurs nationales et les services rendus. Les *Chouhadas* et les *Moudjahidines* n'étaient pas une réalité mais un ministère dont la fonction et le fonctionnement paraissaient extrêmement douteux. Impossible d'associer Frantz Fanon et Larbi Ben M'hidi, le docteur Omar et Mourad Didouche. Ils vivaient, dans ma tête, sur des planètes différentes. Cela n'est pas au fond sans un certain fondement...

Frantz Fanon, donc, c'est un blanc dans l'Algérie, du moins la mienne. Mouloud Feraoun et *Le Fils du pauvre*, Mohammed Dib et *La Grande maison*, Kateb Yacine et *Le Cadavre encerclé* mais de Fanon, point. Il était ailleurs. Où ? La question ne trouvait pas de véritable réponse mais le sentiment, en revanche, faisait de lui un maillon dans la chaîne précédemment évoquée : c'est aux Amériques que mon imaginaire le faisait appartenir. Ce n'était pas en France que j'avais une chance d'en savoir plus, institutionnellement parlant. Les héros peuvent y prendre l'allure du traître tant le FLN est apparu, durablement, comme le parti de l'étranger, la faction ennemie, l'insulte à la hiérarchie établie dans la colonie. De chaque côté, un monologue bien rôdé. Cet étau ne pouvait manquer de broyer la mémoire de textes transmis par bribes, non pas seulement de part et d'autre de la Méditerranée mais également d'une Atlantique qui peut aussi se souvenir pour oublier. Restait l'image iconique, le portrait de trois quarts face montrant un visage au regard scrutateur, un front un peu dégarni, une petite cicatrice sur la joue gauche. L'homme est en costume et porte une cravate. Les codes formels sont respectés. J'en avais l'habitude, ayant toujours observé cela autour de moi. Les Algériens d'alors ne manquaient pas de coquetterie. Plus tard, j'ai entendu Fanon s'exprimer lors d'un congrès. Bien sûr, la séance avait été enregistrée pour la postérité. Je me suis aperçue que le texte de la conférence publié depuis n'était pas parfaitement fidèle au discours de l'orateur. Il ne respectait que grossièrement la rhétorique du propos, celle qui fait qu'on

suit sans difficulté ce qui se dit. Plus encore : comment imaginer la voix de celui dont l'éloquence ne manque pas, fut-ce par écrit, de frapper l'oreille ? Avait-il un accent martiniquais ? L'accent, cette « langue fantôme » dont parle si bien Alain Fleischer, était, dans les colonies, proscrit par les Français, les Français de France qui parlent si bien français (sans accent). L'accent, loin de signifier une identité régionale exprimait alors (et parfois encore) une indignité nationale. Et bien Fanon était, sur ce plan, nationalement digne et culturellement assimilé. Il n'avait envie, quoiqu'il l'ait parfaitement compris chez d'autres, ni de faire le négro ni de faire le bicot. Ce sont ses propres termes.

Il ne s'est pas conformé à ce qui était attendu (de lui). Il s'est fait lui-même non sans une certaine solitude. En parole et en acte, il s'est rapproché du Sénégalais au lieu de s'en éloigner. Il s'est battu avec les Algériens au lieu de les combattre. Il a déconstruit la situation raciale et coloniale qui trace une frontière commune autour de l'Algérie et de la Martinique. Même avec de nombreux amis, le voyage s'effectue en solitaire. Car il est orienté. Et courageux. Un Français noir en Algérie n'est pas forcément bien accueilli. Un Noir algérien n'est pas nécessairement bien vu non plus dans son propre pays. Alors, Fanon se parle à lui-même en dialoguant implicitement ou explicitement avec les uns et les autres. Cette oralité dans ses textes, que j'apprécie tant, s'est éclairée lorsque je lus Alice Cherki. Elle raconte en effet que Fanon écrit en dictant, autrement dit en parlant. Que de voix et de vues dans ses propos ! Ses mots, tels les muscles bandés du colonisé, disent l'impétuosité des mouvements de pensée que l'on accomplit généralement sans bouger. J'imagine Fanon aller et venir, à Tunis, pour *Les Damnés de la terre*, pour *L'An V de la Révolution algérienne*. Je me le représente discutant âprement et réfléchissant sans concession à propos des contributions réunies dans *Pour la révolution africaine*. Fanon est théâtral. Que ses écrits de jeunesse soient des pièces de théâtre me paraît ainsi évident, par delà la différence entre l'invention d'une fiction et l'analyse d'une réalité. Les opérations mentales se ressemblent si les résultats sont nettement distincts. *Les Mains parallèles* ou *L'œil se noie* n'ont jamais été publiés. Les indications qui ouvrent *L'œil se noie* sont les suivantes : « Une salle – Une fenêtre – Une porte. – La porte donne sur un couloir obscur – La fenêtre sur un terrain (...) – Un épais rideau de velours – Un canapé – Un fauteuil – Une table – Dans un coin, un tableau de Wifredo Lam. Sur un coussin, un chat noir aveugle. François est assis aux pieds de Ginette. Au lever du rideau, il la regarde intensément. » En voici les personnages : « François : Amant de Ginette, Ginette, Lucien : Frère aîné de François, Un serviteur aveugle ». Cela fait beaucoup d'aveugles pour si peu de personnages, comme si les témoins s'illustraient par leur cécité (le chat, le serviteur). Des entrées et des sorties, des ouvertures cependant, et un tableau de Wifredo Lam, le compagnon d'Aimé Césaire, le sourcier des images métisses. Le dialogue d'amoureux ne manque pas de gravité : « Tu ne sais pas toi ce que c'est que de ne pas comprendre. Ne pas comprendre ce qui t'arrive ! Tu es dans ton grand lit blanc, léger comme un rêve de vol, on frappe à ta porte, des hommes entrent. Tu les vois mal, très mal. Ils parlent, tu entends mal, très mal et puis ils se mettent à te frapper, à te lyncher et tu as mal très mal. Ils s'en vont et tu n'as rien compris et tu es lourd de coups. » Avoir mal sans comprendre : se faire du mauvais sang.

Le grand frère de François, Lucien, intervient, protecteur, en ces termes : « François, il faut vivre mon petit. Il faut accepter de vivre François. Il faut te lever, secouer ton corps, entrer dans le bain. Il y a un mauvais moment à passer, quand l'eau vous arrive au bas du ventre. Après c'est fini ; ça ne fait que recommencer. Et puis il y a l'habitude – La peau se durcit, l'eau devient moins hostile, plus mouillée. Au bout du rouleau il paraît que cela devient un jeu. » Même désespéré, le jeu en vaut la chandelle. Fanon est non seulement passionnant mais touchant. Ce qui me touche, c'est qu'il aurait facilement pu, comme d'autres, faire le

Français, ou l'Antillais, et demeurer indifférent à des indigènes dont il aurait pu croire qu'ils ne possédaient rien de commun avec lui. C'est le commun, au contraire, qui lui a parlé. Je lui en suis reconnaissante. Comme lorsqu'un possible adversaire se transforme, s'il est sensible aux solidarités, en allié. Sur ce plan, il n'y a pas de maladresse. Il y a des gestes inoubliables qui rompent avec des décennies de soumission, des années d'aliénation, des siècles de domination. Quand on n'a pas le cuir épais, cela ne manque ni d'évidence ni de générosité. Ni dormir, ni s'endormir, se réveiller, veiller encore. Donner du temps. Donner le temps. C'est oblatif et autoritaire. Et ne s'effectue pas sans injonctions. Dans son autre pièce de jeunesse, à l'antique, *Les Mains parallèles*, Fanon fait dire à son héros Polyxos : « Arrêtez, ne bougez pas ! Arrêtez de votre mission la terrible préparation. N'augmentez jamais le cercle où se prend le destin de l'homme. Ecoutez-moi. J'ai aujourd'hui, après deux mille ans, le droit de parler. » Le droit de parler : un droit à conquérir non seulement pour les indépendances mais après elles. Un droit individuel. Un droit premier. Celui du sujet. J'ai aujourd'hui le droit de parler : droit fragile, contesté, dénié, surtout en Algérie où, jamais, les Français ne rencontrèrent, disaient-ils, d'« interlocuteurs valables ». J'ai l'impression que cette expression a hanté toute mon enfance, qu'elle a plané sur ma jeunesse et m'a moi même empêché de parler. La force divise la parole. Elle ne la dissémine pas mais l'éparpille. François entend son frère aîné. Il écoute ce qu'accueille son esprit. Pour finir, Fanon va même jusqu'à parler avec les fous, les anormaux, les violents congénitaux que décrivaient tous les manuels du « apprenez à reconnaître un nord-africain sans peine » que l'on trouvait autant dans les ouvrages médicaux que dans les circulaires de la police. Y survivre ne va pas sans s'abîmer.

Mais l'Algérie nous prend et ne nous lâche jamais, que l'on soit juif ou chrétien, noir ou blanc, homme ou femme, adulte ou enfant. Elle nous détourne d'autres voies et d'autres chemins car d'elle nous dépendons, en réalité ou en imagination, familialement ou culturellement, par amour ou par dépit. Cela s'appelle, paradoxalement, l'indépendance. L'attachement, c'est autre chose. Il se construit dans l'enfance et les récits, se tisse dans les relations et les affections.

La citation en exergue est de Frantz Fanon, « L'homme face aux choses », *Trait d'Union*, Journal intérieur de l'hôpital psychiatrique de Saint Alban, janvier 1953.

Arezki METREF

Les traces de Fanon sur le sable de l'ingratitude algérienne

J'ai oublié les circonstances exactes dans lesquelles j'ai entendu prononcer pour la première fois le nom de Frantz Fanon. Peut-être était-ce à propos du lycée de Bab El Oued. Sans doute ai-je cru alors qu'il s'agissait d'un de ces Français – ou de ces européens, comme on disait plutôt – qui avaient épousé la cause indépendantiste algérienne, laquelle, en retour, leur faisaient l'honneur de baptiser des lieux à leur nom. Puis, au lycée Abane Ramdane – un autre nom, lié à celui de Fanon, mais comment aurais-je pu le savoir alors ? –, nous dûmes étudier l'un de ses textes. Je crus comprendre qu'il s'agissait d'un écrivain sans saisir encore la complexité de son parcours. Nous avons dû aussi évoquer, plutôt qu'étudier, *Les Damnés de la terre* avec notre professeur de français. Je ne voyais en Fanon qu'un auteur progressiste ayant emprunté à l'Internationale le titre de son livre. Plus tard, je découvrirai une avenue d'Alger portant son nom, ce qui, de ce fait, impliquait qu'il était davantage qu'un écrivain, peut-être même de ceux qui, comme Sartre, avaient donné un coup de main aux Algériens.

C'est lorsque j'ai pris connaissance d'un article lapidaire d'*El Moudjahid* que j'ai senti, plus que mesuré, la complexité de l'itinéraire de cet Antillais qui s'était trouvé, par choix, embarqué dans la plus grande bataille du siècle pour la décolonisation. J'ai ressenti un intérêt particulier pour sa trajectoire. Ce qui m'interpella, était moins de savoir comment, parti de Fort de France, il s'était retrouvé à Tunis dans le GPRA, mais pourquoi ? Il y avait à l'évidence une raison, et même plusieurs que je crois avoir saisi plus tard.

Me voilà journaliste à *L'Unité*. J'étais passé par la fac, et la connaissance des textes de Fanon n'avait guère été favorisée par l'université algérienne. Dans ce journal destiné aux jeunes de mon âge qui, pas plus que moi, ne semblaient avoir entendu ce nom, j'ai dû écrire un article sur le psychiatre antillais devenu le théoricien de la révolution algérienne. Le déclic s'est produit, comme toujours en pareil cas, par hasard. C'est à Blida où j'avais coutume de me rendre, que j'ai connu Ben. Il y était ambulancier à l'hôpital psychiatrique Frantz Fanon. Pendant des mois, nous avons parlé de tout et de rien sans jamais évoquer le nom du psychiatre. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir causé de psychiatrie et en particulier de l'hôpital de Blida-Joinville. Un jour, le nom de Fanon a surgi de l'une de nos discussions. Il se mit alors à me décrire les traces encore visibles laissées 20 ans après son passage à l'hôpital.

Fanon y était, d'une certaine manière, toujours présent. Inutile de dire à quel point le récit de Ben avait réveillé mes interrogations sur le parcours de ce psychiatre. Je ne sais pas à quel moment Ben mentionna l'existence de Mr. B., qui avait été infirmier psychiatrique dans son service, mais dès qu'il le fit, j'ai demandé à le rencontrer.

Ce dernier avait la cinquantaine nostalgique, donc la mémoire de Fanon vivace. Il se rappelait fort bien de l'arrivée de « ce Français qui ne ressemblait aux autres ni physiquement ni surtout mentalement », de la suspicion jetée sur lui par les mandarins de la psychiatrie coloniale, des innovations thérapeutiques qu'il avait instaurées telles que les services ouverts, la suppression de la camisole de force et de l'expérimentation réussie, puisqu'elle existe encore à ce jour, de l'ergothérapie et de la musicothérapie avec le chanteur populaire Abderrahmane Aziz. Toutes ces innovations introduites par Fanon dans les méthodes moyenâgeuses substituaient de l'humanité aux traitements de force en vigueur. Pour cela comme pour le reste, la direction et l'encadrement de l'hôpital le tenaient en quarantaine. Il est évident que ce qui se jouait allait nettement au-delà des divergences d'écoles psychiatriques. Fanon considérait les patients algériens comme des patients ordinaires, justiciables de la compassion ordinaire aussi, et non comme des barbares dont la maladie

aurait été inscrite quelque part au niveau de leurs gènes. Cette divergence d'approche assez insoutenable pour les adeptes de la ségrégation, se trouva exacerbée par la thèse de Fanon, rédhibitoire, qui consistait à trouver dans l'aliénation coloniale, elle-même, la source de maladies mentales. Ses contradicteurs en eurent des hauts le coeur. Eux, qui se croyaient être le remède se virent renvoyer l'image inverse : ils étaient le mal ! Ils ne savaient pas alors que les choix politiques de Fanon étaient faits et que rejoindre physiquement le FLN à Tunis n'était pour lui qu'une question de mois ou de semaines. Je revois encore M.B. face à une table d'un des cafés ouverts par Fanon, décrivant le courage de ce dernier affrontant, dans la solitude, un appareil psychiatrique superposable sur le plan de la médecine à l'appareil colonial. Il me confiera que le courage de Fanon avait servi de modèle à des Algériens qui ne pouvaient franchir le pas.

Je pense avoir également visité la maison de Fanon. Il n'est pas impossible que ce soit celle où, à la demande de Ben, le professeur Ridouh me reçut aimablement pour me parler plus précisément des innovations thérapeutiques de Fanon à Blida, tout en les replaçant dans le contexte du débat psychiatrique de l'époque.

De ces rencontres, j'ai extrait un article publié dans ce journal de l'UNJA pour lequel je travaillais alors. J'ai dû recevoir des commentaires du genre : « C'est de la RA dont il faut parler, non pas de Fanon. C'est de la diversion. » Le comble est que, d'une certaine façon, c'en était. Ce que j'aimais dans la révolution algérienne, c'était le passé, toujours le passé. Cet article eut néanmoins une conséquence positive. Un professeur de français de Blida m'écrivit pour me dire que l'article lui avait donné l'idée de conduire ses élèves sur les traces de Fanon afin qu'ils expriment leurs sentiments.

J'ai enjambé une étape dans ce récit. Quand j'ai commencé à écrire pour les journaux algériens vers 1972-73, un rédacteur en chef plus projectiviste que les autres m'avait demandé d'entreprendre une enquête sur le voile. A l'époque, il ne s'agissait pas du hidjab ou du jelbab que nous voyons aujourd'hui mais seulement, pour Alger par exemple, du voile blanc porté avec élégance par les femmes et du haïk noir que les Constantinoises supportent, dit-on, depuis la chute de Salah Bey et de la ville. En cherchant de la documentation, je suis tombé sur le texte de Fanon sur le voile intitulé « L'Algérie se dévoile ». Je me souviens des deux temps selon lesquels Fanon décompose la dynamique historique du voile en Algérie. Le voile, dans une première séquence, est celui qui représente la séparation des sexes, et qui va servir de mécanisme de résistance anticoloniale. Puis, dans un second temps, le voile sera abandonné dans l'action révolutionnaire.

A mi-chemin, peut-être au tout début des années 1980, j'ai dégotté à la librairie du Parti à Alger, la seule autorisée à importer de France des livres relativement récents, l'ouvrage d'Irène Gendrier. Il s'agit d'une biographie à l'américaine, au style alerte, menée au rythme du polar. Une sorte de thriller centré sur une vie, laissant le lecteur sur sa faim car il réduit toute action ou toute pensée de Fanon à une conséquence biographique.

Ce n'est que plus tard que je lirai les œuvres de Fanon. Je les ai lues seul, sans le secours d'un guide pour contextualiser et replacer cette parole dans le mouvement contre l'oppression coloniale ou l'oppression tout court, et surtout sans aucune connaissance psychiatrique. Je me considérais alors comme un autodidacte de Fanon, plongé sans filet dans une œuvre abyssale. Elle me paraissait en effet d'une profondeur sans fond, cette œuvre qui allait à l'encontre des grands courants de pensée dominants de l'époque. Mais il faut dire que si la phrase de Fanon a quelque chose d'épicurien, elle est aussi saisie par le démon de la complexité. Son univers n'est pas évident. Il ne se laisse pas pénétrer. La plongée dans les arcanes d'une pensée en cours d'élaboration a ceci d'exaltant, qu'elle déplace vers le parcours de l'auteur. Pour ma part, cela me renvoyait pour ainsi dire à la case départ puisque dès le

premier instant, c'était la trajectoire plus que la pensée qui m'avait interpellé. Mais sans doute l'une ne va-elle pas sans l'autre.

Je ne dirais pas que j'ai fait des ouvrages de Fanon mes livres de chevet. Mais j'y revenais de temps en temps, suffisamment du moins, pour que dans mon entourage je passe pour en être le spécialiste, les autres n'ayant jamais ouvert un seul de ses livres. Ainsi se bâtissent les gloires !

En 1987, on reparle de Fanon après un très long silence, pesant. Un colloque est organisé à Alger. *Révolution Africaine* met le paquet. Tout ce que la galaxie fanonienne compte de spécialistes a fait le déplacement. Une partie de la presse nationaliste ressort le vieux couplet recuit : on s'y étonne que Fanon soit considéré comme algérien, non pas du fait qu'il soit antillais mais du fait qu'il ne soit pas musulman. J'ai donné un texte à Bachir Rezzoug de *Révolution africaine* via mon ami Abdelmadjid Kaouah. Mon modeste pensum n'a pas trouvé place dans la publication spéciale consacrée au colloque sur Fanon. Oui, j'étais plutôt furieux qu'on m'ait fait bosser pour des prunes ! Mais enfin, la planète continue de tourner, cette fois-ci avec Fanon à bord. Juste retour des choses.

Il n'était pas difficile d'en déduire que, dans l'empyrée algérien, il en était de Fanon comme de la comète de Halley. S'il lui fallait des lustres pour repasser, elle ne manque le rendez-vous. Après ce colloque, nous étions sans doute reparti pour un bail.

Puis l'Algérie est entrée dans la phase démentielle des années 1990-2000. On ne parlait plus de Fanon. Pourtant, il eût fallu citer au moins cette phrase de lui, prophétie laïque : « Le colonialisme se poursuit par la lutte des anciens colonisés entre eux ». En plein dedans. Nuance : cela ne veut pas dire qu'il faille accabler le colonialisme de tous les maux dus à nos propres carences, voire à nos turpitudes.

C'est en France que, sous moult formes, j'allais être amené à croiser de nouveau le chemin de Fanon dont une, plus marquante, à l'occasion d'une visite rendue à Francis Jeanson dans sa maison de la petite ville de Claouey-sur-Lège, non loin de Bordeaux. Entre autres sujets de conversation, il avait évoqué Fanon. Dans les années 1950, il crée et dirige aux éditions du Seuil, à Paris, la collection «Ecrivains de toujours». C'est dans ce contexte qu'il voit arriver un jour dans son bureau un jeune Martiniquais qui lui avait envoyé par la poste, quelques mois auparavant, un manuscrit qu'il avait trouvé intéressant. Il s'agissait de Frantz Fanon. Il le convia à une rencontre. Les deux hommes engagèrent la conversation quand Jeanson lui dit qu'il était prêt à publier le livre mais que le titre ne collait pas. C'est à lui qu'on doit *Peau noire masques blancs*. Puis il fait l'éloge de l'analyse développée par Fanon. Ce dernier le taquine, un peu provoc : «C'est pas mal pour un Noir, non ?» C'est le genre de plaisanterie que Jeanson ne goûte guère. Il lui répond du tac au tac : «Si vous pensez que je suis capable de tenir un tel propos, autant vous en aller tout de suite. »

Je n'en suis plus très sûr, mais il me semble bien que c'est Jeanson qui a dit que Fanon n'écrivait pas mais dansait ses textes. Il expliqua qu'il les dictait en dansant et que ce mouvement se ressentait fatalement dans ses phrases.

Le point culminant aura été le colloque que nous avons organisé dans le cadre de l'ACB avec le précieux concours d'Alice Cherkî. Quelle apothéose que de constater à quel point Fanon reste pertinent et combien sa pensée se trouve toute ravigotée au contact des jeunes. Lui qui dansait ses textes doit pouvoir plaire à ceux qui chantent leurs gestes. Les jeunes de tout lieu et de tout temps. Tiens ! Une idée... comme ça... et si on rappait *Les Damnés de la terre*.

Références et précisions

-Un lycée de jeunes filles dans le quartier de Bab-El-Oued à Alger a reçu le nom de Frantz Fanon. Ce quartier était connu pendant la colonisation comme étant celui des petits blancs, la plèbe européenne de l'Algérie coloniale.

-Par son sens politique, Abane Ramdane est l'un des responsables du FLN les plus remarquables. Artisan du congrès de la Soummam qui a fourni à la révolution algérienne un texte doctrinaire et des institutions, il a su unifier le mouvement national autour de l'objectif de la lutte armée pour l'indépendance. Il a dirigé le FLN à Alger en pleine « Bataille d'Alger » en échappant au maillage de la ville par les parachutistes de Massu, avant de se rendre à Tunis pour demander des comptes aux responsables du FLN de l'extérieur. Pendant son séjour tunisois, il a connu Frantz Fanon avec qui, selon des témoignages, il discutait beaucoup. Ces échanges entre le politique et l'intellectuel ont inspiré à un dramaturge algérien, Messaoud Benyoucef, *Dans les ténèbres gitent les aigles*, une pièce de théâtre publiée en 2000 et jouée en France dans les années qui suivirent. Elle n'a jamais été jouée, à notre connaissance, en Algérie. Attiré dans un guet apens au Maroc, il a été assassiné par ses « frères » d'armes qui poussèrent le cynisme jusqu'à faire écrire dans *El Moudjahid*, le journal du FLN, qu'il était tombé au champ d'honneur.

-*El Moudjahid*, organe du FLN pendant la guerre de libération, il devient après l'indépendance le journal gouvernemental par excellence. Il donnait la position officielle au point où il en était perçu comme le summum de la langue de bois par les lecteurs algériens, lecteurs captifs puisqu'ils n'avaient pas le choix. Plus qu'un journal, *El Moudjahid* est un symbole comme le serait La Pravda dans l'ex-URSS. Symbole de la presse unique du parti unique.

-Gouvernement Provisoire de la République Algérienne (GPRA) proclamé officiellement au Caire le 19 septembre 1958. Il siégera à Tunis jusqu'en 1962. Il aura à mener les négociations dits Les Accords d'Evian sur l'indépendance de l'Algérie en mars 1962.

- *L'Unité*, organe central de l'Union Nationale de la Jeunesse Algérienne (UNJA), organisation de la jeunesse sous l'égide du FLN, issue de la Conférence nationale de la Jeunesse tenue en 1975 qui a unifié en une seule organisation les différents mouvements de jeunesse.

- Abderrahmane Aziz, de son vrai nom Abdelaziz Ait Abderahmane : il était né le 5 juillet 1920 à la Casbah d'Alger où ses parents, originaires d'Azzefoun, étaient installés. Il est décédé le 5 février 1992.

- R. A. : Révolution Agraire, mesure phare de la politique de Houari Boumediène arrivé au pouvoir par un coup d'Etat en 1965, qu'il ne quittera qu'à son décès en 1978.

- « L'Algérie se dévoile », paru le 16 mai 1957 dans *Résistance algérienne*, ce texte a été repris dans L'an V de la révolution algérienne.

- Parti = Parti FLN, cela va de soi. Dans le langage officiel de l'époque, parler de parti renvoyait automatiquement au FLN. Lequel avait ouvert une librairie dans les anciens locaux d'*Alger Républicain*. L'avantage de cette librairie est qu'elle était la mieux achalandée de la ville.

- Irène Gendrier, *Frantz Fanon*, Le Seuil, collection « L'histoire immédiate ».

- *Révolution Africaine*, Hebdomadaire appartenant au parti du FLN, fondé par maître Vergès à Alger.

- Colloque tenu le 9 mai 2009 à Paris en présence de Sadek Hadjerès, Mohamed Harbi, Djoher Gherzi, Christiane Achour, Olivier Fanon, Paul Bouvier, Naaman Kessous, Nabile Farès. Les actes de ce colloque ont été publiés par la revue de l'ACB, « Actualités et culture Berbère ».

- Née à Alger en 1936, Alice Cherki a fait des études de médecine après un passage en hypokhâgne. Interne en psychiatrie à l'hôpital de Blida Joinville en 55. Participe à la lutte pour l'indépendance de l'Algérie. Exilée en France en 1957, interne provisoire des hôpitaux psychiatriques de la Seine, elle rejoint la Tunisie en 1958 puis la RDA et de nouveau l'Algérie indépendante en 62. En France depuis 1965, elle exerce à Paris comme psychiatre et psychanalyste. Collaboratrice de Frantz Fanon, elle en a écrit un portrait : *Frantz Fanon, portrait*, Editions du Seuil, 2000.

Dalila MORSLY

L'interaction Noir/Blanc en contexte colonial. Intuitions sociolinguistiques chez Frantz Fanon

« ... parler c'est exister absolument pour l'autre »
Frantz Fanon, *Peau Noire, masques blancs*, p. 10.

Les problèmes linguistiques ne constituent pas une préoccupation majeure dans l'œuvre de Fanon. On trouve, cependant, en particulier dans *Peau noire et masques blancs*, quelques notations que l'on peut considérer comme des intuitions sociolinguistiques qui aident à comprendre les rapports langagiers entre colonisés et colonisateurs. Cet article se propose d'examiner le premier chapitre de *Peau noire et masques blancs*, intitulé de façon significative: "Le Noir et le langage".

Peau noire et masques blancs peut se définir comme un programme pour une entreprise de désaliénation qui concerne autant les Noirs qui ont à se libérer de leur complexe d'infériorité à l'égard des Blancs, que les Blancs qui ont, eux, à abandonner leur morgue à l'égard des Noirs :

« Je veux vraiment amener mon frère, Noir ou Blanc, à secouer le plus énergiquement la lamentable livrée édifiée par des siècles d'incompréhension » (p. 10).

Le texte de F. Fanon qui, pourtant, ne croyait pas ou ne souhaitait pas la promotion du créole, annonce, dans son objectif politique, le mouvement de la linguistique créoliste représenté, entre autres, par Félix Lambert-Prudent qui appellera, comme une nécessité, comme une urgence à l'élaboration d'une créolistique qui permettrait de désaliéner l'Antillais :

« Faire la part du réel objectif et subjectif dans l'immense fiction historique, ethnographique et journalistique qui nous engue, voici la première tâche que devraient se fixer la réflexion et la recherche sur l'homme antillais » (1980, p. 103).

« ... lamentable livrée édifiée par des siècles d'incompréhension » (F. Fanon), « Immense fiction historique, ethnographique et journalistique » (F.-L. Prudent) : voilà ce qui caractérise les relations Noirs/Blancs et l'anthropologie antillaise dont il faut absolument sortir, dont il faut libérer à la fois les Noirs et les Blancs.

L'entreprise de désaliénation langagière que propose Fanon prend la forme d'une description des attitudes et représentations linguistiques observées de façon "spontanée" et qui paraissent, selon lui, caractériser les rapports entre Noirs et Blancs en situation coloniale : « Les attitudes que je me propose de décrire sont vraies. Je les ai retrouvées un nombre incalculable de fois. » Les comportements langagiers entre Noirs et Blancs sont situés, comme l'indique l'exergue présentée ci-dessus, dans une interaction qui est le lieu où se construisent, pour des locuteurs dont le statut social et culturel est fixé par le contexte de colonisation, les pratiques, les représentations et les identités linguistiques. F. Fanon note les principaux aspects de cette interaction en décrivant à la fois le comportement linguistique des Blancs et celui des Noirs.

Le Blanc face au parler du colonisé

F. Fanon utilise les termes de *patois* ou de *dialecte* pour désigner le créole parlé aux Antilles. Ces termes lui permettent de rendre compte de la situation de domination que connaît le créole par rapport à la langue française. Aux Antilles, « La langue officiellement parlée est le

français » (p. 22). Cette situation produit l'infériorisation du Noir par le Blanc car elle installe des représentations minorisantes du Noir et de sa langue. Cette minoration se traduit dans les attitudes que les Blancs adoptent dans l'interaction et dans les discours que les Blancs tiennent sur les comportements linguistiques des Noirs. F. Fanon illustre ces processus d'infériorisation en citant de nombreuses anecdotes qui montrent le *paternalisme linguistique* des Blancs et leur conception infantilisante du parler des Noirs. Ces anecdotes lui permettent de repérer un certain nombre de marqueurs linguistiques qui caractérisent ces processus d'infériorisation :

– La simplification syntaxique et morphologique : « Toi quitté grande Savane pourquoi et venir vers nous ? » (p. 24).

– L'adoption d'un ton ou d'un rythme adaptés aux échanges entre Noirs et Blancs : « Les Noirs, je les connais ; il faut s'adresser à eux gentiment, leur parler de leur pays ; savoir leur parler ... » (p. 24).

– L'utilisation de termes d'adresse posant la supériorité du colonisateur par rapport au colonisé comme « mon brave », « monz'ami », par exemple.

On a là tous les ingrédients de ce qu'il est convenu d'appeler le parler "petit-nègre" et F. Fanon n'hésite pas à utiliser ce terme tout en analysant les fonctions. L'invention du parler petit-nègre assigne, dit Fanon, une identité au Noir : « Parler "petit-nègre" à un nègre, c'est le vexer, car il est celui-qui-parle-petit-nègre » ; il indique au Noir quelle place la société coloniale lui assigne et lui rappelle qu'il doit s'en tenir à cette place : « Parler petit-nègre, c'est exprimer cette idée : "Toi, reste où tu es" » (p. 26). Le recours au parler petit-nègre, enfin, installe une relation conflictuelle entre Blancs et Noirs qui détruit le Noir : « ... parler petit-nègre, c'est enfermer le Noir, c'est perpétuer une situation conflictuelle où le Blanc infeste le Noir de corps étrangers extrêmement toxiques. »

Le Noir face à la langue du colonisateur

Le comportement linguistique du Noir est envisagé par Fanon sous deux aspects : le rapport à la langue française et le rapport à sa propre langue, le créole.

La langue française devient en quelque sorte la valeur étalon du linguistique et le comportement du Noir va consister à tenter de parler cette langue et surtout la norme de français qu'il imagine être celle du Blanc. Le Noir manifeste ainsi le désir de s'approprier la langue française et veut croire, par ce désir désespéré, à une possible promotion culturelle et sociale, veut croire qu'il fera oublier sa "peau noire", et qu'il pourra se rapprocher de cette humaine condition que lui dénie le Blanc : "Le Noir antillais sera d'autant plus blanc, c'est-à-dire, se rapprochera d'autant plus véritable homme, qu'il aura fait sienne la langue française." (p. 14)

Frantz Fanon note quelques faits qui illustrent ce comportement qu'il caractérise comme un comportement d'aliéné :

– Représentation positive de la maîtrise du français : les Antillais qui parlent français sont objets de respect et de crainte, sont traités comme des « quasi-Blancs ». Ce n'est pas un hasard si, en Martinique, ajoute Fanon, à l'expression française : « parler comme un livre », on a substitué l'expression : « parler comme un Blanc ».

– L'auto et l'hyper-correction caractérisent souvent l'expression en français des Antillais. Le cas le plus flagrant est celui du phonème /R/. Les Antillais s'appliquent à démentir, « à réagir contre le mythe du Martiniquais qui mange les R ». » Fanon décrit comment le Noir antillais va se saisir du /R/, entrer « en conflit ouvert avec lui. » Comment « il s'appliquera non seulement à rouler les R, mais à les hurler » (p. 16).

Pour illustrer en dérision ce comportement, Fanon recourt, là encore, à une anecdote qui raconte l'histoire d'un Martiniquais qui arrive au Havre, en France, entre dans un café et

demande « avec une parfaite assurance » : "Garrçon ! Un vé de biè". Et Fanon commente : « Soucieux de ne pas répondre à l'image du nègre-mangeant les R, il en avait fait une bonne provision, mais il n'a pas su répartir son effort » (p. 16).

Cette sur-valorisation de la langue du colonisateur a, bien entendu, pour pendant une dévalorisation par le Noir lui-même, de sa propre langue. Cette dévalorisation se traduit de plusieurs façons :

– Abandon du créole une fois le français maîtrisé. Fanon cite l'exemple de ce "débarqué" qui revient après quelques mois d'un séjour en France et semble, en quelque sorte, frappé d'amnésie à l'égard du créole : « Le "débarqué", dès son premier contact, s'affirme ; il ne répond qu'en français et souvent ne comprend plus le créole. » (p. 18).

Fanon rapporte, selon le processus argumentatif qu'il met en œuvre dans tout le texte, une anecdote dont il affirme qu'elle fait partie du folklore antillais et dont il considère qu'elle constitue « une singulière thérapie » :

« Après quelques mois passés en France, un paysan retourne auprès des siens. Apercevant un instrument aratoire, il interroge son père, vieux campagnard-à-qui-on-ne-la-fait-pas : "comment s'appelle cet engin " ? Pour toute réponse, son père le lui lâche sur les pieds et l'amnésie disparaît » (p.18).

– Chasse au créole et aux créolismes et cette stratégie permet d'instaurer la discrimination sociale. Ainsi, "la bourgeoisie aux Antilles n'emploie pas le créole, sauf dans ses rapports avec les domestiques". Certaines familles interdisent l'usage du créole à la maison et les mères –notation intéressante pour l'étude du rôle des mères dans la transmission des langues– traitent leurs enfants de *tibandes* lorsqu'ils parlent créole. Fanon cite un poème de Damas qui traduit bien cette répression qui s'exerce à l'égard de l'usage du créole ; nous en rapportons le passage le plus significatif pour notre propos (p. 16) :

« ... taisez-vous vous ai-je dit qu'il vous fallait parler français
le français de France
le français du Français
le français français. »

En guise de conclusion

L'ensemble des notations proposées dans ce chapitre de *Peau noire masques blancs* intéressent un problème important des études sociolinguistiques : celui du rapport aux langues, envisagé à la fois dans une perspective individuelle et identitaire et dans une perspective sociale et culturelle.

L'analyse de Fanon montre comment émergent les représentations symboliques que des locuteurs se forgent, dans la relation à l'autre, dans l'interaction linguistique, à propos de la ou des langues qu'ils parlent. Il montre aussi que ces représentations sont, d'autre part, étroitement liées à ce que Bourdieu – dont Fanon semble, d'une certaine façon, annoncer les analyses – nomme les *rappports de production linguistique*, c'est-à-dire les conditions sociales dans lesquelles tout acte de communication, tout discours sont émis. Ces rapports de production linguistique dépendent, ainsi que l'explique Bourdieu, du rapport de force symbolique entre les locuteurs ou les groupes de locuteurs engagés dans une situation de communication c'est-à-dire de l'importance de leur *capital d'autorité*.

Or, rapports de force et capital symbolique sont déterminés par les politiques linguistiques mises en œuvre dans un contexte sociolinguistique où la hiérarchie des langues, version linguistique des rapports de domination linguistique, est posée par le colonisateur en termes d'inégalité sociale mais aussi en termes d'inégalité raciale.

Les intuitions sociolinguistiques de Fanon restent aujourd'hui, encore, pleines d'enseignement.

Bibliographie

- FANON, Frantz, 1952, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Le Seuil, « Points ».
- PRUDENT, Félix-Lambert, 1980, *Des baragouins à la langue antillaise*, Paris, Éditions caribéennes.
- BOURDIEU, Pierre, 1892, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.

Hamid NACER-KHODJA

Sénac-Fanon : d'une filiation idéologique

Jean Sénac (1926-1973) – Frantz Fanon (1928-1961), une rencontre, un texte, des écrits, une identique lutte idéologique. Notre propos n'est pas de confronter deux destins singuliers pour une patrie algérienne hors de l'ordre colonial (objet de quelques travaux) mais de penser une histoire littéraire, discipline négligée sinon occultée dans les Belles Lettres du Maghreb alors qu'elle constitue à nos yeux l'ossature de tout discours critique où l'idéologie est matricielle.

Sénac-Fanon, c'est une rencontre d'hommes qui se sont croisés au Premier Congrès des Ecrivains et Artistes Noirs, des 19 au 22 septembre 1956 à l'université de Paris-Sorbonne. On mesure aujourd'hui l'importance de cette manifestation dans l'émergence militante d'une négritude confinée jusque là à la stricte littérature. Les écrivains algériens en exil à Paris l'ont accueilli avec enthousiasme et étaient invités par Mario de Andrade. Cependant, une délégation comprenant Ismaël Aït-Djafer, Henri Kréa, Kateb Yacine et Jean Sénac s'est vue opposée une fin de non-recevoir à leur « *entrée à l'amphithéâtre Descartes ce soir à 21h30* ». Après une lettre collective en date du 20 septembre 1956 dénonçant « *une manière tristement analogue aux plus déplaisantes méthodes "européennes" que nous connaissons si bien en Algérie* », et une réponse du lendemain signée Alioune Diop soulignant le malentendu tout en précisant que « *les hommes de culture de l'Afrique du Nord sont les bienvenus. Ils ont les mêmes problèmes et sont des nôtres* », ils purent finalement participer aux travaux avec le statut d'observateurs. De ce dialogue initiateur entre écrivains de l'Afrique Blanche et de l'Afrique Noire – selon la distinction colonialiste de l'époque –, les premiers ont exprimé leur pleine solidarité et interaction à leurs confrères du même continent. Dans ce cadre, un message et un poème-programme, écrit par Sénac seul mais signé par ses amis, est lu puis publié dans *Présence Africaine* qui accueille le Actes de ce colloque-événement :

« Salut aux écrivains et artistes noirs

Nous Ecrivains Algériens, saluons le Premier Congrès Mondial
Des Ecrivains et Artistes Noirs, par le cri de nos fusillés,
La douleur de nos femmes
Et ce crime :
L'amertume de nos enfants. »

A ce même congrès et publié dans le même numéro de *Présence Africaine* en juin-novembre 1956, l'intervention de Fanon porte le titre de « Racisme et Culture », analyse magistrale, toute habitée déjà de l'enrichissement apporté par l'expérience algérienne.

Selon un carnet de l'écrivain daté de 1956, Sénac revoit Fanon le 24 octobre 1956 à Paris dans des circonstances qui restent à établir. Les deux auteurs débutants – l'un a publié *Peau noire masques blancs* en 1952 au Seuil et l'autre *Poèmes*, en 1954, chez Gallimard – se sont-ils lus ? Aucune ressemblance dans les écritures mais une interrogation comparable du fait colonial. Il est perçu chez Sénac dans un titre significatif, « Matinale de mon peuple » (écrit en 1949-1950 en Algérie), où l'artiste-peintre Baya à la fois sujet et dédicataire est invitée à prendre la parole (« *Dis que bientôt l'acier refusera la gorge/bientôt le douar entamera la nuit* »), pour une violente rupture idéologique, sinon un programme politique annonçant en termes prophétiques la fin d'une époque et l'avènement brutal d'une autre, celle du jour contre la nuit, « *la nuit coloniale* », selon la vulgate des mouvements nationalistes.

Cette interrogation est aussi manifeste chez Fanon dès son essai de 1952. Mais c'est au niveau des textes journalistiques que l'anticolonialisme de Sénac est plus évident comme l'illustre sa « Lettre à un jeune Français » qui fait écho à la « Lettre à un Français » de Fanon et par son action militante au sein de la naissante Fédération du FLN en France. On sait que, dès son installation à Blida, Fanon a pris la mesure de ce qui se préparait et n'a pas hésité à s'engager aux côtés des nationalistes en Algérie. Tous deux sont en pleine transformation dans leur expression car la lutte de libération oblige à des positionnements autres : Sénac abandonne (provisoirement) ses poèmes plus intimistes pour ne publier que des écrits militants ; Fanon se détache des Antilles, au centre de *Peau noire masques blancs*, pour engranger ses observations sur ce pays dont il adopte la lutte, observations qui vont nourrir les articles de presse et ses futurs essais. Lors de la rencontre à Paris, évoquée précédemment, Fanon remet à Sénac une copie de sa « Lettre de démission au Ministre-Résident Robert Lacoste », document essentiel dans la carrière de ce jeune psychiatre exerçant dans un établissement hospitalier officiel, venant de quitter définitivement une Algérie coloniale, très « va-t'en-guerre » depuis la victoire en France du chef de gouvernement Guy Mollet et des socialistes en janvier 1956. Sénac, en relation avec des étudiants de gauche collaborateurs d'une petite revue culturelle *Exigence* (revue politique et littéraire), est chargé de préparer un dossier sur l'Algérie en guerre : il insère cette lettre, avec des textes de Kateb, Kréa, Lacheraf et sa première version du *Soleil sous les armes - Eléments d'une Poésie de la Résistance Algérienne*, avec une introduction (sans doute du comité de rédaction), « Contre la pacification de la poésie ». Compte-tenu de la tonalité ouvertement anti-colonialiste de l'ensemble des textes, le numéro de la revue est saisi, ce qui entraîne rapidement sa disparition.

Dans l'état actuel de la documentation, nous ne savons pas si Sénac et Fanon – qui quittera très vite Paris pour Tunis –, se sont revus de nouveau. Deux certitudes : Sénac cite Fanon dans les deux versions du *Soleil sous les armes*, lesquels renfermant des conceptions fanoniennes avant l'heure sur la littérature, la culture nationale, la fonction de l'intellectuel dans la cité et pour le peuple, etc.; les deux hommes sont restés en contact politique et militant en collaborant à *El Moudjahid*, et ce à compter de son n° 7 de septembre 1957. Fanon suspend cette collaboration en 1960, tout comme Sénac qui se réfugie dans sa « Maison du Berger » à Châtillon-en-Diois dans la Drôme pour différentes raisons.

A la mort de Fanon le 6 décembre 1961, Sénac écrit un texte émouvant, « Bonjour Fanon », un bref mais dense hommage à « un homme, un écrivain, un savant ». Trois portraits donc s'interpénètrent. Portrait d'un maître à penser, à la fois « feu de vigie » et « lampe au bivouac » qui vient de s'éteindre et qui a enseigné que « la Révolution, c'est justement l'infini relais des hommes, la mise en commun des qualités et des hommes ». L'influence d'un penseur politique dans le souffle idéologique d'un poète qui paradoxalement ne se voulait pas « un écrivain politique » est manifeste chez Sénac qui se proclamait « citoyen éveillé ». Portrait moral ensuite, proche du panégyrique d'un artisan-bâisseur : « Boulanger, paysan, voilà ce qu'il était aussi. Avec une lucidité lyrique absolument nouvelle, une chaleur humaine bouleversante, une exigence impitoyable. » Portrait d'un intellectuel, enfin, conciliant idées et action quotidienne, vie et œuvre, prémonition et perspective. Ce « frère moderne de Saint-Just » (icône érigée en vertu par Sénac) a été exemplaire puisqu'il « enseigne à raisonner, à parler, à lutter contre l'aliénation et à bâtir avec une langue des images, des méthodes et des armes neuves. » Sénac est aussi prémonitoire puisqu'il considère Fanon comme un intellectuel du Tiers Monde naissant depuis la conférence de Bandoeng : « Le Tiers Monde, avec lui, jette les béquilles de l'Europe et avance de son propre pas. Il y fallait une audace et une lucidité admirables, beaucoup de générosité, et cette violence qui est amour. » Le processus du diptyque Révolution/Amour, si cher à Sénac, est déjà en marche.

Le titre « Bonjour Fanon » comme l'excipit homonyme laissent présager des suites projetant la pensée et l'action de Fanon dans l'avenir. A l'indépendance, Sénac exilé en France durant toute la durée de la guerre rentre en Algérie croyant ardemment en une « *république des pauvres* » construisant « *l'homme nouveau tant rêvé par Marx, Rimbaud et Fanon.* » Il ne cessera d'assurer la postérité de ce dernier.

Sénac le cite au préalable dans son œuvre poétique. Dans *A corpoème* (écrit en 1968), un voyage entre Alger et Blida mis en mots, sons et couleurs, Fanon est cité entre deux autres « blidéens », Kréa et Gide. Le poète traduit le décalage entre l'incarnation historique de ces trois auteurs dans sa formation-vie d'homme et la réalité amère qu'il connaissait, comme Fanon occulté par les nouveaux dirigeants du « pouvoir révolutionnaire » pour d'énigmatiques contingences politiques. Dans *dérisions et Vertige* (écrit entre 1967 et 1972), Sénac hurle une *Ode à l'Amérique africaine*, une longue litanie de noms donnant une dimension universelle à sa poésie scandant avec récurrence le slogan *free man*. L'Afro-africain Fanon est nommé entre René Char et Antonin Artaud, deux maîtres en poésie de Sénac qui prône le « *pouvoir noir* » et partage une solidarité sans limite pour les afro-américains minoritaires et dominés par les « *sirènes des porcs* » (surnom que donnaient les Black Panthers aux policiers).

Fanon et l'afro-américanisme sont particulièrement traduits par Sénac sur les ondes dans ses émissions « Le poète dans la cité » (1964-1965) et « Poésie sur tous les fronts » (1967-1971). Dans cette décennie de contestations radicales et d'utopies révolutionnaires en Occident alors que l'anticolonialisme est encore vivace dans de nombreuses « zones de tempêtes » du Tiers-Monde, la violence révolutionnaire fanonienne est professée dans une poésie tricontinentale des peuples en lutte. En Afrique encore sous domination portugaise, les titres des émissions renvoient à des programmes de décolonisation : « Un soleil pour l'Afrique » (juillet 1968) et « De Lumumba aux maquis de l'Angola : le chant armé des peuples » (août 1968). La ségrégation raciale aux Etats-Unis et son prolongement, l'exil des Panthères noires à Alger, « *Mecque des révolutionnaires* », a retenu l'attention du poète. Ce dernier les côtoyait, était abonné à leur bulletin qu'il diffusait avec le poster de Fanon (dont un orne sa « cave-vigie ») et assurait leur relais à la radiodiffusion algérienne par la réalisation de nombreuses émissions dont nous retenons, « La grande protestation des poètes américains d'ascendance africaine » (septembre 1967) et « Martin Luther King » (avril 1968).

D'une rencontre politico-littéraire à une filiation idéologique, Sénac a connu, lu et encensé Fanon qu'un trait majeur rapproche : une crise identitaire née d'un contexte psychocolonial (voire post indépendant pour Sénac) qui les a conduit tous deux à l'engagement pour l'Algérie et à l'identification au peuple algérien. C'est dans cet engagement qu'ils ont trouvé leur équilibre, envers et contre tous les esprits chagrins de leur pays post colonial.

Références et précisions

-Sur les relations Fanon/Sénac, voir : Laura Prosdocimi, *La dialectique révolutionnaire chez Jean Sénac*, thèse de lauréat université de Padoue, Faculté des lettres et philosophie, 1985, 123 p, chapitre VIII et « Retrouver Jean Sénac dans les paroles de Frantz Fanon » (extraits in *Awal*, « Spécial Jean Sénac », Paris, n° 10, 1993, pp. 89-92. Voir aussi : Malek Bouyahia, « "*Braconniers*" en territoires intimes : Fanon et Sénac ou les appartenances critiques » in *Penser aujourd'hui à partir de Frantz Fanon* (colloque des 30 novembre-1er décembre 2008), Editions en ligne, Université Denis Diderot Paris VII, février 2008.

-Edition du Premier Congrès des écrivains et artistes noirs de 1956 : *Présence Africaine*, Paris, VII, septembre-octobre 1956, pp. 380-381. Ce même numéro reproduit aussi un autre texte de Sénac avec les mêmes signataires « Message des écrivains algériens aux écrivains et artistes noirs » - Sur les deux correspondances Sénac/Diop, voir- voir aussi Issac Célestin Tchého, « Deux messages d'écrivains algériens aux écrivains et artistes noirs : les

jalons d'un dialogue Tran-Africain », Yaoundé, *Annales de la faculté des lettres et sciences humaines*, n° 11, 1984, pp. 207-218 - Pierre Rivas, « Eléments pour une lecture de "Salut aux écrivains et artistes noirs" » in *Celaan*, spécial « Jean Sénac : poète du soleil », New York, volume 7, n°3, 2009, pp. 155 à 159.

- Sur les textes de Sénac cités : Jean Sénac, *Œuvres poétiques* (préface de René de Ceccatty- Postafce de Hamid Nacer-Khodja), Arles, Actes Sud, 1999, p.56. - Carnet de 1956 fonds Jean Sénac, Bibliothèque municipale de Marseille - La »Lettre à un jeune Français », *Esprit*, Paris, mars 1956.

Jean Sénac, *Le Soleil sous les armes*, Rodez, Editions Subervie, octobre 1957.

Le texte de Sénac, « Bonjour Fanon » in *Poésie au Sud, Jean Sénac et la nouvelle poésie algérienne d'expression française*, Marseille, Archives de la Ville, 1983, p 76.

- *Exigence*, n°5, 2^{ème} année, janvier 1957, 3 place des Vosges, Paris. Dirigée par Gael Le Roy, le comité de rédaction de cette publication de gauche comprend notamment François Bott et Frédéric Gaussen, futurs responsables du quotidien *Le Monde* (le premier deviendra responsable du *Monde des Livres* et, à ce titre, accueillera des articles de/sur Sénac). Sur la revue *Exigences*, renseignements recueillis auprès de Mme Armelle Reine, de l'IMEC (du temps où l'Institut Mémoires et Edition Contemporaine était domicilié au 25, rue de Lille, Paris 7^è). La lettre de démission de Fanon reprise dans Frantz Fanon, *Pour la révolution africaine*, Paris, Maspero, 1964. A ce jour, personne n'a souligné cette première publication de ce document.

-Alger, La Mecque des révolutionnaires est une expression d'Amilcar Cabral, à l'époque chef du mouvement de libération du Mozambique.

- Bulletin, « The des Black Panthers, Black Community News Service », hebdomadaire publié en 1968-1969 à San Francisco par le « Ministère de l'information » du « Black Panthers Party ».

Victor PERMAL
Mon Fanon à moi

« Le combat collectif suppose une responsabilité collective à la base et une responsabilité collégiale au sommet. Oui il faut compromettre tout le monde dans le combat pour le salut commun. Il n'y a pas de mains pures, il n'y a pas d'innocents, pas de spectateurs. Nous sommes tous en train de nous salir les mains dans le marais de notre sol et le vide effroyable de nos cerveaux. Tout spectateur est un lâche ou un traître. » (*Les Damnés de la Terre*)

Je suis né dans le même pays que mon Fanon à moi et... sous la colonie... lui en 1925, moi 15 ans après en 1940. Notre pays est ce lieu du monde où vivent « des hommes de soif bonne circulant fous autour de mares empoisonnées » (Aimé Césaire) ; c'est sans doute cela aussi qui a amené le jeune Frantz Fanon à publier à 27 ans, *Peau noire masques blancs*. Une pensée en construction qui s'affirmera dans les pratiques du médecin militant psychiatre en terre d'Algérie.

Quelle est donc cette pensée en construction ?

Notre pays commun : La Martinique... Une société créée et organisée sur la rencontre de l'Afrique et de l'Europe en terre d'Amérique... Une histoire de rapt, d'enlèvement, histoire pensée, voulue, systématisée. Une histoire de maîtres et d'esclaves. De colons et de colonisés. Une histoire qui s'étire sur plus de quatre siècles de conquêtes en extermination, de domination en domination, d'exploitation en exploitation et qui se réalise en permanence dans l'enfermement effroyable, à la face du monde, d'un peuple. Le nôtre. Le colon chez nous est un exhibitionniste et c'est Fanon qui parle : « Son souci de sécurité l'amène à rappeler au colonisé que le "maître ici, c'est moi". Le colon entretient chez le colonisé une colère qu'il stoppe à la sortie.» (*Les Damnés de la Terre*)

Les victimes crient ... « Non au mépris de l'homme. Non à l'indignité de l'homme. A l'exploitation de l'homme. Au meurtre de ce qu'il y a de plus humain dans l'homme : la liberté. » (*Peau noire masques blancs*)

Les victimes dénoncent l'injustice historico-sociale du processus d'occupation, de peuplement de colonisation et de christianisation. Elles accusent les colonisateurs et dévastateurs : génocide des caraïbes et arawacks, remplacement de ceux-ci par des nègres capturés, achetés, vendus, esclavagisés. Les acteurs de la traite et de la mise en esclavage furent des criminels. Ceux qui manipulent l'histoire, les classes dominantes, nous disent qu'il est de très mauvais goût de dire cela. Les choses, proclament-ils, ont changé.

Mais voilà, l'histoire de l'Etat français qui a accepté, favorisé, aménagé la traite, qui a accepté, favorisé, aménagé, réglementé l'esclavage ... qui ensuite supprima la traite et abolit l'esclavage, n'est pas notre histoire.

Nous sommes dans la logique de ceux qui ont résisté à l'esclavage, de ceux qui ont lutté contre la déshumanisation des dominants comme des dominés.

« Si à un moment la question s'est posée pour moi d'être effectivement solidaire d'un passé déterminé, c'est dans la mesure où je me suis engagé envers moi-même et envers mon prochain à combattre de toute mon existence, de toute ma force pour que plus jamais il n'y ait, sur terre, de peuples asservis » (*Peau noire masques blancs*)

Autre citation tirée de *Peau noire masques blancs* :

« Le malheur de l'homme de couleur est d'avoir été esclavagisé. Le malheur et l'inhumanité du Blanc sont d'avoir tué l'homme quelque part. Sont encore aujourd'hui, d'organiser rationnellement cette déshumanisation.... Moi, l'homme de couleur, je ne veux qu'une chose : que jamais l'instrument ne domine l'homme. Que cesse à jamais l'asservissement de l'homme par l'homme. C'est à dire de moi par un autre. Qu'il me soit permis de découvrir et de vouloir l'homme où qu'il se trouve. »

Mon Martiniquais Fanon a découvert et voulu l'homme en Algérie. Une vie de médecin psychiatre, sans équivoque. Une honnêteté de démarche intellectuelle, une réflexion approfondie, lucide sur l'aliénation, une implication claire et résolue dans la lutte de libération du peuple algérien, une distanciation tranquille dans le processus et par rapport au processus de décolonisation lui permettant des écrits prémonitoires sur l'après révolution. C'est tout cela qui pour moi est porteur de sens.

La pensée de Frantz Fanon, véhiculée dans ses textes peut contribuer aujourd'hui à féconder nos luttes et singulièrement celles du peuple martiniquais.

L'histoire des victimes qui crient, celle qui a déclenché l'écriture de *Peau noire masques blancs*, continue. Il nous est fait violence et nous résistons. Notre pays est toujours possession française, toujours administré par l'Etat français. Nous ne sommes pas reconnus comme peuple. Il nous est octroyé un statut de citoyen français apparaissant comme une suprême générosité. L'idée directrice de l'Etat français est d'émettre des principes de base pour structurer la société martiniquaise. L'un de ces principes est le principe d'égalité corrélé au principe de réciprocité dans un cadre prédéfini par la constitution française.

En clair, l'idée n'est pas de définir une autonomie et encore moins une indépendance négociée, l'idée est de faire admettre une égalité de droit et de dignité de tous les citoyens français et donc d'obliger à une soumission aux lois de la France. Notre peuple ne s'appartient pas, car, pour la France, il n'y a pas de peuple martiniquais, mais une population française d'outre-mer. Nous ne sommes pas collectivement propriétaires de nous-mêmes, de notre territoire, nous sommes propriété de la France. Suprême imposture. Par voie de conséquence notre volontaire soumission à cela est une suprême aliénation.

Nous sommes privés des moyens de mises en valeur et de fructification de nos ressources et donc pas de manifestation de notre créativité propre, de notre génie propre dans des productions librement choisies hormis les arts et la littérature.

Notre besoin de dignité n'est pas satisfait. Les événements de Février 2009 en Guadeloupe et Martinique ont bien manifesté cela. Entendu certainement...

Réponse de l'Etat français : organiser les états généraux de l'outre-mer et laisser s'exprimer les populations directement et par la voix et la voie des parlementaires « français d'outre-mer ». Suprême insulte.

Et voici Frantz Fanon l'Algérien :

« La libération de l'individu ne suit pas la libération nationale. Une authentique libération nationale n'existe que dans la mesure expresse où l'individu a amorcé irréversiblement sa libération. Il n'est pas possible de prendre ses distances à l'égard du colonialisme sans, en même temps, les prendre à l'égard de l'idée que le colonisé se fait de lui-même à travers le filtre de la culture colonialiste. » (*El Moudjahid*, n°22 du 16 avril 1958)

Notre aspiration à devenir pleinement sujet de notre histoire collective se trouve sans cesse contrecarrée. D'où, pour nous, la nécessité de repérer les asservissements actuels de toutes natures pour mieux les traquer, les combattre.

« Quand on réfléchit aux efforts qui ont été déployés pour réaliser l'aliénation culturelle si caractéristique de l'époque coloniale, on comprend que rien n'a été fait au hasard et que le résultat global recherché par la domination coloniale était bien de convaincre les indigènes que le colonialisme devait les arracher à la nuit. Le résultat, consciemment poursuivi par le colonialisme, était d'enfoncer dans la tête des indigènes que le départ du colon signifierait pour eux retour à la barbarie, encanaillement, animalisation. » (*Les Damnés de la Terre*)

L'Etat colonial nous impose son système de valeurs. Ce système est repérable dans l'unité du discours tenu par les classes et les forces politiques dirigeantes : discours sur le Développement et sur la spécificité de « ce département », sur le rôle de vitrine de la France dans la Caraïbe, sur la notion d'intégration à l'ensemble européen, accessoirement dans l'ensemble caraïbéen. Ce sont là les nouvelles impositions auxquelles sont soumises les analyses de la société martiniquaise. Dans cette logique, notre destin est lié au destin de la France. Si la France décide de faire la guerre en Afghanistan, de mettre de l'ordre en Côte d'Ivoire, de faire « entendre raison » à Kadhafi, de changer sa monnaie, cela devient notre problème. C'est bien la preuve de notre collective aliénation. C'est bien aussi de cette situation qu'il s'agit de sortir.

Voilà ce que nous suggère Frantz Fanon l'Algérien :

« Il ne faut pas seulement se contenter de plonger dans le passé du peuple pour y trouver des éléments de cohérence vis-à-vis des entreprises falsificatrices et péjoratives du colonialisme. Il faut travailler, lutter à la même cadence que le peuple afin de préciser l'avenir, préparer le terrain où déjà se dressent des pousses vigoureuses. »

Brigitte RIÉRA

1955

Il a fallu que j'aie 55 ans pour entendre de la lecture de Fanon ce qu'il s'est passé en Algérie en 1955, ce qu'a été cette année 1955, en réalité. La magie des nombres était sans doute nécessaire pour soutenir l'effort d'avoir à sortir de la surdité. L'humain a besoin de toutes sortes de raisons et d'appareillages mirifiques pour s'atteler au travail qui le taraude : cela, heureusement, Fanon le dit aussi.

Ce chemin parcouru dans l'œuvre de Fanon, je l'ai entrepris d'autant plus aisément que, de loin en loin, j'y retrouvais des échos familiers de paroles entendues, rabâchées, auxquelles un éclairage violent à nouveau était donné, sur les colons, sur les Algériens.

« Chaque avion qui sillonne le ciel, chaque engin blindé qui s'avance dans le matin sont autant de taches de soleil dans le monde anxieux et indécis du colon. L'Européen ressent la secousse mais, dans les premiers mois de 1955, il pense que rien n'est perdu, qu'il y a toujours un futur du colonialisme en Algérie. » *L'An V*, p.61

« Anxieux et indécis », oui, c'est cela, et pensant que « rien n'est perdu », encore. Cependant,

« Dans les premiers mois de 1955, il arrive que circulent à Constantine des bruits selon lesquels, par exemple, Alger se trouverait entre les mains des nationalistes, ou à Alger, que le drapeau algérien flotte sur Constantine, Philippeville, Batna... » *L'An V*, p.61-62

Car le colonisé, même s'il est partout, n'existe pas, d'une certaine manière : pas en tant que citoyen, pas à la table du colon, pas dans ses réunions de famille. Pourtant ils se parlent, ils travaillent ensemble parfois, ils se connaissent mais des deux côtés d'un écran.

« Cette observation particulière renvoie à l'attitude globale du colonisé qui n'a presque jamais de conduites de vérité avec le colonisateur. Le colonisé n'avoue pas, ne se confesse pas, ne se fait pas transparent en présence du colonisateur. Voir la communication au Congrès de 1955 des psychiatres et neurologistes de langue française, sur l'Algérien et l'aveu dans la pratique médico-légale. » *L'An V*, Note p.115

Les pères non plus ne se sont pas confessés, ils ne se sont pas faits transparents en présence de leurs enfants, des deux côtés de l'Histoire. Silence de douleur, silence de pudeur, respect de la vérité, si complexe, tant ignorée.

« ...le colonialisme français doit savoir que l'appui le plus important apporté par les Européens d'Algérie à la lutte du peuple a été et demeure celui des colons. [...] Dans les campagnes, dès les premiers mois de 1955, les petits colons, les fermiers, les gérants sont tout à tour touchés. » *L'An V*, p.147

« A partir de 1955, de nombreuses fermes appartenant à des colons européens servent tout à tour d'infirmes, de refuges, de relais. Lorsque les troupes françaises prennent l'habitude, au cours de razzias, de détruire systématiquement les réserves en grains des populations algériennes, l'ALN décide de stocker ses approvisionnements dans les fermes des Européens. » *L'An V*, p.149

L'information, elle, a joué un rôle crucial, même s'il a été difficile au début d'identifier les protagonistes de cette guerre non dite.

Témoignage de Charles Géromini : « Nous étions en juillet 1955 et jamais jusqu'à ce jour je n'avais lu un seul tract émanant... de qui d'ailleurs ? On parlait du FLN, du MNA. » *L'An V*, p. 157.

Reviennent des bribes d'images, les vendeurs de journaux, les enfants qui se retrouvaient, qui pour dépenser la monnaie subtilisée à la quête du dimanche, qui pour acheter le journal.

« Progressivement, les adultes algériens, parce que réellement engagés maintenant dans des activités vitales pour la révolution, ou par prudence compréhensible, si l'on se réfère à l'atmosphère de rage xénophobe installée par les colons français en 1955, prennent l'habitude de confier à de jeunes Algériens le soin d'acheter ces journaux. [*L'Express, L'Humanité ou Le Monde*] » *L'An V*, p. 65.

Le transistor braille à longueur de journée. Les zazous le portent à l'épaule, les femmes le font suivre de pièce en pièce dans la maison, parfois on s'attroupe autour, entre voisins.

« L'acquisition d'un poste de TSF en Algérie, en 1955, représente l'unique moyen d'obtenir de source non française des nouvelles de la révolution. » *L'An V*, p. 66.

Intoxication ? Propagande ? Jusqu'au bout les organes de l'information règneront en maîtres sur *les événements*, pour les annoncer, les amplifier, les provoquer ou les détourner.

« ...en 1955, on va entendre des Européens et même des Algériens, se référer confidentiellement et comme vous révélant un secret d'Etat, à une technique d'émission à distance qui rappelle vaguement le système de signaux, de tam-tam, tel qu'on en trouve dans certaines régions d'Afrique. L'Algérien donne alors à l'Européen isolé, l'impression d'être en contact permanent avec le haut commandement de la révolution. » *L'An V*, p. 62.

Si je peux être fière de quelque chose, dans cette année 55, c'est de l'arrivée des femmes dans le combat, jamais cessé depuis. Fanon l'atteste, il s'en fait le héraut.

« Jusqu'en 1955, le combat est mené exclusivement par les hommes. Les caractéristiques révolutionnaires de ce combat, la nécessité d'une clandestinité absolue obligent le militant à tenir sa femme dans une ignorance absolue. » *L'An V*, p. 30.

« ...c'est à partir de 1956 que [l'] activité [de la femme algérienne] prend des dimensions véritablement gigantesque. » *L'An V*, p. 37.

« Les femmes en Algérie, à partir de 1955, commencent à avoir des modèles. Dans la société algérienne circule en effet l'histoire de femmes de plus en plus innombrables qui, dans les *djebels* ou dans les villes meurent, sont emprisonnées pour que naisse l'Algérie indépendante. » *L'An V*, p. 94.

Dans les articles de Fanon, dans ses notes cliniques, dans son journal puis dans ses livres, la guerre imaginée, lue, entendue, surgit dans sa crudité, avec ses armes lourdes, ses enfermements, ses disparitions, ses trahisons ou ses courages.

« [Le colonialisme] s' imagine qu'on apprécie notre puissance au nombre de nos mitraillettes lourdes. C'était vrai dans les premiers mois de 1955. Aujourd'hui, cela ne l'est plus. » *L'An V*, p. 13.

« On sait qu'en 1955-1956, les *centres d'internement* se sont multipliés à une cadence effrénée sur le territoire national. *Lodi, Paul Cazelles, Berrouaghia*... ont retenu des années durant pères et maris. » *L'An V*, p. 104.

« En 1955, le commandement militaire français, dans ses calculs des pertes algériennes, inclut presque toujours un certain nombre de blessés hypothétiques, qui, « faute de soin sont considérés comme morts. » *L'An V*, pp. 124-125.

« En tout état de cause, il importe de ne pas oublier que l'apparition de soldats tortionnaires remonte à l'hiver 1955. Pendant près d'un an, seuls les policiers ont torturé en Algérie. » *Pour la Révolution algérienne*, p. 75.

« Nous connaissons des officiers de police juifs qui, surtout en 1955-1956, ont retardé l'arrestation de patriotes décidée pourtant en haut lieu, leur permettant ainsi bien souvent de « disparaître ». *L'An V*, p.144.

Une guerre avec ses dates. Ses noms. Philippeville. 20 août.

« Dans les luttes armées, il y a ce qu'on pourrait appeler le point de non-retour. C'est presque toujours la répression énorme englobant tous les secteurs du peuple colonisé qui le réalise. Ce point fut atteint en Algérie en 1955 avec les 12000 victimes de Philippeville en 1956 avec l'installation par Lacoste des milices urbaines et rurales. » *Les Damnés*, p. 86-87.

Il aura fallu du temps pour faire place à tous ces morts ; la mort demande du recueillement, la naissance est suivie d'un silence, le silence qui suit les commencements.

« Les pleurs mortuaires classiques ne se retrouvent presque plus en Algérie. Tout cela a commencé en 1955 lorsque les troupes françaises, pour s'amuser, ou dans le cadre d'une répression, envahissaient une localité et mitraillaient cinq ou dix hommes. Ces morts collectifs, sans préparation, sans maladie soignée et combattue, abandonnés dans le fossé au bord de la route ne peuvent guère arracher, déclencher des mécanismes émotionnels, homogènes à une société. Les lamentations et les visages déchirés participent à un monde précis, équilibré. On ne pleure pas, on ne crie pas, on ne fait pas comme avant quand il s'agit d'assassinats multiples. On serre les dents et on prie en silence. » *L'An V*, p.103-104.

Et que l'on m'arrête si je mens.

« Le colonialisme ne s'y est pas trompé qui, à partir de 1955, a procédé à l'arrestation systématique de ces conteurs. » *Les Damnés*, p. 229.

Hervé SANSON
Frantz Fanon ou l'écriture tellurique

« Pourquoi ne pas essayer tout simplement de toucher l'autre, de sentir l'autre, de me révéler l'autre ?
Ma liberté ne m'est-elle donc pas donnée pour édifier le monde du *Toi* ?
A la fin de cet ouvrage, nous aimerions que l'on sente comme nous la dimension ouverte de toute conscience.
Mon ultime prière :
O mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge ! »
Peau Noire, masques blancs, p. 188.

C'est aussi cette vérité qu'il faudra entendre : Franz Fanon aura été un écrivain. L'entreprise de Fanon est une entreprise de mise en relation. Comment toucher l'Autre, et que son altérité ne soit plus le socle, le fondement de complexes infériorisants ? Cette poétique de la relation – avant la lettre d'Edouard Glissant – aboutit à une ferveur vibrante qui *ouvre* le texte, l'essai fanonien, à l'instant de sa conclusion. Cet essai de psychopathologie du Noir rompt ainsi résolument avec le ton, le registre académique, clos sur lui-même. Assuré de son bon droit, Fanon l'affirme dès les premières lignes : « Je n'arrive point armé de vérités décisives. » (p.5)

Dans ce premier ouvrage, une véritable mise en scène de la parole est orchestrée : s'affrontent en un ballet deux langages, le parler académique et le parler « petit-nègre » qui met en relief l'importance du souffle, du phrasé, de la voix chez Fanon. La problématique du langage est par ailleurs essentielle, *première* chez Fanon, puisque le premier chapitre du premier ouvrage de Fanon, « Le Noir et le langage », ordonne de façon déterminante, selon lui, la « compréhension de la dimension *pour-autrui* de l'homme de couleur. » (p. 13). Le premier article publié par Fanon, « Le syndrome nord-africain », institue une polyphonie : les préjugés des Européens vis-à-vis des Nord-Africains sont actés dans le texte par une typographie qui stratifie les différents lieux communs qui fondent le racisme occidental. Fanon travaille dès les commencements de ses recherches sur les représentations et cette remise en cause transite par le langage et la mise en place d'une *oratio* dans ses différents travaux. L'ironie dont Fanon fait montre dénonce la chosification dont ces hommes – les Nord-Africains – sont victimes. Dès lors, un procès d'« estrangement » a cours dans la description de ces hommes : l'interrogation à leur sujet est renforcée par deux occurrences du terme « créatures » pour les désigner.

« Quels sont-ils ?

Je vous le demande. Je me le demande. Quelles sont-elles, ces créatures affamées d'humanité qui s'arc-boutent aux frontières impalpables (mais je les sais d'expérience terriblement nettes) de la reconnaissance intégrale ?

Quelles sont-elles, en vérité, ces créatures, qui se dissimulent, qui sont dissimulées par la vérité sociale sous les attributs de *bicot, bounioule, arabe, raton, sidi, mon z'ami* ? » (p. 11-12)

Souhaitant lever le voile des représentations, Fanon perturbe le procès d'invisibilisation fait à cette population. L'usage des italiques souligne les dénominations caractérisant les Nord-Africains, celles qui leur sont attribuées par l'Autre, l'Européen sûr de sa supériorité

culturelle, morale, sociale. Le recours à un dialogue fictif en fin d'étude, entre lui-même et un Européen lambda commence par citer des paroles de médecins, rapportées entre guillemets, puis *glisse* à des formulations sans guillemets, véritables émanations du corps national français. *Vox populi*. Il n'y a dès lors plus nécessité à citer selon les normes d'usage, puisqu'il ne s'agit pas de propos ciblés, personnalisés mais ce que pense *tout un chacun*. La toute dernière séquence du texte adopte un ton volontiers défensif, pugnace, mais glissant du *vous* au *tu* : il en revient *in fine* à l'Homme universel, à la dimension humaniste, qu'il s'agit d'exhausser – au-delà de la division et la ségrégation des peuples.

« Votre solution, monsieur ?

Ne me poussez pas à bout. Ne m'obligez pas à vous dire ce que vous devriez savoir, monsieur. Si tu ne réclames pas l'homme qui est en face de toi, comment veux-tu que je suppose que tu réclames l'homme qui est en toi ? » (p. 24-25)

Cette quête d'humanité au cœur même de l'adversaire dicte une théâtralisation des discours.

Ainsi, les références à Césaire, Senghor, Sartre, Breton, Leiris, Mayotte Capécia parsèment ses différents livres : en tant qu'écrivain, Fanon convoque le référent littéraire dans ses essais politiques, sociologiques, psychologiques. Le point de vue de Fanon sur le rapport au langage du Noir déjoue les représentations figées, digérées du poète colonisé destructeur du langage normatif, menant une entreprise de déterritorialisation du langage du colonisateur. Aimé Césaire est, selon Fanon, « Martiniquais et agrégé de l'Université », d'où le recours aux subtilités du langage : les archaïsmes, les latinismes, les grécismes... Contre toutes les idées reçues, Fanon fraie un chemin qui le mènera à la violence libératrice du langage, celle mise en scène dans *Les Damnés de la terre*, celle qui lui permet de dire en ce qui concerne le colonisateur : « Si, en effet, ma vie a le même poids que celle du colon, son regard ne me foudroie plus, ne m'immobilise plus, sa voix ne me pétrifie plus. Je ne me trouble plus en sa présence. *Pratiquement, je l'emmerde.* » (p. 76) Cette trivialité du registre, cette radicalité de ton témoignent aussi d'une trajectoire, d'une courbe qui rencontre son terme et enregistre l'urgence de la situation. Cette écriture n'a désormais plus le temps des concessions. Et c'est bien cette écriture pratique, en bordure du trivial parfois, qui rompt avec certaines représentations, certains habitus, et qui « emmerde » le lecteur par procuration – l'Européen auquel ce dernier livre n'est pas adressé. L'énonciation fanonienne a muté : l'Européen n'est plus le destinataire premier mais *l'objet* du discours. Ainsi que l'écrit Sartre dans sa préface, « Le Tiers Monde *se découvre et se parle* par cette voix. » (p. 40) Et l'attaque est fulgurante dès le premier essai, *Peau noire, masques blancs* : « L'explosion n'aura pas lieu aujourd'hui. Il est trop tôt... ou trop tard. » (p. 5) Ce qui mobilise Fanon a trait à la dimension universelle de tout homme, et ce, tout au long de ses écrits. Cet humanisme chevillé au corps – par-delà la dénonciation du rapport colonial et de la relation Noir/Blanc – submerge Fanon et complexifie le discours fanonien : le cadre usuel pour ce type d'essai « explose ».

« Alors, calmement, je réponds qu'il y a trop d'imbéciles sur cette terre. Et puisque je le dis, il s'agit de le prouver.

Vers un nouvel humanisme...

La compréhension des hommes...

Nos frères de couleur...

Je crois en toi, Homme...

Le préjugé de race...

Comprendre et aimer...

De partout m'assaillent et tentent de s'imposer à moi des dizaines et des centaines de pages. » (p. 5)

Cette série de formulations elliptiques suggère plus qu'elle ne dit, et enregistre dans son caractère lapidaire et l'usage de la ponctuation les béances du dire, le vertige des représentations quand ils s'affrontent à la définition de l'humain. Une mise en scène rhétorique tente de signifier l'ampleur et la difficulté des questions auxquelles se mesure Fanon.

L'écriture nerveuse, sous tension que le lecteur découvre en décembre 1961, n'est que le produit de cette attente douloureuse du colonisé concentré sur la seule finalité qui lui importe. « Dans ses muscles, le colonisé est toujours en attente », lit-on dans *Les Damnés* (p. 83-84). Fanon, afin de faire saisir à son lecteur la situation coloniale et l'atmosphère lourde pré-insurrectionnelle qui règne, a recours à un langage usant de métaphores : les éléments naturels visent à souligner cette légitimité du colon, cette assurance plénière qui est la sienne dans un univers qui lui est subordonné. La nature calme, harmonieuse, « étale », dans laquelle végète le colonisé, fait office d'antiphrase, car elle signifie en fait au lecteur averti : « méfiez-vous, méfions-nous de l'eau qui dort. » (cf. p. 81-82) Cette immobilité, cette pétrification du colonisé appellent son envers, doivent être rompues tôt ou tard. L'écriture tellurique, viscéralement concrète de Fanon est directement issue de la technique de guérilla qui règle les échanges entre l'armée colonialiste et l'armée de libération nationale. Technique qui joue de l'environnement, qui s'appuie sur les éléments naturels, fait feu de tout bois, use des ressources du terrain sur un mode optimal. Ainsi, tel vocabulaire est-il récurrent dans *Les Damnés de la terre* : « concrètement », « praxis », « pratiquement », « réel », « mouvement », « érection », « décisif », « mobiliser », « jeter », « spontanément », « insurrection », « action »... « Le goût vorace du concret » auquel s'abandonne le peuple en lutte trouve son écho dans ce discours transitif, coup de poing, prenant la mesure de la matérialité, de l'essayiste.

« Dans la guérilla en effet, la lutte n'est plus où l'on est mais où l'on va. Chaque combattant emporte la patrie en question entre ses orteils nus. L'armée de libération nationale n'est pas celle qui est aux prises une fois pour toutes avec l'ennemi mais celle qui va de village en village, qui se replie dans les forêts, et qui trépigne de joie quand est aperçu dans la vallée le nuage de poussière soulevé par les colonnes adverses. Les tribus se mettent en branle, les groupes se déplacent, changeant de terrain. Les gens du nord font mouvement vers l'ouest, ceux de la plaine se hissent dans les montagnes. Aucune position stratégique n'est privilégiée. L'ennemi s'imagine nous poursuivre mais nous nous arrangeons toujours pour être sur ses arrières, le frappant au moment même où il nous croit anéantis. Désormais, c'est nous qui le poursuivons. Avec toute sa technique et sa puissance de feu, l'ennemi donne l'impression de patauger et de s'enliser. Nous chantons, nous chantons. » (p. 173)

Le mouvement même est la clef de la réussite de la guérilla : la tension qui habite continûment le colonisé et qui se détend en un élan libérateur se reflète dans le texte fanonien ; l'utilisation du terrain qui donne lieu à une réappropriation de la terre par les autochtones génère un mouvement qui encercle l'ennemi – et qui met en mouvement par suite le combattant victorieux dans ce jeu stratégique *et la phrase elle-même* : « Nous chantons, nous chantons. » L'opposition tranchée, exclusive entre les deux espaces de la colonie – qui ne se rencontrent pas – permet à Fanon de camper la tension musculaire du colonisé, en attente de l'acte libérateur. La violence couve, un monde observe l'autre, le convoite.

L'expression, usant de métaphores, de personnifications, d'anaphores, de synecdoques, de métonymies dessine, telle une épure, les traits essentiels, les arêtes de ce vis-à-vis gros de menaces. Stylise l'antagonisme.

« La ville du colon est une ville en dur, toute de pierre et de fer. C'est une ville illuminée, asphaltée, où les poubelles regorgent toujours de restes inconnus, jamais vus, même pas rêvés. Les pieds du colon ne sont jamais aperçus, sauf peut-être dans la mer, mais on n'est jamais assez proches d'eux. Des pieds protégés par des chaussures solides alors que les rues de leur ville sont nettes, lisses, sans trous, sans cailloux. La ville du colon est une ville repue, paresseuse, son ventre est plein de bonnes choses à l'état permanent. La ville du colon est une ville de blancs, d'étrangers. » (p. 69)

L'hétérogénéité radicale des mondes du colon et du colonisé est accusée progressivement : la symbolique des pieds chaussés marque l'inaccessibilité du colon – et conduit dès lors à ce constat irrécusable, puisque fondé sur le système ségrégatif : « La ville du colon est une ville de blancs, d'étrangers. » A l'ordonnement et la solidité de la ville du colon, succède dans le paragraphe suivant, l'évocation de la ville indigène, décrite sous le signe de l'anarchie, du manque, de l'asphyxie, d'un espace saturé.

« La ville du colonisé ou du moins la ville indigène, le village nègre, la médina, la réserve est un lieu mal famé, peuplé d'hommes mal famés. On y meurt n'importe où, de n'importe quoi. C'est un monde sans intervalles, les hommes y sont les uns sur les autres, les cases les unes sur les autres. La ville du colonisé est une ville affamée, affamée de pain, de viande, de chaussures, de charbon, de lumière... La ville du colonisé est une ville accroupie, une ville à genoux, une ville vautrée. C'est une ville de nègres, une ville de bicots. Le regard que le colonisé jette sur la ville du colon est un regard de luxure, un regard d'envie. Rêves de possession. Tous les modes de possession : s'asseoir à la table du colon, coucher dans le lit du colon, avec sa femme si possible. Le colonisé est un envieux. Le colon ne l'ignore pas qui, surprenant son regard à la dérive constate amèrement mais toujours sur le qui-vive : « Ils veulent prendre notre place. » C'est vrai, il n'y a pas un colonisé qui ne rêve au moins une fois par jour de s'installer à la place du colon. » (p. 70)

La radicalité de l'antagonisme et de l'exclusion réciproque mène aux « rêves de possession » que Fanon substantifie, cristallise en supprimant tout déterminant. L'affrontement larvé, continu, est sur le point de muter en affrontement ouvert, physique. Face à l'harmonie, la richesse des possédants, le dénuement des « possédés », des spoliés claque – jusque dans les dénominations qui leur sont attachées : « C'est une ville de nègres, une ville de bicots. » C'est le regard du colon – implicitement – que relaie Fanon. Méprisant. Annihilant. Dès lors, la formule du colon rapportée par Fanon s'impose logiquement au terme de l'évocation de cet antagonisme : « Ils veulent prendre notre place. » L'écriture de Fanon y revient, insiste : à la racine de la compréhension du politique, se loge l'appréhension de l'espace, de la place dans la Cité. Ainsi, la violence étant expression, l'écriture du colonisé se libérant ne peut être que violence. « Lui à qui on n'a jamais cessé de dire qu'il ne comprenait que le langage de la force, décide de s'exprimer par la force. » (p. 116) Et ce n'est pas un hasard si Fanon, par une ruse concertée, se réfère à Césaire afin d'illustrer ce langage de la violence. Langage auquel il confère une portée messianique, en écho à son œuvre propre et à ce dernier ouvrage, écrit alors que la mort est en marche.

« L'homme colonisé se libère dans et par la violence. Cette praxis illumine l'agent parce qu'elle lui indique les moyens et la fin. La poésie de Césaire prend dans la perspective précise de la violence une signification prophétique. » (p. 118)

Ainsi, lorsque le nœud musculaire évoqué plus haut tend à se dénouer, car le colonisé a engagé la lutte finale qui permet de rompre la relation coloniale figée, le langage dans une détente symptomatique se fait incisif, percutant, terriblement concret. « Si, en effet, ma vie a le même poids que celle du colon, son regard ne me foudroie plus, ne m'immobilise plus, sa voix ne me pétrifie plus. Je ne me trouble plus en sa présence. Pratiquement, je l'emmerde. » (p. 76)

Ce ton touche sans filtre, sans intermédiaire, sans précaution oratoire : il entend susciter une réaction de fierté chez le frère colonisé ; c'est-à-dire un bouleversement du corps même : port de la tête plus droit, démarche plus assurée, yeux levés qui ne cillent plus... et une réaction inverse chez le colon, le Blanc : haut-le-cœur, malaise, vacillement, regard qui se trouble... Car la Révolution a eu lieu : l'Européen sera ce seul lecteur second, par procuration, et non plus privilégié, qui prendra conscience de son ignominie. L'écriture et la scène énonciative de Fanon exhaussent la Révolution même, le bouleversement des hiérarchies du système colonial – et la mutation des corps qui les accompagnent. « Décidons de ne pas imiter l'Europe et bandons nos muscles et nos cerveaux dans une direction nouvelle », enjoint Fanon dans la conclusion aux *Damnés de la terre*.

L'écriture-*bandaison*, l'écriture-*guérilla* de Frantz Fanon, assimilant le mouvement et le générant à son tour, occupe différemment le terrain, nous ré-enseigne le lien, le chemin, la relation.

« [...] Nous voulons *marcher* tout le temps, la nuit et le jour, *en compagnie de l'homme*, de tous les hommes. » (p. 375, souligné par nous)

Références

FANON, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Points-Essais, 1995 [1952].

FANON, Frantz, « Le syndrome nord-africain » [1952], in *Pour la révolution africaine, écrits politiques*, Paris, La Découverte/Poche, 2006 [1964]

FANON, Frantz, *Les Damnés de la terre*, Paris, Folio-actuel, 1991 [1961], avec la préface de Jean-Paul Sartre.

GINZBURG, Carlo, « L'étrangement. Préhistoire d'un procédé littéraire », in *A distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, NRF//Gallimard, 2001 [1998], pp. 15-36.

Leïla SEBBAR
C'était à Blida

C'était à Blida.

Et c'était la guerre.

Malgré les hauts murs de la citadelle, protectrice des jeunes filles de la Colonie, des bruits nous parvenaient.

Attentats, embuscades, maquis, ce que faisaient les hélicoptères dans les montagnes, villages incendiés, femmes violées, jeunes soldats de la France mutilés.

Murmures et chuchotements. Jamais de nouvelles tonitruantes.

À Boufarik, l'assassinat d'un père, à Médéah, l'incarcération d'un oncle... Tout cela se disait dans la salle d'études, en secret mais des mots échappaient au secret, on les laissait s'échapper.

Dans la maison de mon père, où rien ne se disait de la guerre jusqu'à son arrestation par des parachutistes français, ma mère fut alors une mère courage (quelques semaines après sa mort, je lui rends hommage), dans la maison d'école, où j'entendais depuis les monts de Blida, non loin, les armes militaires, le silence de mes père et mère ne les arrêtaient pas, le nom de Fanon m'a retenue.

Plusieurs fois prononcé par mon père et ses amis instituteurs, qui était cet homme-là dont le nom passait de l'un à l'autre, avec respect ?

Ils ne parlent pas devant les enfants, mais l'enfant entend les gestes, les mots de la bouche qui parle de loin, la voix basse, les regards. Ce qu'il comprend ? Que dans cette guerre, Fanon a une part et qu'il travaille là où personne ne veut aller, il travaille chez les fous, à l'Asile. La menace qui se profère : « Si... c'est Joinville. » Joinville, Blida-Joinville, c'est loin, c'est dangereux, peut-être plus que la guerre.

Bien des années plus tard, j'ai su que Fanon était martiniquais, qu'il s'était engagé du côté des Algériens, qu'il avait été expulsé et qu'Alice Cherki avait travaillé avec lui en Tunisie.

J'ai appris que des révolutionnaires martiniquais, ses héritiers, avaient soutenu la lutte pour l'indépendance algérienne.

L'un d'eux, Guy Cabort-Masson, Saint-Cyrien et déserteur, clandestin à Alger, a enlevé ma jeune sœur Danièle, comme mon père avait enlevé ma mère dans un autre temps.

Pour Fanon, ils ont offert l'amour et la révolution à la Caraïbe.

Paris, 16 février 2011

El Djamhouria SLIMANI AÏT SAADA
Fanon visionnaire, Fanon toujours actuel

Les séismes politiques qui secouent le monde arabe pour mettre fin à des régimes dictatoriaux nous rappellent les écrits et les analyses de Fanon concernant la gouvernance des pays fraîchement décolonisés, et plus précisément l'émergence de la classe bourgeoise et affairiste dans ces jeunes pays indépendants. Son analyse des mécanismes qui ont secoué le monde colonial après la seconde guerre mondiale et ceux de l'accession d'une classe bourgeoise au pouvoir est toujours d'actualité. La révolte des peuples soumis à la dictature d'une oligarchie ou d'un potentat, Fanon l'avait prédit dans son essai, *Les damnés de la terre*.

Cet essai fait référence à une période agitée et peu éloignée de l'histoire. Sa lecture soumise à l'analyse et rapportée à l'actualité, à cette phase de contestation contemporaine qui agite le Maghreb et d'autres pays arabes : Tunisie, Maroc, Egypte, Lybie, Syrie, Yémen, prend pleinement sens et témoigne de la clairvoyance de l'auteur.

Avec le recul, on s'aperçoit que cette contestation qui touche les pays du pourtour méditerranéen et d'autres pays arabes n'est que la mise en relief de l'inadéquation de ces états aux irrépressibles besoins de démocratie des peuples.

A l'heure de la mondialisation, dont la colonisation a été la première étape, les pouvoirs en place, usent et abusent de l'interférence étrangère car il faut rappeler que le processus de la décolonisation ne s'arrête pas à l'étape de l'indépendance. Il est à observer que certains régimes post-coloniaux n'ont pu s'imposer que grâce à l'assistance de l'ancienne puissance coloniale dont ils n'ont pas été capables de se passer.

Selon certains politiques, ce qui a empêché les peuples d'accéder à la liberté en se décolonisant, c'était le partage du monde en deux blocs lors de « la guerre froide ». Elle avait permis aux dictatures de prospérer même avec des coups d'états permanents. En fait, comme l'a si bien décrit et prédit Fanon, c'était le même schéma de la situation sociopolitique de certains pays latino-américains qui se répétait : là encore on changeait les dirigeants mais pas les Etats.

Aujourd'hui la violence qui secoue les pays arabes, liée étroitement à la gouvernance dictatoriale de ces pays, engendre les mêmes destructions, les mêmes malheurs imposés par la colonisation. Les mêmes forces brutales sont à l'œuvre, la même aptitude à la destruction affleure à travers la répression aveugle et les usages des potentats qui refusent d'entendre le ras-le-bol des peuples bâillonnés, excédés par les abus de leurs dirigeants. Les pays du monde arabe, sur le plan géopolitique longtemps figés voire « tétanisés par les pouvoirs qui les dirigent aujourd'hui », selon les mots d'Ali El Kenz, sont restés largement en retard et de ce fait fragiles pour faire face aux immenses défis actuels. Confrontés à des enjeux communs qui nécessitent des alliances, les pouvoirs en place n'ont pas vu venir la déferlante contestataire de leur jeunesse qui aspire à plus de liberté et surtout à plus de justice. La raison profonde, selon Fanon, tient à la faiblesse « quasi congénitale de la conscience nationale des pays sous-développés. » (p. 95) C'est une des conséquences « de la mutilation de l'homme colonisé par le régime colonial » et n'est le plus souvent qu'une forme fragile parfois sans contenu.

Dans le chapitre intitulé « Mésaventures de la conscience nationale », Fanon affirme d'emblée que « le combat anticolonialiste ne s'inscrit pas dans une perspective nationaliste ». Il note à ce sujet que « les failles qu'on y découvre expliquent amplement la facilité avec laquelle, dans les jeunes pays indépendants, on passe de la nation à l'ethnie, de l'état à la tribu ». Ces faiblesses sont dues à l'incapacité de la bourgeoisie nationale de ces pays à faire le consensus entre les aspirations populaires et ses ambitions personnelles, à l'absence de liaison organique entre elle et les masses. En bref elles sont « le résultat de la paresse de la bourgeoisie nationale, de son indigence, de la formation cosmopolite de son esprit » (p. 96). Fanon précise qu'en fait elle s'identifie à la bourgeoisie occidentale en la suivant « dans son

côté négatif et décadent sans avoir franchi les premières étapes d'exploration et d'invention qui sont en tout état de cause un acquis de cette bourgeoisie occidentale » (p. 99). Il décrit ainsi les caractéristiques de cette nouvelle bourgeoisie :

« La puissance économique de cette bourgeoisie « est presque nulle [...] sans commune mesure avec celle de la bourgeoisie métropolitaine à laquelle elle entend se substituer ». Il ajoute : « elle est toute entière canalisée vers des activités de type intermédiaire. Être dans le circuit, dans la combine, telle semble être sa vocation profonde. La bourgeoisie nationale a une psychologie d'hommes d'affaires non de capitaines d'industrie. Et il est vrai que la rapacité des colons et le système d'embargo installé par le colonialisme ne lui ont guère laissé le choix ».

[Cette mission d'intermédiaire n'a pas pour] « vocation de transformer la nation, mais prosaïquement à servir de courroie de transmission à un capitalisme acculé au camouflage et qui se pare aujourd'hui de masque néocolonialiste. La bourgeoisie nationale va se complaire sans complexes et en toute dignité, dans le rôle d'agents d'affaires de la bourgeoisie occidentale. Ce rôle lucratif, cette fonction de gagne-petit, cette étroitesse de vues, cette absence d'ambition symbolisent l'incapacité de la bourgeoisie nationale à remplir son rôle historique de bourgeoisie » (p. 98).

Fanon précise que la carence de cette bourgeoisie ne se manifeste pas uniquement sur le plan économique. Il pointe du doigt son racisme à l'égard du peuple car, explique-t-il, « parvenue au pouvoir au nom d'un nationalisme étriqué, au nom de la race, la bourgeoisie, en dépit de déclarations très belles dans la forme mais totalement vides de contenu, [...] [elle] va faire la preuve de son incapacité à faire triompher un catéchisme humaniste minimum » (p. 106-107).

Il souligne la différence de ce racisme avec « le racisme bourgeois occidental à l'égard du nègre et du "bicot" qui "est un racisme de mépris" » et donc "un racisme qui minimise" alors que « le racisme de la jeune bourgeoisie nationale est un racisme de défense, un racisme basé sur la peur. Il ne diffère pas du vulgaire tribalisme, voire des rivalités entre çofs ou confréries ».

Un article paru dans le journal *El Watan*, en mars 2009, rejoint cette analyse de Fanon. Dans une de ses chroniques intitulée : « Le Cycle arabe I, Avertissement aux lecteurs », le sociologue Ali El Kenz dresse un état des lieux peu encourageant quant à l'évolution des pays arabes, notamment sur le plan économique et démocratique, confirmant ainsi les prédictions de Fanon. Il a finement analysé la situation qui prévalait dans ces pays arabes à travers la description de leurs capitales respectives. Selon ce sociologue, les capitales sont de « véritables éponges qui absorbent l'histoire du pays, ses progrès et ses défaites ». Après avoir connu une phase positive à partir des années cinquante et des décennies euphoriques à la suite de la fin de l'ère coloniale, ces capitales sont en pleine régression, note-t-il. La description de cette régression est une autre strate de l'analyse et concerne en fait la critique politique, sociale qui vise tous les pouvoirs de ces états :

« [...] Le Caire et l'Égypte s'enlisent dans une économie privatisée qui appauvrit la population et enrichit une minorité ; Damas et la Syrie se débattent dans une dictature que légitime le conflit avec Israël, Beyrouth et le Liban sont pris au piège d'un confessionnalisme qu'instrumentalisent les puissances étrangères ; Tunis et la Tunisie s'enferment dans une expérience singulière qui libère l'économie du pays de marché mais emprisonne la liberté d'expression, Rabat et le Maroc, asphyxiés par le remboursement de la dette publique, espèrent en vain une entrée à l'U.E., tandis qu'Alger et l'Algérie, après l'abandon du projet développementaliste des années soixante-dix, plongent dans une guerre civile qui mine l'économie du pays et défigure son système politique, social et culturel ».

Ainsi cet article dont le titre « Avertissement aux lecteurs » semble aujourd'hui prémonitoire illustre la valeur testimoniale des *Damnés de la terre*. En effet, l'œuvre de Fanon se place indéniablement et de manière stratégique au cœur de l'histoire. En procédant à une description d'un point de vue interne de tous les épisodes et des événements majeurs des mouvements de décolonisation en général et de la révolution algérienne en particulier, il

a su débusquer la menace qui guettait les pays fraîchement décolonisés, à savoir les faiblesses de la conscience nationale. À travers son analyse, les « mésaventures » de cette dernière servent à démontrer qu'au-delà de l'opposition entre idéal national et aspiration universelle à plus de liberté et de démocratie de tout un chacun, il faut prendre garde à ne pas tomber dans le piège de l'universalisme compris comme déguisement ou travestissement de l'impérialisme colonial.

Corroborant et approfondissant cette réflexion de Fanon dans son ouvrage intitulé *Culture et impérialisme*, Edward Saïd met en garde contre cette « rigidité glacée » que peut produire un nationalisme de remplacement des anciens maîtres par les nouveaux et contre « les dangers du chauvinisme et de la xénophobie (qui) sont très réels » (p. 306).

Dans les faits, au vu de ce qui se passe dans les pays du pourtour méditerranéen, le diagnostic reste le même : ce sont toujours les vieilles mentalités qui bloquent toute initiative salutaire et toute idée novatrice. Or la conscience collective a pour nature de remuer ces mauvaises habitudes de leurs gouvernants. Dès lors, il n'est pas étonnant aujourd'hui que ces peuples arabes fassent désormais la guerre à leurs dictateurs, avec comme seule arme, l'espoir d'instaurer au plus vite des régimes démocratiques. Et ce dans le but de permettre à la jeunesse de ces pays de pouvoir enfin rêver et surtout de bien communiquer, pour construire un monde plus juste. C'est en ce sens que Fanon est visionnaire et que sa pensée est toujours actuelle. Une pensée pétrie d'humanisme qui a marqué durablement la pensée contemporaine, un humanisme au sens noble du terme ainsi que le définit Christiane Chaulet Achour dans une interview :

« Un humanisme prospectif qui n'est pas réduit à une civilisation ou à une culture mais qui se retrouve dans les cultures du monde, du côté des opprimés de préférence. Son analyse du racisme et de l'exclusion qui n'a pas pris une ride. Sa lucidité devant les traumatismes occasionnés par la violence et qui gangrènent le corps social au-delà de la guerre, au-delà de la torture, au-delà de l'oppression. Sa recherche d'une humanité nouvelle à faire éclore et non d'une passation de pouvoir des dominants d'hier par ceux d'aujourd'hui. »

Références :

*FANON Frantz, *Les Damnés de la terre*, Paris, François Maspero, « petite collection Maspero », [1^{ère} éd. 1961], 1981 notre édition de référence.

*AGGOUR Bachir, Entretien Avec Christiane Chaulet-Achour, «Frantz Fanon est de ceux dont on ne peut effacer la trace», in *Le Soir d'Algérie* du jeudi 21 mai 2009, p.11.

*SAÏD Edward, *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard et *Le Monde diplomatique*, 2000 pour la traduction française par Paul Chemla.

*EL KENZ Ali, « Le cycle arabe I, Avertissement aux lecteurs », *El Watan*, 4 mars 2009, p.2.

Français, Antillais ? Homme avant la cité
Algérien à jamais, humaniste notoire
Nul ne peut te dénier cette identité
Ô porte-voix des bâillonnés de l'Histoire
Nul ne peut contester ton combat pour la liberté !

Fort de ses convictions, au service du plus faible
Algérien engagé combattant l'arbitraire
Né pour dire aux puissants « Ayez pitié des humbles »
Outré par l'injustice, il ne pouvait se taire
Noir ayant sublimé *Les Damnés de la terre*.

Figure de proue du combat anticolonial
Algérien d'adoption et chantre de la justice
Nourri au verbe de Césaire
Obsédé par la lutte pour un monde idéal
Nul ne peut dénier la portée de tes écrits téméraires.

Bouba TABTI

Fanon et Abane Ramdane sur scène : à propos de *Dans les ténèbres gîtent les aigles* de Messaoud Benyoucef

La pièce de Messaoud Benyoucef *Dans les ténèbres gîtent les aigles*, a été publiée par les éditions de l'Embarcadère en 2002 et créée en par la compagnie Bagages de sable 2003 dans une mise en scène de Claude-Alice Peyrottes. Messaoud Benyoucef est bien connu pour ses traductions des pièces d'Abdelkader Alloula.

Le titre est présent dans l'exergue emprunté à Hölderlin et sa sombre beauté préfigure la tonalité de la pièce et l'envergure de ses héros car ce sont deux immenses personnages que l'auteur choisit de mettre en scène à un moment fondamental de l'Histoire commune dans laquelle se dissout leur histoire personnelle. En effet, Messaoud Benyoucef nous fait suivre le parcours des hommes d'exception que furent Frantz Fanon et Abane Ramdane dont les chemins se croisent en 1956, « an II de la révolution algérienne », nous faisant plonger « dans la fabrique de l'histoire » comme le dit « l'écrivain » qui fait office de narrateur et qui, autre Virgile, se propose lui aussi, de « chanter(...) les armes et les hommes ».

De façon très originale, il recourt à ces figures tout à fait emblématiques et jusque-là absentes des fictions et réussit, tout en adoptant sans ambiguïté des positions qu'on peut parfois ne pas partager, à éviter l'hagiographie et la simplification que l'on aurait pu craindre. Le projet est aussi esthétique comme le montrent les propos tenus par l'écrivain dans le prologue et se trouve respecté : ce moment où « tous les possibles semblaient possibles » nous est rendu dans sa multiple dimension, historique, émotionnelle, poétique.

Le texte se présente comme « théâtre/roman » et se structure en trois actes, eux-mêmes divisés en scènes plus ou moins longues et encadrés par un prologue et un épilogue pris en charge par « l'écrivain » qui assume en quelque sorte le rôle du coryphée. Il revêt un aspect de tragédie d'autant plus marqué qu'un statut de héros est donné aux deux personnages par leur caractère exceptionnel autant que par la fulgurance d'une vie brutalement interrompue dans son élan. Alger, Tunis, la Mort : les titres donnés aux trois parties font de la mort le dernier lieu du combat commun. Cette fin est comme pressentie par les personnages qui savent que le temps leur est compté pour mener à bien l'immense tâche à accomplir et ce resserrement du temps installe l'angoisse non pas de la mort elle-même – cette peur-là n'est jamais présente – mais de la tâche inachevée : « J'espère que j'aurai le temps de l'écrire » dit Fanon à propos du livre qu'il porte en lui et à la maturation duquel le texte nous fait assister et, plus loin, élargissant son propos : « Qui sait de combien de temps nous disposons pour mener à bien nos projets sur cette terre... »

Le récit de ce moment de la guerre d'Algérie que la bataille d'Alger va engager « dans un processus d'ensauvagement » se trouve éclairé par la figure des deux personnages auréolées par la force de leur conviction, la profondeur d'un engagement total, raisonné, responsable, d'une lucidité qui n'empêche pas le rêve de l'idéal à atteindre quel qu'en soit le prix à payer. Ils nous sont cependant présentés dans leur humanité, avec leurs émotions, leurs craintes, leurs interrogations : ainsi retrouve-on cet aspect de Fanon présent dans *Peau noire, masques blancs* : « ô mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge ». Et le caractère impulsif d' Abane apparaît en différents points du texte comme la nécessité de certains compromis d'ordre stratégique.

Si le récit se focalise sur Fanon et sur Abane, il fait aussi leur place à d'autres personnages tous différents mais rendus proches par les choix qu'ils ont faits et émouvants par le rêve d'une Algérie plurielle qu'ils incarnaient.

La réussite de la pièce tient en particulier à deux raisons; la première, technique, si l'on peut dire, est que le récit réussit, malgré sa brièveté et aussi grâce aux intrusions de l'écrivain, à rendre palpable la situation de guerre avec la menace permanente qui pèse sur les personnages, les conflits latents ou exprimés au sein du mouvement national, les craintes qu'éprouvent les plus lucides sur les problèmes à venir, le but à atteindre – l'indépendance du pays – n'impliquant pas leur résolution immédiate; il réussit aussi, à montrer la maturation d'une pensée, celle de Fanon, sans lourdeur ni didactisme appuyé, de façon lyrique parfois, émouvante toujours, comme il réussit à rendre le caractère impétueux, impulsif, parfois violent d'Abane tout en montrant qu'il est le corollaire d'une immense honnêteté et d'une grande exigence intellectuelle et morale.

La deuxième raison qui rend la pièce si attachante, c'est qu'elle nous fait mesurer l'actualité de Fanon, de ses réflexions, de ses interrogations qui sont encore les nôtres sur le rôle de la violence, sur le racisme, sur les survivances du colonialisme après les indépendances, sur le danger des « dictatures tribales »; de même, elle nous rappelle que le combat mené par les deux hommes est toujours à mener, que « la primauté du politique sur le militaire » n'est pas chose dépassée, que le rêve d'une Algérie multiple, fraternelle, n'est pas une utopie condamnée par la brutalité de notre monde.

Alek Baylee TOUMI

Fanon en Amérique du Nord

Le 6 décembre 1961, suite à une longue maladie, Frantz Fanon décédait à l'hôpital américain Bethesda, dans le Maryland, à côté de Washington D.C., à l'âge de 36 ans.

Vingt ans plus tard, au début des années 80, alors que j'étais étudiant à l'université du Wisconsin, un Américain me posa la question traditionnelle: « where are you from ? » (d'où êtes-vous). Quand je répondis Algeria, il rétorqua : « Ah, Fanon. J'ai lu son livre », puis ajouta le reproche suivant: « Il avait justifié la violence ». Je lui répondis : n'est-ce pas ce que vous avez fait contre les Anglais, dans votre guerre d'indépendance ? Il me regarda un peu surpris, resta silencieux, puis s'en alla. Peu de temps après, lors d'un dîner chez une amie américaine, son père, un intellectuel amateur de littérature étrangère en traduction, me dit : « J'ai lu deux ouvrages algériens, *L'Etranger* et *Les Damnés de la terre*. » Ce genre de dialogue revenait assez souvent dans de simples discussions lors de rencontres, dans des débats avec des Américains.

Peu ou pas encore traduits en anglais, les pères fondateurs de la littérature algérienne, Kateb Yacine, Mohammed Dib et Mouloud Mammeri étaient encore inconnus. *Nedjma*, pourtant traduit en anglais en 1961 par Richard Howard, ne sera réédité pour un public universitaire, dans le cadre du développement des Etudes Francophones, qu'en 1991 avec The University Press of Virginia. En Amérique, dès qu'on parlait de l'Algérie, les deux « auteurs algériens » les plus connus, étaient Albert Camus et Frantz Fanon. Le premier, parce que son roman *The Stranger*, disponible partout en format poche, était un des rares à faire partie des programmes des lycées américains. Le second, parce que son livre, *Les Damnés de la terre*, traduit en *The Wretched of the Earth*, était considéré comme « la bible » des étudiants noirs. Dans les prestigieuses universités américaines, de Harvard à UCLA et de Madison, Wisconsin à Columbia, New York, ce texte était devenu un texte « required », c'est-à-dire un ouvrage exigé, lu dans les cours d'histoire, de littératures francophones, et d'*African Studies*.

Dans les années 90, pendant la guerre civile, je me suis parfois demandé que dirait l'auteur de *Peau noire, masques blancs*, s'il revenait et voyait son Algérie déchirée. Lui qui s'était engagé dans le FLN originel, que penserait-il du « Pouvoir » en guerre contre son propre Fi(l)s. Lui qui avait rêvé d'une Algérie libre et démocratique, qui avait côtoyé beaucoup de chefs historiques, travaillé même avec Abane Ramdane dans *El Moudjahid* pendant les années 50, que dirait-il de la tournure des événements ? Que dirait-il de l'indépendance confisquée par un Pouvoir qui se succédait à lui-même ? Que dirait-il de son hôpital – devenu une immense morgue –, entourée de loups sanguinaires et de danses macabres, au centre d'un Alger-Blida-Médéa, devenu triangle de la mort !

Un soir des années 90, comme beaucoup de ces soirs où on ne peut dormir à cause d'un de ces innombrables massacres vécus de loin sur internet, je décidais de ramener Fanon à Alger dans une pièce de théâtre « *Bleed... Ah, Fanon* ». D'Alger, Fanon se rendit à Blida, pour visiter son hôpital et voir ses anciens collègues et amis. Pendant sa visite, un groupe d'individus ramenèrent un blessé pour le faire soigner. Comme le médecin de garde était déjà rentré chez lui, ils embarquèrent Fanon qui ne pouvait refuser des soins à un blessé, même terroriste. Or, l'émir du GIA, un ancien étudiant, avait lu *Les Damnés de la terre*. Un dialogue sur la violence s'en suivit et l'étudiant se servait des écrits mêmes de Fanon pour justifier sa propre violence. Dos au mur, presque pris à son propre piège, Fanon devait clarifier ses écrits, expliquer qu'il n'avait jamais préconisé de massacrer des innocents, ni de violer des femmes. Néanmoins, il reconnaissait que la guerre d'Algérie de 1954, FLN-ALN contre l'Armée française, s'était transformée en nouvelle guerre, contre les civils cette fois-ci,

avec le FIS-GIA d'une part et « le Pouvoir » des généraux-parti FLN de l'autre. Que certains colonisés d'hier avaient trop de privilèges, s'étaient tout appropriés, transformés à leur insu, en nouveaux colonisateurs. Qu'aucune cause ne justifiait le massacre de femmes et d'enfants innocents !

Fanon finissait par condamner la violence qu'il avait justifiée dans les années 50 car la situation avait changé, l'indépendance avait été confisquée par certains planqués aux frontières. De plus, après 58, beaucoup d'anciens de l'armée française avaient changé de camp. Certains par convictions, d'autres par calcul et même sur ordre de de Gaulle, dit-on. Fanon parla de ses amis, morts sous la torture comme Ben M'Hidi, ou pire encore, victimes de luttes de clans, assassinés par leurs propres frères comme Mohamed Khider, Krim Belkacem et d'autres encore. Des petits « colonels » maigrichons, qui ont bien grandi et sont devenus des Généraux ventres ronds. Que la majorité de ses amis, ces historiques qu'il avait côtoyés, souvent bien connus, se sont retrouvés mis sur le banc de touche comme Ferhat Abbas et le GPRA, exilés ou encore assassinés comme Abane Ramdane au Maroc, ramenés d'exil comme Mohamed Boudiaf – le vieux père intègre, et assassiné en direct à la télé, par un garde du corps et ses commanditaires.

Même parti un peu, Fanon demeurait encore présent en Amérique du Nord, chez beaucoup d'intellectuels engagés, d'anciens activistes, d'écrivains et artistes. Dans les années 60-70, les écrits de Fanon avaient eu une influence considérable sur Malcom X et les Black Panthers ; dans les années 80-90, sur des critiques littéraires de la mouvance postcoloniale, comme Homi Bhabha ou encore Edward Saïd. Dans son roman *American Pastoral*, Philip Roth, parle des tumultueuses sixties en Amérique, de la guerre du Vietnam, du mouvement des marches civiques pour les droits des Noirs, de la nouvelle gauche, d'Angela Davis et n'omet pas de citer Fanon. Dans la musique, l'ombre de Fanon plane sur plusieurs chanteurs et groupes de rock. En 1996, en Californie, le groupe de rap *Rage Against the Machine* fait allusion à Fanon dans son succès « Year of tha Boomerang ». Au cinéma, en 2002 dans le film canadien *Les Invasions barbares* de Denys Arcand, le personnage principal Rémy se retrouve à l'hôpital, mourant d'un cancer. Un de ses amis, évoque leur jeunesse, leurs diverses conquêtes amoureuses, et dit à un moment : « Nous lisions Fanon et étions devenus anticolonialistes ».

En 2006, Georges W. Bush proclamait qu'il s'était mis à lire des livres et était en compétition de lecture, avec un de ses conseillers ! Bush se targuait d'avoir lu dans son ranch du Texas, un livre que lui avait conseillé sa femme Laura, bibliothécaire de formation. Il aurait lu, *The Stranger* de Camus (prononcer Cameuss), un « écrivain existentialiste », qu'il confondait sans doute avec Sartre, sans avoir jamais rien lu de ce dernier ! Les totalitaires de tout bord ne lisent pas et méprisent les intellectuels. Une année auparavant, en 2005, l'extrême droite américaine avait publié sur internet, une liste noire des « Most Evil Books », les livres les plus nocifs et dangereux à lire. On y trouvait bien sur les écrits communistes de Karl Marx et Mao Tse Toung, *L'origine des espèces* de Charles Darwin, mais aussi *Histoire de la folie* de Michel Foucault et *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir. Dans la liste des livres à brûler, l'extrême droite avait mis, avec les communistes et la féministe, *Les Damnés de la terre*, car elle jugeait Fanon comme un dangereux révolutionnaire.

Etudiant à l'université de Chicago, Barack Hussein Obama a lu *The Wretched of the Earth*, et aurait été influencé par l'auteur de cet ouvrage. Ce qui, pour les conservateurs et la droite républicaine, faisait d'Obama « un socialiste » et même « un marxiste » ! En 2010, Barack Obama reçut Philip Roth à la Maison Blanche, à Washington, D.C., et lui décerna la médaille « National Humanities Medal, » pour sa contribution à la littérature américaine. On peut imaginer le sourire de Fanon, là-haut, en voyant l'écrivain américain avec le premier président noir et se disant sans doute : « deux de mes lecteurs » !

Références et précisions

- Pour les Américains, même si vos parents sont des immigrants, si vous êtes né aux US, vous êtes américain. Camus était né en Algérie, aussi était-il algérien. De plus, dans ses romans les plus connus *L'Étranger* et *La Peste*, il ne parle que de l'Algérie

- Pièce d'A.B. Toumi sur Fanon : *Bleed... Ah, Fanon* signifie « Saigne...Ah, Fanon » ou encore « Blidah... Fanon » !

- Edward Said, *Culture and Imperialism* (Vintage: New York, 1994). Il a été traduit en français et publié chez Fayard en 2000. Un chapitre intéressant est à mentionner : « Albert Camus, ou l'inconscient colonial », dans lequel Said y fait le procès de Camus notamment dans *L'Étranger*.

- Philip Roth est l'auteur de 24 romans dont, *American Pastoral* (Boston : Houghton Mifflin, 1997), pour lequel il reçut le prestigieux Pulitzer Prize en 1998, équivalent du Goncourt en France. Il fut traduit en français en *Pastorale Américaine* (Paris: Gallimard/Folio, 2001).

- *Rage Against the Machine* est un groupe contestataire, qui critique l'impérialisme culturel et la politique américaine.

- Voir le site web: <http://www.humanevents.com/article.php?id=7591>.

Evil signifie « le mal », ce qui extrêmement mauvais et immoral.

- D'Souza, Dinesh, "How Obama Thinks", *Forbes magazine*, Sep, 27, 2010.